

705 NOVEMBRE 2022

choisir

REVUE CULTURELLE D'INFORMATION ET DE RÉFLEXION

*Dernier
Acte*



Illustration de la couverture

Rideau rouge

© Shutterstock/Andrey Kuzmin

Illustrations pleine page

p. 6 : Premier éditorial de la revue *choisir* par Jean Nicod sj, novembre 1959

© *choisir*

p. 20 : Couverture de *choisir* n° 111, janvier 1969. Poignée de main entre le nouveau président cubain Fidel Castro et Richard Nixon, alors vice-président des États-Unis, 1959

© *choisir*

p. 32 : Couverture de *choisir* n° 205, janvier 1977

© *choisir*

p. 52 : Couverture de *choisir* n° 294, juin 1984

© *choisir*, photo : Ciric

p. 64 : Couverture de *choisir* n° 378, juin 1991

© *choisir*, photo : Pierre Pittet

p. 76 : Couverture de *choisir*, n° 574, octobre 2007

© *choisir*, photo : Philippe Lissac/Godong

p. 86 : Couverture de *choisir* n° 681, octobre 2016, premier trimestriel de la revue

© *choisir*, photo : Icône trinitaire, XVe s., tempera sur bois, Musée de Provins et du Provinois (F)

Dos de couverture

Extrait d'un poème de Marie Noël (1883-1967), in *Les Chansons et les Heures*, 1928

Texte choisi par Claudine Mussawir

Sommaire

choisir

REVUE CULTURELLE JÉSUISTE D'INFORMATION
ET DE RÉFLEXION FONDÉE EN 1959

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Av. du Mail 14B – 1205 Genève
redaction@choisir.ch
tél. +41 22 808 04 19

Conseil de rédaction

Beat Altenbach sj, Raphaël Broquet, Bruno Fuglistaller sj,
Stjepan Kusar, Étienne Perrot sj, Luc Ruedin sj

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
rue Jacques-Dalphin 18 – 1227 Carouge (Suisse)
administration@choisir.ch
tél. +41 22 827 46 76

Tarif

Prix au numéro: Frs 13,50 (+ port)

Site Web

www.choisir.ch

Maquette

GRAFIX Communication visuelle
rue Hans-Geiler 2a, 1700 Fribourg

Mise en page et impression

Imprimerie Fiorina
rue de Scex 34, 1950 Sion

ISSN 0009-4994



ÉDITORIAL

Le discernement pour vocation par Pierre Emonet sj 3

DERNIER ACTE

HISTOIRE

L'influence des jésuites à Vatican II par Philippe Chenaux 7

ÉGLISES

choisir et son œcuménisme chevillé au corps
par Joseph Hug sj 11

TÉMOIGNAGE

Une revue pour une fin de millénaire
par Jean-Blaise Fellay sj 15

POLITIQUE

La « guerre juste » existe-t-elle ? par Christian Mellon sj 21

SOCIÉTÉ

Une rubrique Femme dans les années soixante
par Valérie Bory 28

CROYANCES

Du religieux au spirituel ? par Luc Ruedin sj 33

BIBLE

Exégèse: des notes à la musique par Jean Louis Ska sj 39

Au cœur, la Parole par Joseph Hug sj 44

JÉSUITES

Suisse: la Compagnie reste bien présente
par Céline Fossati 45

Au service de Dieu et du monde de 1960 à nos jours
par Bernard Carrière sj 46

ENVIRONNEMENT

Églises et écologie. Une histoire inaccomplie
par Michel Maxime Egger 53

ESSAI

De la survie de l'humanité par Gaël Giraud sj 59

ÉTHIQUE

D'un standard à l'autre. Entretien avec le philosophe Rémi Brague par *choisir* 65

PHILOSOPHIE

Rapports science-foi. Vers un point d'équilibre
par François Euvé sj 70

MÉDIAS

Propos du pape François. Le rôle des revues culturelles jésuites par *choisir* 76

Plus nécessaires que jamais, la rigueur et l'éthique
par René Longet 79

LETTRES

Ce que choisir a été pour moi et Le veilleur (inédit)
par Fanny Desarzens 81

À NOS ABONNÉS

Une gratitude réciproque par Lucienne Bittar 87

DE NOS ABONNÉS

Vous nous avez écrit 88

Prière pour les journalistes

Seigneur, fais de nous des instruments de ta paix.

Fais-nous reconnaître le mal qui s'insinue
dans une communication qui ne crée pas la communion.
Rends-nous capables d'ôter le venin de nos jugements.
Aide-nous à parler des autres comme de frères et de sœurs.

Tu es fidèle et digne de confiance,
fais que nos paroles soient des semences
de bien pour le monde.

Là où il y a de la rumeur, que nous pratiquions l'écoute.

Là où il y a confusion, que nous inspirions l'harmonie.

Là où il y a ambiguïté, que nous apportions la clarté.

Là où il y a exclusion, que nous apportions le partage.

Là où il y a du sensationnalisme,
que nous usions de la sobriété.

Là où il y a de la superficialité,
que nous posions les vraies questions.

Là où il y a des préjugés,
que nous suscitions la confiance.

Là où il y a agressivité, que nous apportions le respect.

Là où il y a la fausseté, que nous apportions la vérité.

Amen.

Pape François,
24 janvier 2018

Éditorial

Le discernement pour vocation

Pierre Emonet sj
directeur

Quelques mois après que le pape Jean XXIII eut surpris le monde par l'annonce du concile Vatican II, au moment même où l'Église se lançait dans la grande entreprise de discernement qui allait l'introduire dans la post-modernité, les jésuites de Suisse romande, entraînés par leur Provincial et stimulés par l'exemple de leurs confrères de Suisse alémanique,¹ décidaient de fonder la revue *choisir*. Intéressé par le projet, Mgr Charrière, l'évêque de Fribourg, le soutenait.

Appuyés sur la longue tradition ignatienne, désireux d'apporter leur part au vaste mouvement de réforme amorcé par le Concile, le groupe des fondateurs voulait offrir aux catholiques romands un instrument de discernement. Leur désir était clair et leur projet bien défini. Le premier éditorial annonçait la couleur.² Face à un certain marasme intellectuel et artistique de la Suisse romande, les rédacteurs de *choisir* affichaient leur ambition « à ouvrir nos fenêtres et nos cœurs, à sortir de nos particula-

rismes sans rien perdre de notre richesse, à accueillir toute valeur spirituelle authentique dans la fidélité à notre foi, à comprendre les peuples du monde entier pour les aider à trouver leur route et recevoir d'eux ce supplément d'âme qui nous fera plus homme et plus chrétien ». Vaste programme auquel furent associés des écrivains et des artistes, des théologiens et des philosophes, des intellectuels et des militants, suisses ou étrangers venus d'horizons culturels et idéologiques divers.

La revue n'avait pas l'ambition de populariser une ligne théologique ou philosophique. D'autres périodiques existaient déjà qui faisaient du bon travail dans le cadre très classique de l'enseignement traditionnel. En se gardant bien de tout raidissement dogmatique, sans prendre parti pour une école ou une autre, les fondateurs de *choisir* voulaient aider leurs lecteurs à scruter plus largement l'inextricable foisonnement des débats en cours pour faire des choix en accord avec leur foi. D'où le titre *choisir*.

Parce qu'elle est née peu de mois après l'annonce du Concile, alors que pointaient au lointain les signes avant-coureurs de mai 68, sa carrière n'a pas été sans heurts. Bien des turbulences ont agité le parcours de *choisir*, parfois même au risque du naufrage. La radicalité des remises en question, l'effervescence des idées nouvelles, la brusque libération de la parole et les projets en tous genres offraient un terrain propice à l'émergence de fantasmes. Le magistère tentait en vain de corseter la nouvelle théologie, de faire taire les plus clairvoyants, d'étouffer des initiatives pastorales, liturgiques ou bibliques. En dépit de ces raidissements, l'urgence d'une vaste révision et d'une adaptation du message et de la vie de l'Église faisait

Éditorial

Le discernement pour vocation

comprendre que le temps n'était plus aux interdits, mais à l'écoute et au discernement. Les vieilles outres qui, en 1950 encore, semblaient pouvoir contenir le vin nouveau éclataient. *choisir* découvrait sa vocation: ouvrir les fenêtres, se mettre à l'écoute du monde, tout en portant un regard critique sur l'immense débordement des idées et des mouvements, pour y repérer les germes prometteurs d'un avenir plus conforme aux aspirations de la société et de l'Église.

L'art de la mobilité

Écouter, s'informer, analyser, réfléchir, interroger la révélation, confronter la diversité des opinions à l'enseignement du Christ, l'art du discernement bannit tout réflexe partisan; il exige une bonne dose de liberté et de mobilité, d'«indifférence» dira Ignace de Loyola en évoquant l'équilibre de la balance bien réglée, dont le fléau ne penche ni à droite ni à gauche.

Cette attitude n'a pas toujours été bien comprise par les gardiens de l'institution qui attendaient de *choisir* qu'elle soit *la voix de son maître*. Alors qu'ils comptaient sur un enseignement clair, bien enchâssé dans la tradition philosophico-théologique en honneur à Fribourg, voilà que les bons Pères, à l'écoute d'un monde en mutation, proposaient un kaléidoscope d'opinions et de mouvements déconcertant de nouveauté. Décevant, l'engagement des jésuites

en est devenu suspect. Ce fut le temps de l'incompréhension et du soupçon. Priés par les autorités ecclésiastiques de quitter les bords de la Sarine, les jésuites déménagèrent à Genève dont les ouvertures œcuméniques cadraient mieux avec leur projet. Mais pour sauver les vieilles outres, un brave censeur était chargé de passer au crible de la théologie officielle et du Droit canon le contenu de chaque numéro de la revue. *O tempora, o mores!*

Qui cherche à discerner se trouve nécessairement en première ligne, sur un terrain incertain, tâtonnant à la recherche d'une voie. Le grand élan de révision lancé par le Concile remettait en cause un enseignement jusque-là réputé intangible. Parce que l'histoire de *choisir* court en parallèle avec celle de l'Église et de la société en général, les grandes interrogations n'ont pas épargné la revue. La liberté religieuse, le rôle du sacerdoce, les avancées de l'œcuménisme, les mariages mixtes, le dialogue interreligieux, la morale sexuelle, l'avortement, l'homosexualité, la promotion de la femme, l'injustice sociale, l'analyse marxiste et le capitalisme ont nourri des débats passionnés et alimenté des pages provocatrices. Le fléau de la balance inclinait à droite ou à gauche au gré de la sensibilité des rédacteurs et de leur conseil. Le bel équilibre préalable à tout discernement hésitait, au risque de pencher en faveur d'opinions généreuses plus émotionnelles que réalistes. La militance l'emportait parfois sur la retenue exigée par l'art du discernement, d'où des situations de crises, le mécontentement des lecteurs et la chute des abonnements.

Les premiers rédacteurs n'étaient pas des professionnels de la presse; ils s'étaient retrouvés propulsés à la tête d'une revue par la grâce des

supérieurs. Forts d'une sérieuse formation, attentifs à tout ce qui germait dans le monde culturel et religieux de leur époque, ils restaient engagés dans d'autres tâches pastorales ou dans la recherche académique, d'où des tensions internes et la valse des changements dans la composition du conseil de rédaction, jusqu'au moment où une équipe de jeunes confrères journalistes professionnels a pris le relais.

Un pôle de réflexion

Si la vie de la revue n'a pas toujours suivi le cours d'un fleuve tranquille, le désir de servir a été plus fort que toutes les crises. Le retour aux racines ignatiennes a rafraîchi le projet des origines et permis de s'affranchir des querelles d'écoles. Membre du réseau européen des revues de la Compagnie de Jésus, *choisir* a gagné en audience internationale. Une collaboration suivie avec des facultés de la Compagnie offrait aux jésuites suisses, privés d'écoles et de centres d'enseignement, un instrument de formation auquel ont collaboré des professeurs, des chercheurs et des artistes de tous horizons. Une riche bibliothèque et un Centre de formation et de documentation religieuse (CEDOFOR) ont complété l'offre de la revue pour en faire un pôle œcuménique. Au fil du temps les points d'attention ont évolué. L'écologie, la bioéthique, la justice sociale, le développement Nord-Sud, l'assistance au suicide, la famine dans le monde, les mouvements migratoires, l'asile, la mauvaise répartition des richesses ou les défis de la recherche scientifique ont invité les lecteurs à regarder plus largement au-delà des frontières institutionnelles.

À la rédaction de la revue, des laïcs journalistes professionnels ont peu à peu assumé une part importante du travail. Avec la diffusion en librairie

et une présence régulière sur les réseaux sociaux, *choisir* a gagné en visibilité. En dépit de ses petits moyens, grâce à la fidélité de ses abonnés, à la générosité de bienfaiteurs et aux compétences professionnelles de ses collaborateurs et collaboratrices, *choisir* a pu relever, jusqu'à aujourd'hui, le pari des fondateurs. Avec le temps les habitudes culturelles ont changé. Les nouvelles générations semblent plus intéressées par l'échange d'information que par l'écriture; d'autres supports d'information et de formation se sont imposés. L'érosion du nombre des abonnés, l'augmentation des frais et le manque de relève ont contraint les instances de la Compagnie³ à mettre un terme à la publication de la revue.

Avec nostalgie nous mettons fin à un service qui nous est cher. En prenant congé de nos lecteurs, nous leur souhaitons que l'écoute de l'Évangile, l'ouverture d'esprit, le dialogue et la liberté guident toujours leurs choix. ■

1 À Zurich, les jésuites suisses publiaient la revue *Orientierung*.

2 Voir la p. 6 de ce numéro.

3 Suite à une restructuration de la Compagnie de Jésus, la Province de Suisse a été supprimée et les jésuites suisses ont cofondé, avec les Allemands, les Autrichiens et les Litvaniens, la Province d'Europe Centrale.

CHOISIR

Au sommaire de ce numéro :

YVES CONGAR
GABRIEL MARCEL
P.-H. SIMON

La femme à la page
Le Cinéma

REVUE MENSUELLE . N° 1 . PREMIÈRE ANNÉE . NOVEMBRE 1959 . FRIBOURG / GENÈVE

... entre des voies qui s'ouvrent

Nous sommes tous inondés de papiers que nous nous empressons de jeter à la corbeille et voici que je vous en propose un de plus. C'est inconcevable et j'en ai conscience. De plus, c'est téméraire, puisqu'il est difficile à une revue suisse-française d'intérêt général de survivre longtemps.

Et pourtant nécessité fait loi. Il y a des besoins dont la privation, s'ils ne sont jamais satisfaits, cause finalement des malaises profonds. Vous aviez accueilli ces enfants de la guerre, maintenant âgés de vingt ans, qui souffrent depuis peu de troubles organiques, parfois graves, dont l'origine est due à une alimentation insuffisante à l'âge de la première enfance. Les déficiences d'ordre psychologique et spirituel sont plus difficiles à déceler. Et pourtant vous connaissez d'autres garçons, de chez nous cette fois-ci, qui s'engagent dans la Légion étrangère - pas toujours pour des raisons de famille ou d'anomalies caractérielles - d'autres encore qui fuient leur pays natal parce qu'ils heurtent partout à un mur de conformisme où toute idée nouvelle semble introduire le désordre dans une maison parfaitement ordonnée. Que d'artistes, hommes de lettres et de science ont quitté la Suisse parce qu'ils ne pouvaient s'y épanouir ! Nous-mêmes, après des voyages ou des stages à l'étranger, ne ressentons-nous pas une impression d'asphyxie, peu de temps après la joie du retour ? Nous pourrions recueillir les indices de ce manque de vie au grand large. Ce n'est pas nouveau. Déjà, vers 1930, C. F. Ramuz soulignait ce besoin latent de grandeur :

« Nous vivons en fait, nous autres, portes et fenêtres closes : ce qui nous a permis de soigner particulièrement notre mobilier. Il y a un écriteau : « Essuyez-vous les pieds. » Tout est très bien organisé dans cette salle commune pour ce qui semble être la vie : c'est-à-dire qu'on y est bien assis et qu'on y est au chaud l'hiver ; mais est-ce que la vie est là ? »

Nous souhaitons que CHOISIR réponde à ce besoin profond par souci d'épanouissement personnel et en relation avec la vocation internationale de la Suisse. Placée entre les deux blocs qui se partagent le monde, jamais inféodée à un esprit colonialiste, confluent de quatre langues, siège de conférences internationales de plus en plus nombreuses, elle exige de notre part accueil, compréhension et participation.

Vous nous aiderez, chers amis, à ouvrir nos fenêtres et nos cœurs, à sortir de nos particularismes sans perdre notre propre richesse, à accueillir toute valeur spirituelle authentique dans la fidélité à notre foi, à comprendre les peuples du monde entier pour les aider à trouver leur route et recevoir d'eux ce supplément d'âme qui nous fera plus homme et plus chrétien.

Chrétiens, juifs et musulmans, nous savons que l'histoire du monde est celle de Dieu qui veut rassembler tous les peuples de la terre dans une famille, son Royaume. Son adversaire se cache dans l'esprit du mal qui sépare et divise. Sous Son regard, CHOISSISSONS hardiment la Vérité qui éclaire, l'Espérance qui fortifie, l'Amour qui unit.

Jean Nicot

Histoire

L'influence des jésuites à Vatican II

Philippe Chenaux, Rome
historien

Le 25 janvier 1959, le pape Jean XXIII annonçait, trois mois à peine après son élection, sa décision de convoquer un concile œcuménique. La surprise était totale. Tous ses prédécesseurs y avaient songé, mais aucun d'eux n'avait osé prendre cette décision. La Compagnie de Jésus, déjà impliquée dans le processus de réflexion préalable, prit à cœur de servir le projet et de le diffuser.¹

Professeur d'histoire de l'Église moderne et contemporaine à l'Université du Latran (Rome) et directeur de son centre de recherches sur Vatican II, Philippe Chenaux a écrit ou co-écrit nombre d'ouvrages sur cette période, dont un portant sur le cardinal Charles Journet (Mame 1995), mais aussi des biographies de personnalités catholiques, telles que Pie XII (Cerf 2003) ou Paul VI (Cerf 2015).

Les projets les plus avancés de reprise du premier concile du Vatican, suspendu *sine die* par le pape Pie IX en octobre 1870 à la suite de la guerre franco-prussienne et de l'entrée des troupes piémontaises dans la Ville éternelle, avaient été élaborés sous les pontificats de Pie XI et de Pie XII. En mars 1948, Pie XII avait chargé la Congrégation du Saint-Office de réfléchir à la question.

Une commission spéciale préparatoire, dont le secrétaire était un jésuite de Louvain, le Père Pierre Charles, s'était réunie à plusieurs reprises entre février et juillet 1949. Les travaux, placés sous le sceau du

plus grand secret, continuèrent jusqu'en janvier 1951. Les membres de la commission n'avaient pas réussi à s'entendre sur la manière d'envisager le futur concile. À la fin, pour des raisons non encore complètement élucidées, le concile projeté par Pie XII ne vit pas le jour.

La préparation de Vatican II commença avec la décision de Jean XXIII, rendue publique le 17 mai 1959, d'instituer une Commission anté-préparatoire chargée de consulter l'épiscopat. Tous les futurs Pères conciliaires reçurent une lettre leur demandant d'exprimer « en toute liberté et sincérité » « leurs avis, conseils et suggestions » pour le futur Concile. Le pape n'avait voulu fournir aucun questionnaire pour laisser les évêques totalement libres d'exprimer leurs opinions.

Les canaux institutionnels

Les supérieurs des grandes congrégations religieuses étaient du nombre. À la différence de tant d'autres prélats romains, ils marquèrent un réel intérêt pour la consultation voulue par Jean XXIII. Le *votum* [n.d.l.r.: avis sur une décision à prendre] que rédigea le jésuite Jean-Baptiste Janssens était empreint de prudence. S'il pointait le danger d'un humanisme sans Dieu ou d'un relativisme philosophique émancipé de la scolastique, il se montrait en revanche favorable à l'introduction des langues vernaculaires dans la liturgie. Membre de la Commission centrale préparatoire et de la Commission des religieux, le général des jésuites, par contre, n'y joua pas un rôle très en vue en raison de problèmes de santé.

La voix de la Compagnie s'exprima aussi à travers les *vota* des grandes institutions jésuites de Rome : l'Université grégorienne, l'Institut biblique pontifical (Biblicum), l'Institut

Histoire

L'influence des jésuites à Vatican II

pontifical oriental. Toutes les trois dépendaient directement du supérieur général.

Sous Pie XII, l'Université grégorienne avait joui d'un primat indiscuté parmi les institutions académiques pontificales. Ses professeurs avaient tenu à rester à l'écart de la grande querelle autour de la « nouvelle théologie » qui avait déchiré le petit monde des théologiens catholiques à la fin des années quarante. Leur volonté de fidélité aux directives du magistère ne leur permettait guère d'anticiper les évolutions conciliaires. L'enseignement dispensé restait, dans l'ensemble, très traditionnel. Assez consonants avec les vues exprimées par leur supérieur général, les *vota* de la Grégorienne restaient empreints d'une grande prudence.

Les propositions du *Biblicum*, sur l'ensemble du corpus, tranchaient en revanche par leur audace. Les exégètes de la Compagnie y défendaient la liberté de la recherche dans le domaine scripturaire, mais se prononçaient aussi pour une condamnation très ferme de l'antisémitisme. Leur plaidoyer en faveur des méthodes nouvelles en matière d'exégèse ne faisait pas l'unanimité dans le petit monde académique romain. Les thèses du *Biblicum* seront d'ailleurs à l'origine d'une violente querelle avec les professeurs de l'Université du Latran, défenseurs de la doctrine traditionnelle.²

La grande figure de l'Institut biblique, à la fin des années cinquante, n'était autre que celle de son ancien recteur pendant de longues années : le jésuite allemand Augustin Bea. Créé cardinal par Jean XXIII en décembre 1958, celui-ci avait été le conseiller très écouté en matière d'exégèse biblique et le confesseur de Pie XII. Nommé président du nouveau Secrétariat pour l'unité des chrétiens fondé, à son initiative, par Jean XXIII en juin 1960, il allait s'affirmer comme l'un des partisans les plus résolus de l'*aggiornamento*. Loin de se limiter à une « mission d'information » auprès des autres Églises et communautés chrétiennes, le Secrétariat du cardinal Bea se voulut, en effet, « un Secrétariat pour la *promotion* de l'Unité chrétienne ». Son rôle dans la rédaction des grands textes du concile Vatican II (sur la Révélation, sur l'œcuménisme, sur les juifs, sur la liberté religieuse) sera déterminant.

Le *votum* de l'Institut pontifical oriental demandait, quant à lui, de clarifier la doctrine catholique en matière d'ecclésiologie, afin de dissiper les « préjugés » des « dissidents orientaux », et se prononçait pour la création d'une Commission pontificale sur le communisme athée. Les *vota* émanant d'autres facultés jésuites en Europe (Espagne, Belgique, Irlande, Hollande, Allemagne, France) et hors d'elle (Philippines, États-Unis) furent également transmis à la Commission préparatoire du Concile.

Les experts privés et officiels

Si le cardinal Bea fut l'un des grands protagonistes de l'assemblée conciliaire, l'influence des jésuites à Vatican II s'exerça avant tout au niveau des experts (*periti*). L'un d'eux avait joué un rôle-clef durant la phase de préparation : le jésuite hollandais Sebastian Tromp. Déjà influent sous le pontificat de Pie XII, ce professeur

de théologie de la Grégorienne avait collaboré à la rédaction des grandes encycliques doctrinales du pontificat: *Mystici Corporis* (1943), *Mediator Dei* (1947) et surtout *Humani generis* (1950). Consultant du Saint-Office, il incarnait à lui seul la théologie romaine à la veille du Concile. Nommé secrétaire de la Commission théologique préparatoire présidée par le cardinal Ottaviani, il devait imprimer sa marque sur l'ensemble des schémas doctrinaux distribués aux Pères à l'automne 1962.

Le refus des schémas préparatoires par l'assemblée permit l'entrée en scène des théologiens non romains lors de la première session de Vatican II. Ceux-ci se trouvèrent en situation de devoir produire des schémas alternatifs à ceux rédigés par les commissions préparatoires, fondés sur les textes bibliques et patristiques.

L'un des premiers et des plus diffusés sera celui sur la Révélation du Père Karl Rahner sj, rédigé en collaboration avec l'abbé Joseph Ratzinger, le futur Benoît XVI. Arrivé au Concile en qualité d'expert privé de l'archevêque de Vienne, le cardinal Franz König, il sera nommé *peritus* officiel et jouera un rôle important dans l'élaboration des deux grandes constitutions dogmatiques du Concile: la constitution sur l'Église *Lumen Gentium* et la constitution sur la révélation *Dei Verbum*. À l'instar d'autres théologiens jésuites allemands de l'école de Francfort présents au Concile (Johannes Hirschmann, Aloys Grillmeier, Otto Semmelroth), il se montrera critique, en revanche, à l'égard de la constitution pastorale *Gaudium et Spes*, stigmatisant le caractère «moralisateur» du texte et l'absence d'une théologie de la croix et de toute perspective eschatologique. En décembre 1964, il sera l'un des fondateurs, avec d'autres théo-

logiens de la majorité conciliaire, de la revue *Concilium* et signera, quatre ans plus tard, la fameuse déclaration sur la liberté de la recherche théologique.

D'autres théologiens jésuites jouèrent un rôle de premier plan à Vatican II, à commencer par les Français Jean Daniélou et Henri de Lubac. Alors que le premier, professeur à l'Institut catholique de Paris, n'arrive au Concile qu'en octobre 1962, le second est associé dès l'origine à ses travaux comme consultant de la Commission théologique préparatoire. Tous deux seront nommés experts officiels dès la première session. Très sollicité, le Père Daniélou prendra une part active à la rédaction du schéma XIII, la future constitution *Gaudium et Spes*. Plus en retrait, tout appliqué qu'il était à défendre l'œuvre de son confrère Teilhard de Chardin, le Père de Lubac sera moins impliqué dans le travail des commissions, mais l'influence de sa pensée sur les grands textes de Vatican II est néanmoins réelle. L'un comme l'autre manifesteront très tôt leur inquiétude par rapport aux dérives de l'Église post-conciliaire. Ils n'hésiteront pas, chacun à sa manière, à monter au créneau pour défendre le pape Paul VI contre les attaques dont il sera l'objet au lendemain de la publication de l'encyclique *Humanae vitae*, en juillet 1968.

Apport d'outre-Atlantique

La contribution du théologien jésuite américain John Courtney Murray à l'élaboration de la déclaration sur la liberté religieuse *Dignitatis humanae* mérite également d'être signalée. Professeur de théologie au Woodstock College (Maryland), rédacteur en chef de la revue américaine *Theological Studies*, le Père Murray avait été réduit au silence par Rome en 1955 à la suite de ses

Histoire

L'influence des jésuites à Vatican II

écrits sur la liberté religieuse. Arrivé au Concile comme expert privé du cardinal Francis Spellman, archevêque de New York, il sera nommé *peritus* conciliaire en avril 1963. L'élément décisif de sa pensée était la référence au modèle de la Constitution américaine, c'est-à-dire à un système constitutionnel qui garantissait la liberté des citoyens et proclamait l'incompétence de l'État en matière religieuse. La liberté religieuse était un droit par rapport à l'État, non pas rapport à Dieu; elle ne se confondait pas avec la liberté de conscience. En promouvant une conception essentiellement juridique de la liberté religieuse qui ne mettait pas en cause les devoirs de la conscience envers la « vraie religion », le jésuite permit le ralliement d'un grand nombre de Pères à ce texte.

On pourrait citer d'autres apports, tel celui du théologien hollandais de Maastricht Pieter Smulders sj à l'élaboration de la constitution *Dei Verbum*, ou celui du canoniste allemand de la Grégorienne Wilhelm Bertrams sj, l'auteur présumé de la fameuse *Nota explicativa praevia* sur la collégialité épiscopale.

Les médias

La présence des jésuites à Vatican II concerna aussi le domaine de l'information. Le Concile ne fut pas un conclave doctrinal mais un événement médiatique couvert par les journaux du monde entier. Tous les

grands titres de la presse internationale eurent un correspondant à Rome qui suivait avec attention les travaux conciliaires et qui chaque jour publiait un article. Les grandes revues jésuites s'impliquèrent totalement dans l'événement.

La Civiltà cattolica, la revue des jésuites romains, occupe une place à part. Son nouveau directeur, Roberto Tucci sj, futur expert au Concile, fut reçu à plusieurs reprises par le pape Jean XXIII durant la phase de préparation. Les bulletins d'information, publiés dans une section à part de la revue par Giovanni Caprile sj, représentent aujourd'hui encore une source précieuse pour l'historien. Les chroniques de Robert Rouquette sj de la revue *Études*, regroupées par la suite en deux gros volumes *Vatican II, la fin d'une chrétienté* (1968), furent parmi les plus lues. Les autres grandes revues culturelles jésuites, *America*, *Razon y Fe*, *Stimmen der Zeit* et, pour la Suisse, *Orientierung* et *choisir* (via notamment son correspondant à Rome Raymond Bréchet sj), contribuèrent à éclairer l'événement par toute une série d'articles largement diffusés. Si l'influence des jésuites à Vatican II fut donc bien réelle, celle du Concile sur la Compagnie le fut tout autant. La fin de ses travaux coïncida avec l'ouverture d'une nouvelle ère dans l'histoire de la Compagnie, sous l'égide de Pedro Arrupe sj,³ son supérieur de 1965 à 1981. ■

1 Cet article est tiré de Philippe Chenu, « XX^e siècle: face aux guerres mondiales et à la modernité », in Pierre-Antoine Fabre et Pierre Benoist (sous la direction), *Les Jésuites. Histoire et dictionnaire*, Paris, Laffont 2022, pp. 257-309.

2 Voir l'article de Jean Louis Ska sj, *Exégèse, des notes à la musique*, aux pp. 40-44 de ce numéro. (n.d.l.r.)

3 Directeur de *choisir*, Pierre Emonet sj est l'auteur d'une biographie qui vient de sortir *Pedro Arrupe sj, un réformateur dans la tourmente*, Paris/Bruxelles, Christus/Lessius 2022, 256 p. (n.d.l.r.)

Églises

choisir et son œcuménisme chevillé au corps

Joseph Hug sj, Genève
exégète

Le fait de suivre l'œcuménisme¹ n'a pas été un choix opportuniste ou passager pour *choisir*. Cette ligne est inscrite dans son A.D.N. La très grande chance de la revue, c'est d'être née en même temps que le concile Vatican II, neuf mois après l'annonce de Jean XXIII du 25 janvier 1959. Or le pape Jean, dès le début, insista sur la signification œcuménique du Concile.

Déterminante fut la décision d'inviter des observateurs non-catholiques aux débats du Concile: leur présence signifia la fin de la Contre-Réforme. L'un d'entre eux, envoyé par le Conseil œcuménique des Églises (COE), fut le jeune théologien suisse Lukas Vischer, qui écrivit dans *choisir*. Les premiers rédacteurs de la revue partageaient en effet une certitude: l'histoire religieuse de la Suisse romande passe par le dépassement des divisions confessionnelles issues de la Réforme,² par la sortie du sous-développement culturel et religieux des catholiques, ainsi que par une « purification de la mémoire », selon le mot prononcé plus tard par Jean-Paul II lors d'une

visite en Suisse. Ainsi *choisir* a-t-elle montré dès le début une très grande attention pour le rapprochement des Églises et des fidèles des deux principales confessions de Suisse.³

Information et formation

Le mensuel fixe son intérêt pour l'actualité mondiale des institutions: les assemblées du COE, à commencer par celle de New Delhi en 1961, avec le reportage de son envoyé spécial Maurice Villain, rédigé avec empathie et esprit critique, ainsi que sur Vatican II et ses préparatifs. En même temps, il observe et relate l'actualité nationale et locale. La revue sert en quelque sorte de relais pour informer ses lecteurs catholiques de Suisse romande sur les réalités et les productions protestantes. Vu d'aujourd'hui, on pourrait sourire lorsque la rédaction signale, en 1961, le livre de W.A. Visser Hooft, premier secrétaire général du COE, sur le mouvement œcuménique comme étant celui d'un auteur protestant.

À l'inverse, *choisir* informe ses lecteurs protestants et catholiques sur les saints et saintes dans le protestantisme. Elle aborde sans réticence ses propres points noirs, comme les expériences douloureuses endurées par les foyers et les mariages mixtes. Elle trace une ligne de fond, souvent analysée, qui ira en s'élargissant dans la thématique débattue de l'intercommunion, puis de l'hospitalité eucharistique.

D'autre part, la revue joue un rôle de formation d'adultes. Des articles de fond, parfois denses et trapus, qui touchent principalement les deux Églises catholique et protestante, sont rédigés par des théologiens de renom sur Écriture et Tradition, la succession apostolique, Marie chez les Réformateurs, etc. ainsi que sur les visions catholique et protes-

Spécialiste de la formation des laïcs adultes, au sein de l'Atelier œcuménique de théologie notamment, Joseph Hug sj a été membre du conseil de rédaction de *choisir* durant 42 ans et responsable de l'ancien Centre de documentation et de formation religieuse (CEDOFOR) tenu par les jésuites de Genève.

Églises

choisir et son œcuménisme chevillé au corps

tante de l'itinéraire de rapprochement et, plus particulièrement, sur le Concile. Ainsi Bernard Morel, professeur à la Faculté de théologie de Genève, écrit sur *Le Concile et nous* et le pasteur Richard-Molard livre sa *Réflexion protestante sur Vatican II*. La revue publie encore une interview du cardinal Augustin Bea, qui préside le nouveau Secrétariat romain pour l'unité des chrétiens, ou encore, en 1966, les propos de la luthérienne Ilse Friedeberg sur comment elle voit l'Église catholique.

Les chroniques régulières *Journal du Concile* de Raymond Bréchet sj, insistant sur la présence œcuménique dans l'assemblée, sont incontournables. L'infatigable jésuite, bien informé par sa présence au sein d'un réseau de confrères journalistes, relate avec vivacité les crises et l'avancement du Concile.⁴ Mentionnons d'autres voix autorisées, protestantes ou catholiques, dans ce contexte de réflexion conciliaire, qui apparaissent dans le mensuel: Max Thurian, Maurice Villain, Bernard Morel, Christen E. Skydsgaard, W.A. Vissert'Hoofst, Roger Schütz, Daniel von Allmen, Gabriel Widmer et, dans les années septante, Éric Fuchs et Marc Faessler qui contribuèrent à la formation de l'opinion des lecteurs et lectrices de *choisir*.

Œcuménisme pratique

Le mensuel s'attache non seulement aux études théoriques mais aussi à l'œcuménisme pratique. L'élabora-

tion puis la publication de la *Traduction œcuménique de la Bible*, la TOB (1972, 1975), sont rapportés comme d'importants jalons.

Progressivement, dans les années septante, à l'heure des synodes catholiques diocésains, on y observe l'entrée en lice de l'expression de cet œcuménisme pratique, notamment dans les discussions sur l'hospitalité eucharistique. Des voix, non plus seulement de théologiens mais de lecteurs - pas encore de lectrices - y sont rapportées.

C'est dans ce contexte porteur qu'est né à Genève, en 1973, l'Atelier œcuménique de théologie (AOT), comme une expression de démocratisation de la théologie. Œcuménisme pratique né de rencontres entre ministres catholiques et protestants qui souvent deviendront des amitiés. L'équipe de la rédaction de *choisir* de ces années sera partie prenante de l'AOT, en particulier Jean-Bernard Livio sj, premier directeur catholique de l'Atelier.

Il est aussi important de noter que l'œcuménisme pratique débouchera progressivement, au plan plus institutionnel, sur la création en Romandie d'aumôneries œcuméniques (dans les universités, les hôpitaux, les prisons, auprès des requérants d'asile, etc.) toujours en activité.

Le temps des déceptions

L'après-concile ouvrira cependant une période d'incertitude et parfois de désillusion. Ne voyant pas les accords entre Églises pénétrer leur vie à la base, un Roger Schütz, visionnaire, lancera dès 1970 l'idée d'un concile des jeunes⁵ qui fera peur à certains responsables, pas seulement à Rome. La revue mentionne les voix de ceux qui trouvent que le concile Vatican II n'est pas allé assez loin et a manqué d'audace.

En même temps, à l'opposé, un autre courant va menacer la ligne œcuménique du Concile. La revue, qui travaille à la réception de Vatican II, l'observe et alerte ses lecteurs. Avec clairvoyance, Albert Longchamp sj et Jean-Blaise Fellay sj montrent que le mouvement de Mgr Marcel Lefebvre, Ecône, installé en Valais, n'est pas principalement un refus d'adopter la nouvelle liturgie en français ou de changer des rites liturgiques, mais un rejet, de plus en plus déterminé, des décrets concernant l'œcuménisme et la liberté religieuse; ils énoncent les conséquences à en tirer au niveau pastoral.

Par ailleurs, *choisir* poursuit son observation du cheminement œcuménique. Elle informe des avancées et parfois des raidissements. En 1986, elle rend compte de l'important texte de convergence de *Foi et Constitution* du COE sur le baptême, l'eucharistie et le ministère, dit accord de Lima, dont la réception chez les réformés demeura problématique, en particulier sur la partie ministère.

Les chroniques, depuis les années 1980, de l'abbé Claude Ducarroz, du Groupe des Dombes, renforcent le filon de l'unité des Églises et signalent les crises et les écueils. Sur le plan plus théologique, *choisir* rend compte des travaux du Groupe, notamment le fascicule *Pour la conversion des Églises*, dont plusieurs autres membres (Edmond Chavaz, Pierre Vuichard) furent aussi des auteurs de la revue.

Celle-ci continue de relater les grands événements œcuméniques, comme la Rencontre européenne de Bâle « Paix, Justice et sauvegarde de la Création » et plus tard celle de Graz, ou encore le 50^e anniversaire du COE et les nouveaux défis qu'il doit affronter (1998), ou encore « Chrétiens pour l'an 2000 »

à Genève. Fidèle à sa manière d'informer, *choisir* relaie un regard protestant du pasteur Pierre Genton de Lauzanne sur l'encyclique *Ut unum sint* de Jean-Paul II, où le pape invite les autres Églises à réfléchir sur la manière d'exercer le primat.

Et les autres confessions ?

L'attention aux Églises orthodoxes est aussi présente dès le début, quoique modestement. La revue suivra plus tard, plus particulièrement, l'Église russe grâce à la connaissance exceptionnelle du jésuite suisse Robert Hotz. Son article de 1991 sur le Patriarcat de Moscou et l'Ukraine demeure très actuel à l'heure de la guerre dans ce pays.⁶

Par contre *choisir* a peu couvert l'anglicanisme, mis à part la visite de l'archevêque de Cantorbéry Michael Ramsay au pape Paul VI, en 1966, analysée finement par Peter Hebblethwaith, et la visite de Robert Runcie au pape Jean-Paul II en 1982. À cette occasion, la revue a publié la conférence du primat anglican au COE sur les anglicans et l'unité des Églises. Notons encore un article plus ancien (1962) sur l'œcuménisme aux États-Unis de Gregory Baum, montrant les ouvertures et les résistances des milieux conservateurs.

Il faut mentionner encore une autre lacune : *choisir* n'a pas parlé - à ma connaissance - du prosélytisme, et les Églises de type évangélique n'y sont que très peu mises en lumière. L'article de Paul Arnéra dans le dossier sur le protestantisme romand en 1972 et celui de Véronique Lecaros sur les évangélistes en Amérique latine en 2011 sont de notables exceptions.

Vues par la lunette catholique-romaine, un certain nombre de ces Églises ou communautés apparais-

Églises

choisir et son œcuménisme chevillé au corps

sent comme des sectes, ce qui expliquerait peut-être le peu d'attention qu'on leur a porté. Or, au cours des six décennies de *choisir*, le paysage ecclésial a considérablement changé en Suisse. Des communautés de caractère évangélique, venant principalement des populations immigrées d'Amérique latine et centrale et d'Afrique, ont pris pied dans notre pays, principalement dans les villes. On ne compte plus les lieux de culte qui accueillent ces croyants désireux d'exprimer et nourrir leur foi ! En 2006, par la plume avisée du pasteur Martin Hoegger de Lausanne, *choisir* situe les évangéliques et l'œcuménisme. Lukas Vischer, à la fin de sa vie, avait bien compris cette nouvelle réalité et s'était fait un devoir, avec l'appui de deux collègues, Roswitha Ebner et Olivier Labarthe, de les réunir pour les sortir de leur isolement. J'en ai été le témoin lors d'un rassemblement à la cathédrale Saint-Pierre de Genève.

Un intérêt en berne

Que conclure de ce bref parcours de l'œcuménisme dans notre revue ? En premier lieu, une satisfaction. La revue a pleinement joué son rôle, informant presque sans préjugé, alimentant la pensée, encourageant les avancées sans jamais minimiser les difficultés. Mais comment comprendre le peu d'attention qu'on semble attribuer à l'œcuménisme aujourd'hui ?

L'assemblée diocésaine Lausanne-Genève-Fribourg-Neuchâtel, de 1997 à 2000, avait produit un document remarquable : *Pour une Église qui persévère dans l'œcuménisme*. Aujourd'hui, le rapport suisse pour le prochain synode romain de 2023 sur la synodalité révèle un changement : il constate que « de nombreux croyants ne voient plus dans les différences confessionnelles, en particulier avec les Églises réformées de Suisse, des raisons fondamentales de séparations » et que « beaucoup considèrent que l'hospitalité eucharistique devrait exister depuis longtemps ou qu'elle est appropriée ; beaucoup vivent de manière positive la façon dont elle est réalisée localement ». Faut-il comprendre que l'œcuménisme est entré désormais dans les mœurs ? Que le chemin de la réconciliation est parcouru ?⁷ Qu'il n'y a plus de nécessité et d'intérêt d'approfondir les questions restées ouvertes, de discuter sur les divergences dans l'expression de la foi des Églises ? Qu'on doit se contenter d'une coexistence minimale ? ■

1 Le mot œcuménisme apparaît dans les années 1920 au sein des fédérations protestantes.

2 Une récente émission de la RTS sur l'identité romande (*Infrarouge*, « La Suisse romande existe-t-elle ? », 15 juin 2022) ne mentionne même pas les racines religieuses et confessionnelles des cantons !

3 Je remercie Stejpan Kusar, le bibliothécaire de *choisir*, pour son aide dans la recherche bibliographique.

4 Pour un public plus large, Raymond Bréchet sj relate aussi les travaux du Concile dans le quotidien *La Suisse*, en parallèle avec les billets du pasteur Jean Rillet.

5 Cf. Silvia Scatena, *Taizé, une parabole d'unité. Histoire de la communauté des originés au concile des jeunes*, Brepols, Turnhout 2020, 650 p., recensé par Joseph Hug, in *choisir* n° 702, janvier 2022, pp. 66-67. (n.d.l.r.)

6 Robert Hotz sj, « Le patriarcat de Moscou et l'Église catholique », in *choisir* n° 373, janvier 1991, pp. 12-16.

7 La paroisse protestante de la cathédrale Saint-Pierre de Genève a accueilli chaleureusement, le 5 mars 2022, les catholiques du canton pour une messe, une première depuis la Réforme.

Témoignage

Une revue pour une fin de millénaire

Jean-Blaise Fellay sj, Villars-sur-Glâne
spécialiste de l'Histoire de l'Église

En accord avec sa définition de *culturelle* et une spiritualité ignatienne ancrée dans les réalités, *choisir* n'a eu de cesse d'évoluer au gré du paysage suisse et mondial catholique, et plus largement religieux, mais aussi social, politique et économique. Rédacteur en chef de la revue dans les années 1980-90, Jean-Blaise Fellay sj revisite quelques-unes des influences majeures qui ont marqué, au siècle dernier, nos différentes rédactions.

Jean-Blaise Fellay sj a été rédacteur en chef de *choisir* de 1980 à 1994. Ancien directeur du Centre interdiocésain à Fribourg et professeur à l'Institut Philanthropos, il poursuit des études historiques et tient un blog sur jesuites.ch.

Au départ, en 1959, les jésuites Robert Stalder, Jean Nicod et Raymond Bréchet pensaient créer un mensuel pour les catholiques de Suisse romande. Ces derniers se trouvaient dans une situation minoritaire à tous points de vue, démographique, culturel, et religieux. Ils se répartissaient principalement en deux groupes : les habitants des cantons majoritairement catholiques, Fribourg et Valais, et la diaspora dans les villes protestantes. Les uns devaient être préparés à la modernité, les autres à la culture réformée. L'attente était grande, la revue correspondait au besoin et le succès fut immédiat.

L'option socialiste

En 1972, un tournant eut lieu. Robert Stalder partit enseigner l'histoire de la philosophie à Munich et Jean Nicod devint supérieur à Fribourg. Raymond Bréchet, dorénavant seul, s'entoura d'un conseil de rédaction fait de jeunes universitaires et de quelques personnalités protestantes. Nous étions sous l'impulsion du concile Vatican II et dans les remous de mai 68. L'époque était à la créativité et à la contestation. Le catholicisme n'était plus synonyme de tradition et de conservatisme. Le ton était radicalement optimiste : il s'agissait de refaire le monde, les séances de rédaction s'y emploieraient.

Poussé par les plus hardis, le rédacteur en chef prit l'« option socialiste », c'est-à-dire encouragea l'utilisation de moyens d'analyse marxiste. Pas question d'athéisme, bien sûr, mais certains de nos théologiens rêvaient de tenter avec Karl Marx ce que Thomas d'Aquin avait réussi avec Aristote au XIII^e siècle : renouveler la pensée chrétienne en intégrant une philosophie nouvelle. Le sociologue Jean Ziegler, un « marxiste révolutionnaire », arpentait alors volontiers les couloirs de la revue.

L'entreprise s'avéra difficile. Un dossier sur la famille était alors en préparation sous la conduite d'un sociologue dont c'était la spécialité, Jean Kellerhals. En bonne dialectique marxiste, on ne pouvait s'aventurer sur le terrain sociologique sans avoir sondé les bases économiques. Nous disposions d'économistes, mais spécialistes de l'entreprise : personne ne s'estimait compétent en économie domestique. Le dossier resta en suspens, comme beaucoup d'autres projets.

Ce qui fit déborder le vase fut la re-cension d'un ouvrage proposant une lecture matérialiste de l'évan-

Témoignage

Une revue pour une fin de millénaire

gile de Marc. Ce fut un biologiste qui s'en chargea, à la consternation des exégètes de la communauté. D'autres lecteurs se plaignaient: «Vous êtes contre tout, l'Église, l'État, l'armée...» Les désabonnements se multipliaient, les menaces de démission également.

Professionnalisation de la rédaction

En désespoir de cause, Raymond Bréchet licencia tout le monde et fit appel à Albert Longchamp sj,¹ qui s'était fait une place à la rédaction de *Témoignage chrétien* à Paris. Celui-ci vint m'arracher des bras de Théodore de Bèze auquel je me consacrais à l'Institut d'Histoire de la Réformation. Nous nous mîmes rapidement d'accord sur la formule de la revue dont nous rêvions, plus professionnelle, plus lisible, plus illustrée, plus proche de l'actualité. Je m'inscrivis aussitôt aux cours de journalisme à Lausanne. Nouvelle imprimerie, nouvelle maquette, auteurs chevronnés, ligne rédactionnelle claire, conseil de rédaction resserré, secrétariat de rédaction efficace, service de promotion expérimenté; le nombre des abonnements prit l'ascenseur. En fait, nous étions une équipe de quatre jeunes jésuites du même âge, dotés d'une sérieuse formation et la rédaction comportait désormais quatre rédacteurs professionnels.

Quelques articles signés en commun tracèrent la ligne rédactionnelle.

Une interview de Denis de Rougemont, signée par Albert Longchamp et moi-même, présentait l'auteur de *L'Amour et l'Occident*, le penseur du personnalisme et du fédéralisme, le pionnier de l'écologie, proche d'Emmanuel Mounier et de la revue *Esprit*. Quelques temps plus tard, un éditorial comportant une mise en garde contre le séminaire créé à Écône par Mgr Lefèbvre était publié sous les noms de Joseph Hug sj, Jean-Bernard Livio sj et moi-même: *choisir* fut la première publication à dénoncer la machine de guerre contre le concile Vatican II qui était en train de s'installer en Valais. La rédaction s'affirmait encore une fois sur le chemin ouvert par Jean XXIII et les Pères conciliaires.

Nous étions réunis aussi par l'intérêt pour la Bible et l'œcuménisme. Raymond Bréchet sj avait déjà effectué un remarquable travail dans cette direction. De notre côté, nous avons tout de suite rencontré des pasteurs et des laïcs désireux de collaborer. Les choses s'enchaînèrent très vite.²

Tumultes politiques

Le lien entre œcuménisme et politique a été peu étudié, mais il est certain que le rapprochement confessionnel a joué son rôle dans la culture du débat, la paix sociale et la relative harmonie de la vie politique en Suisse. Notre pays lui doit également une partie de sa prospérité économique.

En effet, la Romandie se développait vigoureusement au cours de ces années: autoroutes, chemins de fer, aéroport, universités, commerce, industrie, tout se renforçait. L'arc lémanique devenait une mégapole; Fribourg se rattacha au Chablais et s'industrialisa; le Valais, pôle hydraulique, devint également un centre de la chimie; Genève, en lien avec le

monde entier (ONU, CERN, CICR, Conseil œcuménique des Églises, WEF, etc.), tout en restant un centre horloger et financier, axa son économie sur le commerce des matières premières.

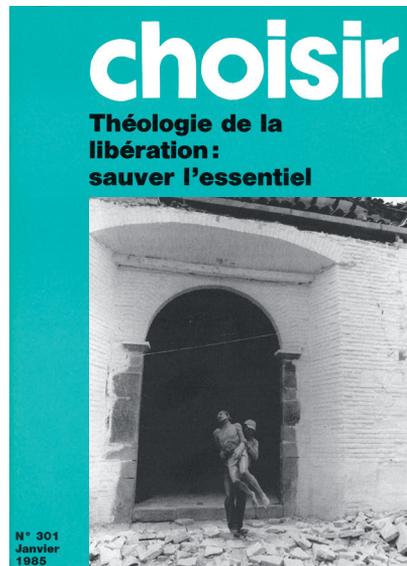
Dans le reste du monde, malheureusement, les choses n'allaient pas si bien: montée du terrorisme (avec la bande à Baader et les Brigades rouges), fronts de libération, longue cascade des guerres postcoloniales en Afrique et en Asie, division Est-Ouest de l'Europe symbolisée par le mur de Berlin, tensions entre le Nord développé et le Sud se débattant dans le sous-développement... Des articles de la revue tentaient régulièrement d'éclairer la situation et d'esquisser des solutions. L'Amérique latine, avec ses dictatures et ses alternances démocratiques fragiles, interrogeait particulièrement, d'autant plus que cette région regroupait la plus nombreuse population catholique du globe et que la question du développement économique devenait une préoccupation théologique.

Problèmes internes d'Église

De fait, les questions de société taraudaient particulièrement nos lecteurs, car la morale catholique peinait à y répondre. Avortement, contraception, divorces, mariages interconfessionnels, familles recomposées: ces débats traversaient la société et troublaient les croyants.

L'encyclique *Humanae vitae* du pape Paul VI en 1968 avait interdit l'utilisation de moyens anticonceptionnels «artificiels». Ce choix prit une dimension plus importante encore avec l'élection de l'archevêque Karol Wojtila au pontificat sous le nom de Jean-Paul II. Il développa une «théologie du corps» qui exaltait l'amour conjugal et accordait une importance majeure à sa dimension corporelle. Mais au nom de cette dignité, il posait des exigences très élevées en matière de chasteté, de fidélité et de continence. Elles apparurent très au-dessus des capacités des fidèles et cela mit nombre de croyants en porte-à-faux, les femmes en particulier.

Autre souci, la baisse du nombre des prêtres, avec la chute des entrées au séminaire et un clergé de plus en plus âgé s'épuisant à répondre aux besoins pastoraux. La question du mariage des prêtres fut écartée, celle des *virī probati*, ces hommes mariés d'un certain âge qui pourraient être appelés au sacerdoce, mise de côté. Le développement des communautés charismatiques laissait néanmoins espérer un «printemps de l'Église». Mettant en vie commune hommes et femmes, religieux célibataires et couples mariés, prêtres et laïcs, elles ouvraient une page nouvelle. Mais très vite apparurent des problèmes dans plusieurs de ces communautés: le rôle excessif du fondateur, réunissant trop de pouvoirs, entraînait des abus d'autorité voire sexuels. Il fallait revoir



Couverture de
choisir n° 301,
janvier 1985
© choisir, photo:
Témoignage
chrétien

Témoignage

Une revue pour une fin de millénaire

les bases de la formation humaine et spirituelle du clergé et des communautés religieuses.

Nous avons essayé d'y contribuer. La revue ne pouvait se contenter de publier des articles, il lui fallait travailler plus concrètement. Nous avons ouvert notre bibliothèque qui s'agrandissait semaine après semaine de livres à recenser (une rubrique particulièrement appréciée des lecteurs). Nos bibliothécaires servaient et conseillaient les visiteurs. Nous avons constitué un service de documentation, le CEDO-FOR, accessible aux médias et à aux étudiants de l'Atelier œcuménique de théologie et de la Formation en catéchèse dans lesquels nous étions investis.

Retrouver le centre de la foi

Ce qui nous tenait le plus à cœur, c'était la dimension philosophique et spirituelle. L'influence des grands maîtres du soupçon déclinait, il fallait retrouver le courage d'une foi explicite. En relisant les articles, je vois l'influence de trois penseurs majeurs, le Père Henri de Lubac sj, Max Weber et René Girard. Henri de Lubac avait fait paraître *Le drame de l'humanisme athée* en 1944. Il démontrait que l'antithéisme fondamental de Feuerbach, Marx et Nietzsche provoquait non seulement la « mort de Dieu » mais encore celle de l'homme, en donnant naissance à des sociétés liberticides. Ce grand livre avait été écrit durant

l'occupation allemande en France, au moment où le pays risquait de perdre son âme dans la collaboration avec le régime de Vichy. De Lubac faisait partie des éditeurs d'une parution clandestine, *Les Cahiers du Témoignage chrétien*, lancée par le jésuite Pierre Chaillot avec d'autres confrères. Ces résistants, restés minoritaires dans le catholicisme de l'époque, dénoncèrent, dès la Libération, le danger non moins grave que représentait le communisme. Ils ne furent pas davantage écoutés. Dans les années 1970-90, le marxisme sous différentes formes jouait un rôle majeur dans le monde universitaire français.

On y connaissait peu Max Weber, le père de la sociologie allemande. Il avait écrit en 1908 un livre important, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Il expliquait que les mentalités religieuses et culturelles peuvent exercer un impact plus déterminant que les conditions matérielles dans le développement économique d'un pays. Il avait attiré l'attention sur le « syllogisme pratique » de Théodore de Bèze, faisant le lien entre la réussite financière et la foi en la prédestination. Chez les puritains anglo-saxons, l'assurance d'être élu était confortée par le succès. De surcroît leur éthique du travail, doublée d'un style de vie austère, ne pouvait que favoriser l'accroissement du capital. Il l'avait constaté en Allemagne d'abord, puis dans le reste du monde : la richesse des nations était d'abord une question de mentalité. C'était d'ailleurs une source de fierté pour les Réformés d'avoir été des promoteurs de la liberté de conscience et des droits de l'homme, autres éléments fondamentaux de la démocratie, tout en promouvant la prospérité économique.

Marx considérait la religion comme l'« opium du peuple », René Girard en 1972, avec *La violence et le sacré* puis avec *Des choses cachées depuis le commencement du monde*, découvrit que la plupart des sociétés recourent au sacrifice d'une victime pour masquer l'origine des violences qui les ravagent. Le bouc émissaire de l'Ancien Testament en est un exemple célèbre. Le phénomène se retrouve dans la vie familiale et amoureuse. Ce n'est pas un hasard si les grandes religions reposent sur un sacrifice originel. Même les systèmes athées ou néopaiens du XX^e siècle recourent au subterfuge - Goulag, camp de concentration ou Révolution culturelle. Du massacre doit émerger une société racialement ou politiquement purifiée, pouvant jouir en paix de sa bonne conscience.

En lisant l'évangile de saint Luc, Girard vit que la vie et mort du Christ ruinaient ce système en dévoilant son hypocrisie. C'est dans le cœur de chaque individu et au centre de toute société que se cachent la violence et le meurtre. Ils se nourrissent d'envie et de jalousie. Nulle victime extérieure ne peut nous en délivrer. Il ne suffit pas de laver l'extérieur du plat, c'est l'âme qu'il faut changer. Hélas, cher Karl, l'évangile n'est pas un opium qui endort mais une cruelle révélation qui réveille.

L'acceptation du tragique

Le poète Georges Haldas, qui tint durant vingt ans une chronique mensuelle dans *choisir*, soutenait une position semblable. Il avait été communiste, au nom de l'égalité et de la justice, puis il prit conscience de la dimension meurtrière de cette idéologie. Il retrouva la foi orthodoxe de son enfance et comprit la rupture fondamentale que constitue la Résurrection.



L'expression même du Mal, c'est le meurtre, disait-il. Le Christ lui-même l'a subi. Or il est réapparu pour manifester la transcendance de l'amour et de la vie. La Résurrection n'est pas une vague imagination céleste mais une réalité terrestre, un affrontement quotidien entre la vie et la mort dans l'existence de chacun. L'état de poésie, c'est percevoir le monde comme traversé d'un souffle divin et lutter pour le rendre humain. Cela exige le dépouillement intérieur du poète, sa nudité devant l'existence.

Aujourd'hui, la guerre d'Ukraine nous rappelle que le règne du meurtre et du mensonge n'est pas terminé et que la lutte pour la justice ne fait que de commencer. ■

Couverture de
choisir n° 236/237,
août/septembre
1979
© *choisir*

- 1 Albert Longchamp sj est décédé le 4 août 2022 à l'âge de 80 ans. L'écriture était pour lui une passion et une arme, et son métier de journaliste un apostolat. Il a été engagé dans la rédaction de *choisir* durant de longues années, en qualité de journaliste et journaliste, de rédacteur en chef puis de directeur. (n.d.l.r.)
- 2 Voir à ce sujet **Joseph Hug sj**, « *choisir* et son œcuménisme chevillé au corps », aux pp. 11-14 de ce numéro.

CHOISIR

REVUE CULTURELLE

Janvier 1969 - 10^e année - Numéro 111

C'était en 1959...



Politique

La « guerre juste » existe-t-elle ? Ce que dit l'Église

Christian Mellon sj, Saint-Denis (F)
Centre de recherche et d'action sociales (Ceras)

Est-il permis de faire la guerre dans certaines circonstances ? Les réponses peuvent être classées en quatre catégories : le pacifisme - la guerre n'est jamais permise ; la guerre juste - elle est légitime dans certains cas et limites ; le cynisme - la morale n'a rien à dire en ce domaine ; la guerre sainte - elle est permise si c'est sur l'ordre de Dieu ou de ses représentants. La réponse de l'Église s'inscrit dans la deuxième, mais intègre aussi des références de la première.

Spécialiste de la pensée sociale de l'Église et des questions éthiques et spirituelles touchant la paix et la guerre, Christian Mellon sj a été co-fondateur et rédacteur en chef d'*Alternatives non violentes*, rédacteur en chef de *Projet* et secrétaire national de Justice et Paix-France jusqu'en 2004. Il est notamment l'auteur de *Chrétiens devant la guerre* (Centurion, 1984).

À diverses époques, des auteurs chrétiens, prenant au pied de la lettre le commandement biblique « Tu ne tueras pas », et surtout les textes évangéliques - invitation à « tendre l'autre joue » (Mt 5, 39) et à « aimer ses ennemis », etc. - ont enseigné qu'un disciple de Jésus ne peut porter atteinte à la vie de qui que ce soit, y compris celle de ses ennemis : il ne peut donc en aucun cas recourir à la violence meurtrière, même pour se défendre. Cette position, majoritaire jusqu'au III^e siècle, puis devenue très minoritaire, a été remise à l'honneur au XX^e siècle.

Réfléchissant sur l'expérience de la Seconde Guerre mondiale et des guerres de libération, ses partisans ont réalisé qu'il est vain de « condamner la violence » sans proposer des alternatives crédibles aux défis posés par les actes d'agression ou les situations d'injustice structurelle. Se démarquant d'une lecture fondamentaliste du Sermon sur la montagne, tirant les leçons des combats menés par Gandhi, Martin Luther King et d'autres, ces chrétiens récusent alors le mot *pacifisme*, lui préférant celui de *non-violence*.

La résistance non-violente

Le concile Vatican II, prenant acte de ce changement de perspective, encourage dans la constitution *Gaudium et Spes* de 1965, mais dans une formule alambiquée qui évite le mot « non-violence », « ceux qui, renonçant à l'action violente pour la sauvegarde des droits, recourent à des moyens de défense qui, par ailleurs, sont à la portée même des plus faibles, pourvu que cela puisse se faire sans nuire aux droits et aux devoirs des autres ou de la communauté » (GS 78,5). Le mot cependant apparaît dès 1971 dans l'exhortation apostolique *Justitia in Mundo* de Paul VI : « Il est absolument nécessaire que les différends entre nations ne soient pas résolus par la guerre, mais que (...) soit favorisée en outre l'action non-violente... » (JM 68).

L'instruction *Liberté chrétienne et libération*, publiée en 1986 par la Congrégation pour la doctrine de la foi, confirme ce soutien, même si elle utilise l'expression - moins adéquate - de « résistance passive » pour désigner la résistance non-violente. Dans les décennies 70 et 80, de nombreux chrétiens d'Amérique latine, encouragés par plusieurs évêques - notamment Dom Helder Camara - recourent à l'action non-violente pour défendre les droits de l'homme

Politique

La « guerre juste » existe-t-elle ? Ce que dit l'Église

bafoués par les dictatures militaires. En février 1986, l'épiscopat des Philippines la préconise et l'organise à l'échelle de la ville de Manille pour faire tomber le régime du dictateur Marcos. Jean-Paul II en fait souvent l'éloge, soulignant son enracinement biblique, par exemple dans son discours aux jeunes de Maseru (Lesotho) le 15 septembre 1988 : « Certains peuvent vous dire que le choix de la non-violence est une acceptation passive des situations d'injustice. (...) Rien n'est plus loin de la vérité. (...) C'est une recherche active à « être vainqueur du mal par le bien », ce à quoi saint Paul nous incite. »

La « guerre juste »

Qu'en est-il par contre de la résistance par les armes ? Argumentée déjà par Aristote et Cicéron, la « doctrine de la guerre juste » a été développée par des auteurs chrétiens, d'Augustin à Vitoria en passant par Thomas d'Aquin. Elle consiste en un ensemble de critères pour juger dans quels cas il est moralement permis de recourir aux armes (*jus ad bellum*) et quelles limites on doit respecter dans cet usage des armes (*jus in bello*). Ces réflexions ont nourri l'élaboration du Droit international de la guerre. Cependant, si pour les moralistes catholiques la conformité d'une décision avec ce Droit est très importante, elle n'est pas décisive : il peut arriver qu'une décision prise par un pouvoir légitime et en conformité avec le Droit ne soit pas moralement

juste et, inversement, qu'on puisse juger légitime un recours aux armes non autorisé par le Droit international. Pour l'Église, d'autres conditions, qui doivent toutes être réunies, entrent en ligne de compte.

Tout d'abord *la juste cause*. De nos jours, il n'y a plus qu'une seule « juste cause » retenue, celle de la « légitime défense » : « On ne saurait dénier aux gouvernements, une fois épuisées toutes les possibilités de règlement pacifique, le droit de légitime défense » (GS 79,4). L'Église admet aussi qu'un peuple gravement opprimé par un pouvoir tyrannique puisse légitimement recourir aux armes pour se libérer du tyran. Le cas est évoqué en 1967 par Paul VI, mais comme une exception : « ...sauf le cas de tyrannie évidente et prolongée qui porterait gravement atteinte aux droits fondamentaux de la personne et nuirait dangereusement au bien commun du pays » (encyclique *Populorum Progressio* 31).

Les conflits armés des années 1990 ont conduit les autorités de l'Église à poser de nouvelles questions sur la notion de « légitime défense » : s'agit-il seulement d'autodéfense ou aussi de la défense d'un tiers injustement agressé ? Sur cette question - vivement débattue sous le nom de « devoir d'ingérence », rebaptisé « responsabilité de protéger » par l'ONU - Jean Paul II prend clairement position. Ainsi en 1993 à propos du conflit bosniaque : « Une fois que toutes les possibilités offertes par les négociations diplomatiques, les processus prévus par les conventions et organisations internationales ont été mis en œuvre, et que malgré cela des populations sont en train de succomber sous les coups d'un injuste agresseur, les États n'ont plus le « droit à l'indifférence ». Il semble bien que leur devoir soit de désarmer cet agresseur, si tous les

autres moyens se sont avérés inefficaces (...) Les principes de la souveraineté des États et de la non-ingérence dans leurs affaires internes - qui gardent toute leur valeur - ne sauraient constituer un paravent derrière lequel on pourrait torturer et assassiner.»¹

La formule «désarmer l'agresseur» fixe ici une limite stricte: dès que l'agresseur est désarmé (et donc «hors d'état de nuire»), plus rien ne justifie la poursuite de l'action militaire; on ne saurait profiter de celle-ci pour viser d'autres objectifs, comme abattre un régime totalitaire, saisir des territoires ou des ressources, étendre une zone d'influence, etc. Ce critère «d'intention droite», rarement invoqué, est difficile à vérifier et à respecter. La guerre déclenchée en 2003 par l'administration Bush contre l'Irak a donné l'occasion de préciser une autre limite du principe de légitime défense: il ne saurait légitimer une «guerre préventive».

Un autre critère important est celui de *l'ultime recours*: aucun usage des armes n'est légitime s'il existe un autre moyen, non meurtrier, de désarmer l'agresseur. Mais comment être sûr que toutes les possibilités de règlement pacifique sont épuisées?

Proportionnalité et espérance de succès

Vient ensuite la notion de *proportionnalité*: le remède ne doit pas être pire que le mal. Il peut donc arriver, comme l'a déclaré Pie XII, qu'on ait l'«obligation de subir l'injustice».² Jean-Paul II s'y est aussi référé devant les ambassadeurs accrédités auprès du Saint-Siège, à propos de la première guerre du Golfe. Soulignant qu'une guerre serait «particulièrement meurtrière, sans compter ses conséquences écologiques, politiques, économiques

et stratégiques», il a rappelé que «le recours à la force pour une cause juste n'est admissible que si celui-ci est proportionnel au résultat que l'on veut obtenir et en soupesant bien les conséquences de l'action militaire». Ce principe joue un rôle essentiel dans la condamnation par le Concile de tout recours aux «armes de destruction massive», même en cas de légitime défense.³

Un autre critère vise à interdire les «guerres privées». Il s'agit de l'*autorité légitime*, qui reconnaît aux seuls détenteurs de l'autorité légitime, en tant que garants du «bien commun», le droit de décider de recourir aux armes. C'est aux gouvernements que *Gaudium et Spes* reconnaît le droit de légitime défense, mais le Concile précise aussitôt que cela vaut «aussi longtemps (...) qu'il n'y aura pas d'autorité internationale compétente et disposant de forces suffisantes» (GS 79,4). L'ONU peut-elle être identifiée, dans son état actuel, à cette «autorité publique de compétence universelle»? C'est bien son contournement par l'administration Bush en 2003 qui a notamment mené Jean-Paul II à condamner l'initiative américaine.

Enfin, *l'espérance de succès*: la décision de recourir aux armes n'est moralement juste que si l'on a de sérieuses raisons de penser qu'elle mènera au désarmement de l'agresseur. Les textes contemporains de l'Église n'évoquent plus guère ce principe de sagesse, mais un document publié en 2000 par la Conférence des évêques de France s'y réfère pourtant, pour réfuter l'opinion selon laquelle les interventions extérieures seraient immorales du fait qu'elles visent à sauver certains et pas d'autres (argument du «deux poids, deux mesures»: on sauve les Kosovars, mais on abandonne les Tibétains à leur oppresseur). «L'éva-

Politique

La « guerre juste » existe-t-elle ? Ce que dit l'Église

luation éthique, peut-on y lire, doit tenir compte du « succès prévisible » des opérations. Ce n'est pas du cynisme. Le vieil adage à *l'impossible nul n'est tenu* n'est pas seulement de la Realpolitik, c'est aussi un principe éthique. Le mépriser serait propager une idée dangereuse : il faudrait toujours faire quelque chose « pour le principe » même dans les cas où le rapport des forces en présence laisse prévoir qu'il n'existe aucune chance de soustraire les victimes à leurs bourreaux par la force armée. »⁴

Respecter la discrimination

Une fois justifié le principe d'une intervention armée, reste à délimiter ce qui est permis ou non dans l'usage des armes (*jus in bello*). Toute l'élaboration du Droit inter-

national de la guerre se fonde sur la distinction entre « acte de guerre » et « crime de guerre ». Cette réflexion intègre surtout l'exigence de discrimination [n.d.l.r. : dans le sens de distinguer]. Il importe de ne pas faire de victimes « inutiles », et donc de « discriminer » entre combattants et non-combattants. Ce principe est intégré dans les règlements des forces armées de presque tous les États modernes et se trouve au cœur des réflexions contemporaines, religieuses ou non, sur l'éthique de la guerre.

Son fondement est simple : si on admet que le respect de toute vie humaine est une exigence fondamentale de toute éthique, il importe que les exceptions que l'on est amené à faire soient les moins nombreuses possible. Ne peuvent donc être visées intentionnellement que les personnes qu'il importe de « mettre hors de combat » pour parvenir à faire cesser l'agression, le génocide, le massacre ou la purification ethnique dont elles sont les agents. Toutes les autres sont « innocentes », au sens étymologique du terme : elles ne « nuisent » pas, puisqu'elles ne jouent aucun rôle dans l'agression à faire cesser.

Ce principe est invoqué très souvent dans les textes de l'Église, notamment dans *Gaudium et Spes*. Pour le Concile, cette limite est impérative. Si l'on commet, pour se défendre, des actes portant atteinte délibérément à des non-combattants, il ne s'agit plus d'actes de guerre mais de « crimes de guerre ». Le refus d'obéissance devient alors un devoir moral : « On ne saurait trop louer le courage de ceux qui ne craignent point de résister ouvertement aux individus qui ordonnent de tels forfaits » (GS 79,2). L'Église fait ainsi sienne la « jurisprudence Nuremberg » : quand un exécutant reçoit l'ordre de com-



Couverture de *choisir* n° 654, juin 2014, œuvre de Yuri Pimenov, *Frontline road* (1944)
© *choisir*, photo : C. Leblanc/Godong/
Russian Museum (St-Petersburg)

mettre des actes criminels, il ne peut dégager sa responsabilité en prétextant qu'il a seulement « obéi aux ordres » d'un supérieur. Cela concerne au premier chef, évidemment, la stratégie dite « anti-cités », que le Concile condamne avec une solennité particulière: « Ce saint synode déclare: tout acte de guerre qui tend indistinctement à la destruction de villes entières ou de vastes régions avec leurs habitants est un crime contre Dieu et contre l'homme lui-même, qui doit être condamné fermement et sans hésitation » (GS 80,4). Ce jugement porte rétrospectivement aussi bien sur les destructions des populations civiles de Dresde, Hambourg ou Tokyo que d'Hiroshima et Nagasaki.

Respecter ce principe de discrimination ne va pas de soi en un temps où les conflits armés opposent souvent des armées régulières à des guérillas ou à des milices, dont les combattants se distinguent mal des populations non-combattantes. En outre, la puissance militaire d'un pays dépend, beaucoup plus qu'hier, de multiples facteurs qui s'imbriquent dans l'activité civile ordinaire: recherches, communications, capacités de production, etc. Ces réalités, qui rendent moins nette qu'hier la frontière entre combattants et non-combattants, ne peuvent être ignorées par le jugement moral: ce n'est pas parce que cette frontière est devenue floue qu'elle n'existe plus.

« Un esprit entièrement nouveau » ?

Ce parcours à travers l'utilisation par les autorités catholiques contemporaines des critères de la « guerre juste » montre qu'elles considèrent toujours comme pertinent – du moins jusqu'à l'avènement du pape François – l'appareil conceptuel élaboré au long des siècles sous ce nom. On peut donc s'interroger sur le sens

de la formule du Concile invitant à « reconsidérer la guerre dans un esprit entièrement nouveau » (GS 80,2). En quoi consiste la nouveauté ?

En fait, ce qui semble « radicalement nouveau » c'est que l'Église, sans abandonner ses vieux critères, en propose désormais une application si stricte que les cas où un recours aux armes y satisfait tous deviennent rarissimes. L'« esprit nouveau » consiste donc à donner au pôle *limitation* la nette prééminence (qu'il aurait toujours dû avoir) sur le pôle *légitimation* – une conscience chrétienne ne peut « légitimer » une activité aussi contraire à l'Évangile que si cette légitimation est accordée dans les circonstances très exceptionnelles définies par le *Jus ad bellum*.

Autre manifestation de cet « esprit entièrement nouveau »: la désuétude de l'expression « guerre juste », qui a presque disparu du discours catholique officiel. Pour les Pères conciliaires, il ne s'agit plus de se contenter d'humaniser la guerre, il faut viser son éradication. Dans la phrase où il reconnaît le droit de légitime défense, le Concile introduit une incise qui peut sembler anodine: « aussi longtemps que le risque de guerre subsistera ». En fait, ces mots refusent l'idée que la guerre serait tellement inhérente à la nature humaine qu'on ne pourrait que la réguler. Voilà pourquoi on ne peut plus accoler au substantif « guerre » l'adjectif « juste », qui évoque quelque chose de positif: la guerre est un mal, parfois encore un « moindre mal », mais toujours un mal.

Quelles sont les raisons d'un tel changement? Sans doute d'abord l'avènement, depuis plus d'un siècle, de la « guerre totale », celle qui implique l'ensemble d'une société et non plus les seuls militaires et qui met donc à mal les principes de pro-

Politique

La « guerre juste » existe-t-elle ? Ce que dit l'Église

proportionnalité et de discrimination. Le développement des armes de destruction massive, notamment nucléaires, a fortement accentué cette prise de conscience.

La position du pape François

Cet « esprit entièrement nouveau » s'exprime plus nettement encore depuis l'avènement du pape François. À diverses reprises, il a condamné le recours à la violence armée comme réponse à la violence. Ainsi il déclare, dans son message du 1^{er} janvier 2017, qu'un tel recours « conduit, dans la meilleure des hypothèses, à des migrations forcées et à d'effroyables souffrances, puisque d'importantes quantités de ressources sont destinées à des fins militaires et soustraites aux exigences quotidiennes des jeunes, des familles en difficulté, des personnes âgées, des malades, de la grande majorité des habitants du monde. Dans le pire des cas, il peut conduire à la mort, physique et spirituelle, de beaucoup, voire de tous. » Dans son message *urbi et orbi* de Pâques 2021, il emploie l'adjectif « scandaleux » à propos des conflits armés qui ne cessent pas et des arsenaux militaires qui se renforcent. Et dans son encyclique *Fratelli tutti* (2020, ch. 7), il aborde en ces termes la question de la « guerre juste » : « Il est très difficile aujourd'hui de défendre les critères rationnels, mûris en d'autres temps, pour parler d'une possible « guerre juste ». »

S'agit-il d'une rupture avec ce que disaient ses prédécesseurs ? Il convient de peser exactement les mots du pape François : il juge qu'il est « très difficile » de défendre les « critères rationnels », mais il n'écrit pas « impossible ». Un tel mot équivaudrait, en toute logique, à déclarer qu'aucun usage des armes n'est jamais permis (même en cas de résistance à une agression armée ou d'intervention visant à interrompre un génocide) et que, par conséquent, le métier militaire est incompatible avec l'éthique chrétienne. Le pape ne va pas jusque-là mais fait un pas de plus dans l'évolution décrite ci-dessus : plus les « critères rationnels » sont difficiles à respecter, plus rares - voire exceptionnelles - sont les situations justifiant qu'on recoure à la violence des armes. ■

1 *La Documentation catholique*, n° 2066, février 1993, p. 157.

2 Pie XII, dans une allocution à des médecins militaires. Voir *Documentation catholique*, Paris 1953, col 1413.

3 Voir Christian Mellon, « Nucléaire : la dissuasion n'est plus ce qu'elle était », in *choisir* n° 316, avril 1986, pp. 24-27, et *Dissuasion nucléaire*, 25 novembre 2019, in *doctrine-sociale-catholique.fr* (n.d.l.r.).

4 Justice et Paix-France, « Dossier de réflexion sur les interventions militaires extérieures », in *Documents-Épiscopat*, 8 mai 2000, p. 10.

Interrogé au sujet de la vente d'armes à l'Ukraine, lors de la conférence de presse donnée le 15 septembre 2022 dans l'avion qui le ramenait du Kazakhstan, le pape François a réitéré sa position.

« C'est une décision politique qui peut être morale si les conditions sont réunies. (...) Cela peut être immoral si c'est fait avec l'intention de provoquer plus de guerre ou de vendre plus d'armes ou de se débarrasser des armes qui ne servent plus. La motivation est ce qui qualifie en grande partie la moralité ou non de cet acte. »

« Depuis 1945, la diplomatie des grandes puissances occidentales a été dominée par la leçon qu'on croyait tirer des événements qui conduisirent à la Seconde Guerre mondiale, à savoir que, lorsqu'on est en face d'un adversaire dépourvu de scrupules et déterminé à atteindre par n'importe quel moyen des objectifs impérialistes, on ne le convertit pas à la paix, mais on aiguise son appétit en lui faisant des concessions. (...) Un pays a le droit et même le devoir de se tenir prêt (...) Mais la sagesse demande davantage. D'abord, il ne faut pas s'armer de telle manière que l'adversaire éventuel prenne peur et soit tenté de passer à l'attaque préventive. (...) Il importe de se rappeler que, lorsque deux adversaires sont face à face, la sécurité militaire de l'un est l'insécurité de l'autre. »

Daniel Marraud

« Psychologie et politique de la paix », in *choisir* n° 104, juin 1968, p. 9

« On peut encore conduire une démocratie à la guerre en cette fin de siècle. Aux États-Unis, personne n'imaginait que le syndrome vietnamien serait surmontable. (...) La question « aurait-on pu faire autrement ? » doit rester sous-jacente. (...) Certes, on ne pouvait savoir à l'avance comment se comporterait l'armée de Bagdad, ni qu'à l'heure de vérité les Irakiens s'écrouleraient de manière calamiteuse. (...) S'est-on vraiment préoccupé du droit dans le cas du Koweït ou davantage de l'ordre, pétrolier en particulier, et de son rétablissement ? Faut-il rétablir un peuple dans ses droits et refuser si promptement l'évocation du précédent quand il s'agit d'un autre peuple, que ce soit le palestinien ou le kurde ? (...) S'il est vrai que la coalition a réussi pour ainsi dire à vaincre sans coup férir, les dizaines de milliers de morts irakiens et les destructions de l'Irak, les dégâts écologiques et climatiques, l'état du pays et de la région après-coup, bref tout ce qui fait le coût si problématique d'une guerre, ont pratiquement été passés sous silence. »

Antoine Maurice

« Les énigmes de la guerre du Golfe », in *choisir* n° 377, mai 1991, pp. 22-28

Société

Une rubrique Femme dans les années soixante

Valérie Bory, Pully
journaliste

De 1959 à 1963, *choisir*, alors jeune revue jésuite de Suisse romande, outre ses thèmes éthiques, œcuméniques, culturels, s'ouvrait à la question de la femme dans la société. Défi lancé, avec une rubrique *La Femme à la page* inaugurée dès le premier numéro par Marthe Macaux. Sous l'adresse « Mes amies », celle-ci invitait les femmes à dialoguer dans ces pages.

Souhaitant créer un « carrefour où nous pourrions mettre en commun nos pensées, nos problèmes et, pourquoi pas, nos revendications »,¹ la chroniqueuse y va prudemment. Nous sommes en 1959, et si l'après-guerre reconnaît la force de travail et d'initiative des femmes, vu leur engagement pour suppléer aux hommes envoyés au front ou aux frontières, le mouvement d'émancipation des femmes porté par quelques pionnières historiques ne s'est pas encore étendu à la société entière.

La parution en 1963 de *La Femme mystifiée* de Betty Friedan, mère et universitaire, signe la naissance du féminisme américain, appelé à s'étendre en particulier vers le *Black feminism*. Friedan avait lu *Le deuxième sexe* (1949) de Simone de Beauvoir, l'un des essais fondateurs sur la question féminine, ancré dans l'existentialisme et la phénoménologie. Pour Beauvoir, athée, il n'y a pas de déterminisme. La femme n'a donc pas de destin tout tracé - seule la société le lui impose - et il n'y a pas de « nature féminine ».

La sainteté au sein de la famille

Nature féminine: cette formule clé de la philosophie catholique est omniprésente dans les premiers articles de la rubrique *La Femme à la page* de *choisir*. Une philosophie qui envisage différemment les destins de l'homme et de la femme dans la société. Certes, écrit Marthe Macaux, les hommes dirigent l'économie, mais « ne sommes-nous pas leurs inspiratrices ? ». Une inspiratrice prête à « accueillir [son époux] après une journée harassante ».² Femme consolatrice, phare dans la tempête, maîtresse de l'éducation des enfants, dans la douceur et la droiture. La mère « ouvre les cœurs au véritable amour, celui de Dieu ». « Que représente de façon concrète la sainteté pour une femme, mariée ou non ? », se demande encore la chroniqueuse. « C'est le don total de sa vie pour les autres, l'oubli total de soi-même, un amour parfait du prochain... »³

Plus loin, le billet de Marthe Macaux s'en prend au « cloisonnement » entre vie professionnelle du mari et vie domestique et familiale de l'épouse, « qui ne doit pas exister dans un foyer chrétien imprégné d'amour ». Et c'est à l'homme alors de se remettre en question. « Être père est un don total qui invite à la sainteté. »⁴

Voilà les rôles quelque peu rétablis dans une pure optique catholique. Quant aux jeunes, tentés par un « scepticisme désabusé » ou au contraire par le confort d'« une petite vie ouatée », « ils trouveront le sens de la vie dans l'approfondissement de leur foi ». ⁵ Un beau catéchisme, il est vrai, et un enseignement psychologique - le recentrage du rôle de la famille - que l'on aurait tort de traiter de désuet en 2022 face à la réalité de certains enfants livrés à eux-mêmes et aux jeux vidéo, par exemple.

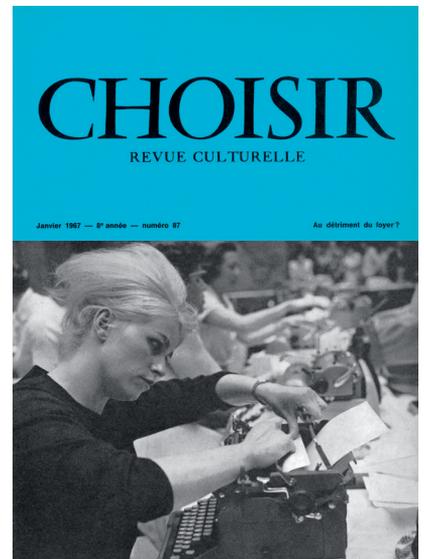
Des plumes d'origines diverses

Mais qui donc était Marthe ? Grâce à Jean-Bernard Livio sj, qui nous éclaire, nous savons que les Macaux faisaient partie du cercle littéraire et artistique des amis de feu le jésuite Jean Nicod (l'un des trois fondateurs de *choisir*). Ils étaient des chrétiens engagés dans ce qui s'appellera plus tard l'Action sociale. Marc Macaux, mari de Marthe, président des aciéries et forges de Firmigny, Saint-Etienne, a ainsi pris, en 1954, l'engagement de ne licencier personne pendant cinq ans.

À travers les chroniques de l'époque de *La Femme à la page*, bientôt intitulées *Elles*, se dessine l'évolution du rôle des femmes. Des billets plus engagés n'éludent pas les revendications qui se font jour via certains mouvements féministes (bien que ce terme reste discret au début des années 1960) : le célibat des femmes, la femme au travail, les inégalités salariales, puis l'interrogation appuyée sur la non acceptation des femmes prêtres par l'Église catholique. Dans ces pages, c'est le grand écart entre une critique féministe de la société et des positions conservatrices, comme celles d'un certain Jean Clémence, de Lyon, qui signe un article dans lequel il loue la « grandeur de la maternité, vocation de la femme » ! ⁶

Spirituelle et autrement profonde est la position de France Pastorelli, tirée de son *Journal*, qui invoque « sa » nécessité de la foi, « ascension incessante vers Dieu ». ⁷ Sur *Wikipedia*, on apprend que France Pastorelli, écrivaine, connaît depuis l'âge de 32 ans de graves crises cardiaques. À 48 ans et pendant 30 ans, elle sera contrainte à l'immobilité absolue. Ses pages inédites et posthumes sur la souffrance sont lumineuses, dit-on. Sa famille : un mari chercheur en neurologie et une fille qui a fondé l'Association suisse Raoul Follereau.

Mais voici que dans la même année, la plume d'une certaine Émilie Zum Brunn se penche sur les salaires féminins, en rappelant à bon escient « une vérité d'origine chrétienne : l'égalité des personnes ». Elle nous apprend qu'en 1957 la Société vaudoise des maîtres secondaires présentait à l'exécutif vaudois une requête demandant l'égalité « dès que possible », et qu'en 1961, une réduction de la différence entre salaires masculins et féminins est en partie accordée par le Conseil d'État. ⁸



Société

Une rubrique Femme dans les années soixante

L'analyse du débat parlementaire par Émilie Zum Brunn est particulièrement savoureuse... Devant la clarté du propos, on s'interroge : qui est cette militante des droits féminins ? Encore une collaboratrice de haut vol de *choisir* ! Auteure d'un livre remarqué sur Maître Eckhart (théologien dominicain condamné en 1329), spécialiste de la théologie et de la spiritualité patristiques et médiévales, directeur (oui, le CNRS français n'a pas encore féminisé les fonctions) de recherche au Centre national de la recherche scientifique en 1994.

Émilie Zum Brunn signe également deux passionnants billets sur la notion de travail et le statut de l'ouvrière,⁹ basés sur une publication du Centre catholique (français) de Recherche. Pour elle, la causalité matérielle, « quoique exagérée chez Marx », est indubitable. « Il faut oser le dire, la femme n'est pas avant tout épouse ou mère », écrit-elle. Et elle ajoute : « ...si l'on veut mettre fin à l'exploitation fondée sur la race, la nationalité ou le sexe », ce ne sera « que par une profonde transformation des structures sociales ». Elle analyse aussi « la presse du cœur » de ces années-là, qu'elle qualifie à juste titre d'« aliénante ».

Émilie Zum Brunn nous rapporte encore, dans ces mêmes colonnes, les propos très masculins du grand sociologue Edgar Morin à propos de « l'érotisation de la société ». Il écrit,

fustigeant l'ère de la « cover-girl », que « le renversement des rôles dans l'initiative amoureuse [est avec d'autres facteurs] le signe d'une décadence peut-être de la virilité » !

Quant à Geneviève Vailland, auteure d'un billet sur « la femme seule », elle assure que cette dernière, n'ayant pas charge de famille, s'insère forcément « dans la fonction principale du travail ». Cependant « l'équilibre de la vie lui manque si le travail reste son unique terrain d'enracinement ». Qui est la signataire de ce billet pour qui la spiritualité et le loisir chez « la femme célibataire l'aideront à combler les vides de la maternité » ?¹⁰ La sœur de l'écrivain Roger Vailland, poète, résistant et ... libertin. Amusant.

Et dans l'Église ?

Signalons enfin un dernier long article et de grand intérêt, *Les femmes dans l'Église*, signé par Rosemary Goldie.¹¹ Mrs Goldie était alors la secrétaire exécutive du Comité permanent des Congrès internationaux pour l'apostolat des laïcs. Son analyse de la place de la femme dans l'Église et de la prêtrise, masculine uniquement, est brillante. Elle rappelle, elle aussi, que la base d'une égalité entre les sexes existe dans le christianisme : « Le grand apport du christianisme en matière de rapports hommes-femmes a été l'affirmation des droits entiers des femmes comme personnes (...) Cette conquête se manifeste à travers les pages des Évangiles, dans les épîtres, malgré certaines prescriptions pauliniennes ! Et au long des siècles dans tout le monde chrétien, pour déborder enfin dans les civilisations non chrétiennes. » Mais elle observe que cette conquête n'a agi que très lentement sur les structures de la société humaine. Avec une parenthèse, soit « un équilibre entre les sexes sans précédent dans la culture chré-

tienne, au Moyen Âge, malgré la violence des mœurs chevaleresques».

Rosemary Goldie s'est éteinte à 94 ans, à Sydney, nous apprend une dépêche de l'agence *cath.ch* du 2 mars 2010. C'était la première femme à être nommée à une haute fonction au Vatican, en tant que sous-secrétaire du Conseil pontifical pour les laïcs de 1966 à 1976. On le voit, *choisir* a eu le courage d'accueillir des pionnières de la pensée féministe et de l'égalité à une époque où la cause était loin d'être entendue! ■

1 **Marthe M.**, « La Femme à la page », in *choisir* n° 1, novembre 1959, p. 17.

2 *Idem.*

3 **Marthe Macaux**, « Vocation sans partage », in *choisir* n° 2, décembre 1959, p. 17.

4 **Marthe Macaux**, « Pères, au métier difficile », in *choisir* n° 7, mai 1960, p. 15.

5 **Marthe Macaux**, « Intolérance ou scepticisme », in *choisir* n° 11, septembre 1960, p. 12.

6 **Jean Clémence**, « Évangile de la Maternité », in *choisir* n° 6, avril 1960, p. 21.

7 **France Pastorelli**, « Un cœur pur pour s'élever », in *choisir* n° 16, février 1961, p. 22.

8 **Émilie Zum Brunn**, « Salaire féminins », in *choisir* n° 24, octobre 1961, p. 29.

9 **Émilie Zum Brunn**, « Redécouverte de la personne » et « L'aliénation des sexes », respectivement in *choisir* n° 26, décembre 1961, p. 27, et n° 27, janvier 1962, p. 27.

10 **Geneviève Vailland**, « Le travail de la femme seule », in *choisir* n° 25, novembre 1961, p. 29.

11 **Rosemary Goldie**, « Les femmes dans l'Église », in *choisir* n° 47, septembre 1963, pp. 24-26.

« Pourquoi devons-nous, femmes, entrer en mariage comme en religion? (...) Au jour de nos noces, la loi nous enlève notre patronyme et nous coupe de nos origines (...) Ces traits de notre visage, ces réactions de notre sang, faudra-t-il aussi les gommer pour être assimilées? Et, comme des nonnes sous le voile, à l'ombre de leur saint patron, renoncer à notre personnalité? »

Françoise Bruttin

« Suis-je la servante du seigneur? », in *choisir* n° 250, octobre 1980, p. 29

« À mon sens, la manière dont Rome a clos la discussion de l'accès des femmes à la prêtrise est un acte violent. Qui contribue, quelque part, à cette augmentation de la violence faite contre les femmes. »

Thierry Schelling

« Un pénible attentisme », in *choisir* n° 615, mars 2011, p. 21

« Jean Paul II aura célébré en une vibrante apologie le «génie féminin»: ne voulait-il pas redonner aux femmes dans l'Église toute la place qu'elles n'auraient pas dû perdre? Quoi qu'il en soit de la sincérité de ses intentions, c'est un bien mauvais tour qu'il leur a joué en les assignant à une exclusivité du dévouement et à une spécialisation dans le service: injonction diaconale sans qu'il soit question pour autant du ministère d'un diaconat féminin. »

François Marxer

« Dieu et les femmes, une énigme jalousement partagée », in *choisir* n° 689, octobre 2018, p. 25

choisir

**face à face:
orthodoxes russes /
communistes soviétiques**

**la vie des religieux
a-t-elle encore un sens?**

le vietnam unifié

Croyances

Du religieux au spirituel ?

Luc Ruedin sj, Lausanne
responsable de l'Espace Maurice Zundel de Lausanne

« Vous nous aiderez à ouvrir nos fenêtres et nos cœurs, à sortir de nos particularismes sans perdre notre proche richesse, à accueillir toute valeur spirituelle authentique dans la fidélité à notre foi, à comprendre les peuples du monde entier pour les aider à trouver leur route et recevoir d'eux ce supplément d'âme qui nous fera plus homme et plus chrétien » (éditorial de Jean Nicod sj, *choisir* n° 1, novembre 1959, présenté à la p. 6 de ce numéro). La mission demeure. Le contexte a changé. Les moyens seront autres.

Luc Ruedin sj est formateur d'adultes au sein de l'Église du canton de Vaud. Il est l'auteur de *Georges Haldas - ETTY HILLESUM. Poètes de l'essentiel, passeurs vers l'absolu* (Embrasure/Parole et Silence 2017), présenté sur choisir.ch (rubrique « Livres »), et de *Saisis par Dieu. Une lecture du « Livre des Demeures » de Thérèse d'Avila* (Parole et Silence 2019).

De l'époque préconciliaire à celle de la société liquide, *choisir* a accueilli « toute valeur spirituelle authentique dans la fidélité à notre foi », en présentant et discernant avec un regard bienveillant et critique le surgissement des nouvelles manières d'habiter notre monde. Les bouleversements sociologiques, religieux et spirituels ont été décrits et analysés. Les questions soulevées ont fait l'objet d'un discernement pour mieux comprendre et donner des outils au lecteur afin qu'il puisse se situer et décider en conscience.

À l'heure où la revue met la clef sous le paillason, revenons de façon certes partielle et lacunaire mais néanmoins fidèle et cohérente sur la manière dont elle a traité la question de la spiritualité et de son rapport au religieux et à la société. Comment a-t-elle répondu aux questions et aux défis de l'époque ? Cette relecture nous invitera à rebondir pour envisager l'avenir du religieux et du spirituel dans des conditions sociétales qui n'ont plus grand-chose à voir avec l'époque à laquelle *choisir* a vu le jour !

Années 60, *Nostra Aetate*

Outre la présentation des trésors de la tradition chrétienne,¹ la revue a dès le début porté son attention aux méthodes orientales de méditation² et aux rapports entre la psychologie et la spiritualité.³ Fidèle à l'orientation donnée par *Nostra Aetate* - la déclaration du concile Vatican II sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes (1965) - une ouverture à l'altérité et à ses aspects déconcertants a eu lieu. La revue, loin de rejeter « rien de ce qui est vrai et saint dans les religions orientales », a cherché au contraire à discerner « un rayon de la vérité qui illumine tous les hommes ».⁴

« On se propose donc d'esquisser une attitude spirituelle proprement chrétienne qui assume le meilleur des valeurs asiatiques ; il s'agit de vivre la spiritualité chrétienne en lui intégrant la sorte de dimension intérieure et contemplative propre aux religions non chrétiennes de l'Asie. »⁵ L'intériorité hindoue est ici entendue comme « un appel à purifier et intérioriser notre foi », tout en veillant à sortir d'une perspective gnostique par « un élan caritatif, à l'Autre divin, au Dieu personnel révélé dans le Christ ». Un projet qui est déjà en résonance avec l'invitation en 2018 du

Croyances

Du religieux au spirituel ?

pape François à ne pas tomber dans le pélagianisme et le gnosticisme.⁶

Années 70, une spiritualité engagée

Le décret « Foi et Justice » de la 32^e Congrégation générale de la Compagnie de Jésus de 1972 a réorienté le travail apostolique des jésuites dans le monde. Les persécutions des régimes d'extrême-droite d'Amérique latine sont rapportées.⁷ Dans un contexte de guerre froide, la radicalité de l'engagement social et politique de la théologie de la libération, provoquant les condamnations romaines que l'on sait, fait les titres d'articles de la revue, tel *Les paroles du Christ sont aussi révolutionnaires que celles de Marx*.⁸

Les années 70 sont pour *choisir* synonymes d'une spiritualité engagée aux côtés des plus pauvres. Le jésuite Albert Longchamp rapporte, dans le style clair, alerte et sans compromissions qu'on lui connaît, les enjeux et débats de la conférence épiscopale de Puebla (1979).⁹ Se profile, en arrière-fond, la méditation des deux étendards des *Exercices spirituels* où s'affrontent les forces du Christ et celles de l'ennemi de la nature humaine : le Seigneur choisit et envoie en mission ses disciples invités à se conformer à son image pour répandre son royaume de justice et de miséricorde.

Années 80, sectes et New Age

Devenue un phénomène des années 80, qui trouvera dans la tragédie du Temple solaire son apogée, la propagation des sectes inquiète l'opinion publique : *choisir* s'en fait l'écho dans plusieurs articles.¹⁰ Le phénomène sectaire est analysé avec clairvoyance, en rappelant les bases d'un bon discernement évangélique. Est relevé combien les sectes, dans une période déjà marquée par la perte des repères religieux, s'infiltrèrent dans le tissu social. L'irréductible dimension religieuse et spirituelle - fût-elle déviée et perverse - de l'homme demeure.

De l'autre côté du balancier, ressurgit un paganisme anti-chrétien sur lequel la tendance New Age va surfer, note Jean-François Mayer :¹¹ communion avec la Terre-Mère Nature, culte du corps, retour du Sacré, polythéisme ne sont que quelques traits de ce mouvement. Autre contestation du christianisme, mais cette fois du côté laïque et rationaliste : celle des mouvements athées et anticléricaux qui voient la religion comme l'obstacle principal à l'émancipation de la pensée. À leurs yeux, elle nie la vie en mettant l'accent sur l'au-delà.

Années 90, multi appartenance

Les sociétés modernes vivent et s'organisent hors de l'emprise de la religion. La sécularisation se manifeste notamment par la privatisation et la désinstitutionnalisation de la religion, convoquant ainsi le sujet, pour la première fois de l'histoire, à évoluer, vivre et mourir dans un monde désenchanté.¹² Avec la chute du mur de Berlin (1989) s'ouvre l'ère du néolibéralisme individualiste et utilitariste qui va, à terme, faire du religieux lui-même un objet du marché.

À côté du développement de la théologie des religions que la rencontre d'Assise (1986) promulgue et dont la revue rapporte les enjeux et débats (exclusivisme, inclusivisme, pluralisme), *choisir* prend acte de ce changement de paradigme qui inclut le pluralisme religieux de nos sociétés. Désormais le sujet n'est plus porté par une tradition religieuse communautaire séculaire sur laquelle il pouvait se reposer et en laquelle il trouvait des repères à ses questions existentielles. Il est convoqué à se situer individuellement dans un marché du religieux qui va en s'amplifiant. La « fatigue d'être soi »¹³

- prix à payer à l'impératif d'autonomie et d'accomplissement de soi - le menace, car il doit se construire à partir de lui-même pour créer un sens à sa vie. Il est à la fois le pourvoyeur de sens et le répondant de son système de valeurs. Quelle religion, mais plus encore quelle spiritualité de plus en plus déconnectée de son arrière-plan religieux, va-t-elle répondre le mieux à sa quête individuelle existentielle ?

Les années 1990 inaugurent ce que Zigmunt Baumann appellera la société liquide,¹⁴ qui donne le primat aux relations, à la communication

Cantique spirituel n° 5

Je veux aller courir parmi le monde,
Où je vivrai comme un enfant perdu ;
J'ai pris l'humeur d'une âme vagabonde,
Après avoir tout mon bien dépendu.
Ce m'est tout un que je vive ou je meure,
Il me suffit que l'Amour me demeure.

Déchu d'honneur, d'amis et de finance,
Amour, je suis réduit à ta merci,
Je ne puis plus mettre mon espérance,
Qu'au seul plaisir d'être à toi sans souci.
Ce m'est tout un...

Pauvre et content j'irai chercher fortune,
Par un chemin que je n'ai jamais su ;
J'ai pour logis la Campagne commune,
Où je serai toujours le bien reçu.
Ce m'est tout un...

Si de la mer je touche le rivage,
Et que l'amour d'y voguer m'ait permis,
Dans un vaisseau sans voile et sans
cordage,
J'irai partout malgré mes ennemis.
Ce m'est tout un...

J'aime bien mieux souffrir l'injuste blâme
De ces prudents qui craignent de périr ;
Qu'en conservant trop chèrement mon âme
Ne rien risquer et ne rien conquérir.
Ce m'est tout un...

Dans ce profond d'Amour inexplicable,
Mille secrets à mon cœur sont ouverts ;
Et du plus secret d'un Enfer effroyable,
Viennent sur moi mille monstres divers.
Ce m'est tout un...

Mais faudra-t-il que ma bouche décrive
Le grand abîme où je suis descendu ;
C'est un état qui n'a ni fond, ni rive,
Et de bien peu je serai entendu.
Ce m'est tout un...

Au revenir de cet heureux naufrage
Je veux parler à la face des Rois,
Je veux paraître en ce monde un sauvage,
Et mépriser les plus sévères lois.
Ce m'est tout un...

Je ne veux plus qu'imiter la folie
De ce Jésus, qui sur la Croix un jour,
Pour son plaisir perdit honneur et vie,
Délaissant tout pour sauver son Amour.
Ce m'est tout un que je vive ou je meure,
Il me suffit que l'Amour me demeure.

Jean-Joseph Surin

Croyances

Du religieux au spirituel ?

dans une logique de réseau, en contraste avec une société solide qui privilégiait l'institutionnel et la stabilité socio-géographique. Au niveau socio-religieux, cela se traduit notamment par le primat de la spiritualité, même athée, sur la religion¹⁵ dans un contexte de multi-appartenance, de métissage et de bricolage du religieux. La revue s'en fait l'écho dans plusieurs articles,¹⁶ en fournissant des repères pour, sans confusion ni séparation, donner à ses lecteurs les moyens de se faire une opinion.

Le XXI^e siècle et le spirituel hors religions

À partir des années 2010, plusieurs articles¹⁷ présentent diverses voies de méditation et proposent un discernement¹⁸ dans un contexte de plus en plus marqué par le pluralisme des voies spirituelles. Sont exposés les critères d'une authentique voie spirituelle dans la perspective occidentale chrétienne. En effet, dans un contexte où les voies orientales sont mésinterprétées et où le bricolage religieux et la multi-appartenance font régner dans les esprits une confusion regrettable, il apparaît important à la revue de distinguer pour mieux mettre en dialogue et unir. Ainsi, Yvan Mudry, dans un article clair et synthétique,¹⁹ décrit-il avec justesse et finesse ce qui advient à celui qui s'engage sur la voie mystique chrétienne.

Par ailleurs *choisir*, qui place l'homme au centre et dont l'intérêt pour la psychologie des profondeurs ne s'est jamais démenti, interroge la vision réductionniste utilitariste²⁰ et distingue, sans les séparer, les domaines de la psychologie et de la spiritualité, du psychisme et de l'esprit.²¹

Reste que pour la majorité de nos contemporains, le *spiritual but not religious* (SBNR) semble signer la dissolution des appartenances religieuses. Selon une étude récente,²² le phénomène va en s'accroissant. En effet chaque nouvelle génération est un peu moins religieuse que la précédente. Le *believing without belonging* est lui-même remis en question puisque les spiritualités holistiques, contrairement à une autre idée reçue, ne reprennent pas le terrain perdu par les religions instituées.

La spiritualité éclairée par la foi chrétienne se trouve ainsi mise au défi de nouvelles pratiques inédites. Certains avancent même, comme le rapporte Jean-François Mayer dans son dernier article,²³ que « la religion est une excroissance parasitaire qui vit de la spiritualité et non le contraire ». ²⁴ Cette permutation majeure est à prendre en compte. En effet, si des spiritualités (franciscaine, jésuite, carmélitaine, d'Action catholique, etc.) existent au sein même de la religion, désormais, pour nos contemporains, c'est l'inverse : les religions sont perçues comme des modalités particulières de ce phénomène plus large et originel qu'est la spiritualité.

Quid du référentiel chrétien ?

Ainsi l'exculturation du christianisme²⁵ provoque l'effondrement du référentiel chrétien et génère un univers religieux et spirituel flottant et flou. La désinstitutionnalisation du religieux, la mondialisation et le brassage des populations, ainsi que

la perte de la mémoire religieuse engendrée par la crise de la transmission ouvrent le champ à un marché lucratif : gourous et charlatans de toutes obédiences ne se privent pas de s'en faire des choux gras. Les « décrochés » (génération 2000), contrairement aux décrocheurs (génération 1968), ne peuvent même plus se situer face au référentiel chrétien. Leur combat n'est pas de sortir de la religion mais bien de trouver une spiritualité qui tienne la route en temps de crise.

En effet, les nouvelles spiritualités-croyances qui cherchent aux carrefours du développement personnel et des spiritualités holistiques l'harmonie à tout prix sont surtout adaptées aux temps calmes. Souvent marquées par un subjectivisme narcissique associé à un nouveau quiétisme, elles ne font pas droit à l'altérité, parfois rugueuse, de l'expérience spirituelle authentique qui déplace, transforme et ouvre à l'Universel. Ces nouvelles spiritualités se réfèrent-elles à l'Infini ou restent-elles cantonnées dans le confort du petit moi ?

Notons enfin que la religion est un pan essentiel de toute culture. Comme le rappelle Edouard Herriot, « la culture, c'est ce qui demeure dans l'homme lorsqu'il a tout oublié ». Heureux oublié qui, paradoxalement, met en lumière le langage religieux qui nous constitue et nous façonne plus qu'on ne le croit. Qu'il soit reconnu ou non, codifié par l'expérience spirituelle chrétienne, ce langage parle à toute personne qui se reconnaît dans la culture occidentale. Les catégories chrétiennes (Dieu, incarnation, personne, relation, amour, etc.) façonnent notre manière d'appréhender l'indicible. Le brassage des cultures et des religions – objet du dialogue interreligieux et interspirituel – permet même d'en percevoir la richesse et

la force. Combien de méditants n'ont-ils pas redécouvert leurs sources chrétiennes en passant par l'altérité de la pratique du zen ?

La place du mystique

Intimement liées, religion et spiritualité sont toutefois à distinguer : si la spiritualité déploie et intensifie existentiellement la voie religieuse, elle l'outrepasse aussi. Le mystique en témoigne : usant du langage – traités spirituels, correspondances, journaux, etc. –, il s'affranchit de ses limites pour entrer dans le Silence parlant, la Ténèbre lumineuse. Seul l'oxymore en définitive trouve grâce à ses yeux pour transcrire, un tant soit peu, son expérience de l'Indicible. Transformé, il est déplacé par l'Infini qui l'investit. Heureusement blessé, tel le marcheur, il va toujours plus loin ne trouvant sa demeure que dans l'Amour.²⁶ Sa rencontre pascale avec l'Hôte intérieur le dépouille. Tombé en terre, tel le grain de blé, il porte beaucoup de fruits.

« Le chrétien du XXI^e siècle sera mystique ou il ne sera pas », s'exclamait au siècle dernier déjà le théologien Karl Rahner.²⁷ Cette expérience de la sainteté « de Dieu qui ne peut d'aucune façon être confondu avec quoi que ce soit d'autre quand Il se fait proche ainsi lui-même dans sa grâce »²⁸ est radicale. Elle l'engendre à l'Amour de Dieu et du monde. ■

Croyances

Du religieux au spirituel ?

- 1 **Hilaire Duesberg**, « Itinéraire vers la contemplation », in *choisir* n° 53, mars 1964, pp. 17-19 et **Albert-M. Besnard**, « En moi une prière pour le Dieu de ma vie », in *choisir* n° 156, novembre 1972, pp. 25-28.
- 2 **Jean-Bernard Simon-Vermot**, « Expérience chrétienne et intériorité orientale », in *choisir* n° 114, avril 1969, pp. 19-21 et **Maurice Maupillier**, « Yoga et prière chrétienne », in *choisir* n° 171, mars 1974, pp. 3-12.
- 3 **Paule Telorvech**, « Carl Gustav Jung, franc-tireur de la spiritualité », in *choisir* n° 131, septembre 1970, pp. 24-27.
- 4 *Nostra aetate*, Rome 1965, n° 2.
- 5 **Jean-Bernard Simon-Vermot**, *op. cit.*
- 6 **Pape François**, exhortation apostolique *Gaudete et Exultate*, Rome, 19 mars 2018.
- 7 **James R. Brockman**, traduction : Jan Spoorenberg, « Persécution au Salvador », in *choisir* n° 214, octobre 1977, pp. 7-10.
- 8 **Felix Lacambre**, interview d'Ernesto Cardenal, « Les paroles du Christ sont aussi révolutionnaires que celles de Marx », in *choisir* n° 227, novembre 1978, pp. 22-24.
- 9 **Albert Longchamp**, « L'Église d'Amérique latine devant son destin », in *choisir* n° 230, février 1979, pp. 4-8 et « Une Église appelée au courage », in *choisir* n° 232, avril 1979, pp. 4-8.
- 10 **Albert Longchamp**, « L'offensive des sectes I et II », in *choisir* n° 282 et 283, juin et juillet 1983, pp. 5-10 et 5-12, et **Jean-François Mayer**, « Sectes et politique », in *choisir* n° 289, janvier 1984, pp. 8-12.
- 11 **Jean-François Mayer**, « Le retour des dieux », in *choisir* n° 293, mai 1984, pp. 5-10 et « Les mouvements athées », in *choisir* n° 295-296, juillet-août 1984, pp. 17-21.
- 12 **Jean-Louis Schlegel**, « Christianisme, la dernière des religions », recension du livre de **Marcel Gauchet**, *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Gallimard, Paris 1985, in *choisir* n° 314, février 1986, pp. 20-21.
- 13 **Alain Ehrenberg**, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Odile Jacob, Paris 1998, 320 p.
- 14 **Zigmunt Bauman**, *Liquid Modernity*, Cambridge, Polity Press 2000, 240 p.
- 15 **Luc Ruedin**, « Mystique de fusion ou d'union », in *choisir* n° 566, février 2007, pp. 16-19.
- 16 **Luc Ruedin**, « Identité chrétienne et bouddhisme », in *choisir* n° 470, février 1999, p. 39; **Thierry Schelling**, « Appartenance multiple », in *choisir* n° 555, mars 2006, pp. 13-16; **Stjepan Kusar**, « Quête spirituelle moderne », in *choisir* n° 566, février 2007, pp. 9-11; **Roland J. Campiche**, « La révolution religieuse de 68 », in *choisir* n° 581, mai 2018, pp. 15-18; et **Albert Longchamp**, « Le christianisme recomposé », in *choisir* n° 612, décembre 2010, pp. 18-21.
- 17 **Patrick Afchain**, « La méditation zen », in *choisir* n° 631-632, juillet-août 2012, pp. 16-19, et **Jacques de Coulon**, « La méditation dans la tradition occidentale », in *choisir* n° 649, janvier 2014, pp. 9-12.
- 18 **Lucienne Bittar**, « De la pleine conscience à Dieu », in *choisir* n° 689, octobre 2018, pp. 45-47.
- 19 **Yvan Mudry**, « Du faux soi au vrai soi », in *choisir* n° 625, janvier 2012, pp. 9-12.
- 20 **Emmanuel Schwab**, « Dieu et la construction de l'être », in *choisir* n° 681, octobre 2016, pp. 40-43.
- 21 **Raphaël Broquet**, « Invisible, l'inconscient, fenêtre sur la Source », in *choisir* n° 686, janvier 2018, pp. 18-20.
- 22 **Jörg Stolz, Jeremy Senn**, « Des générations à la foi décroissante: religion et sécularisation en Suisse 1930-2020 », in *Social Change in Switzerland* n° 27, Lausanne, novembre 2021.
- 23 **Jean-François Mayer**, « La spiritualité sans attache religieuse », in *choisir* n° 704, juillet 2022, pp. 22-25.
- 24 **Martin Frischknecht**, « Spiritualität für Ungläubige », in *Spuren* n° 100, Winterthur 2011, pp. 30-34.
- 25 **Guillaume Cuchet**, *Comment notre monde a cessé d'être chrétien*, Seuil, Paris 2018, 288 p.
- 26 Cf. **Jean-Joseph Surin**, *Cantique spirituel* n° V (1657). Voir l'encadré de la p. 35.
- 27 Cf. **Karl Rahner**, « Spiritualité antique et nouvelle », in *Écrits théologiques*, t. I à XII, Paris, DDB 1959-1970.
- 28 **Karl Rahner**, *Discours d'Ignace aux jésuites d'aujourd'hui*, Paris, Le Centurion 1983, 76 p.

Bible

Exégèse : des notes à la musique

Jean Louis Ska sj, Rome
exégète

Décrypter, analyser et commenter la Bible: c'est l'une des tâches que s'est assignée *choisir* dès le départ. Plusieurs courants d'études des textes cohabitent en ce début du XXI^e siècle. L'un s'attarde sur le contexte historique des écrits, un second s'attache à leur lecture littéraire, psychologique ou sociologique, un troisième se concentre sur le texte canonique et son interprétation théologique. Petit tour du propriétaire et de ses fondations.

Jésuite belge, Jean-Louis Ska est un spécialiste de l'Ancien Testament. Professeur émérite à l'Institut biblique de Rome, il est l'auteur de nombreux ouvrages, notamment *Le chantier du Pentateuque* (Lessius, 2016) et *Le livre de l'Exode* (Cerf, 2021).

Durant le concile Vatican II, deux cardinaux arrivent en train à la gare Termini de Rome et prennent un taxi pour se rendre à leur lieu de travail. Pendant le trajet, ils décident de se parler en latin pour pouvoir discuter de sujets confidentiels - l'usage du latin était encore très courant à cette époque. Arrivés à destination, place Saint-Pierre, ils demandent au chauffeur le prix de la course. Et celui-ci de leur répondre ... en latin! Or il est très difficile d'énoncer un chiffre en latin classique correct. Interloqués, les cardinaux se disent que le taximan a sans doute compris toute leur conversa-

tion. Puis l'un d'eux se reprend et lui dit: « Comment se fait-il que vous parliez latin? Déjà que les chauffeurs de taxis romains s'expriment peu en italien et lui préfèrent le *romanesco*, le dialecte de Rome! » Avec une mimique toute particulière, le taximan leur répond: « C'est parce qu'avant d'être chauffeur de taxi, j'enseignais l'exégèse à l'Institut biblique pontifical. »

Cette anecdote humoristique résume de façon imagée une série d'événements touchant quelques exégètes à l'époque du Concile. S'en souvenir permet de mieux comprendre la situation actuelle de l'exégèse biblique au sein de l'Église.¹

Le chauffeur de taxi de la galéjade est le Père jésuite Stanislas Lyonnet sj (1902-1986) et l'origine de cette histoire est une décision prise par le Saint-Office en 1962, sous le pontificat de Jean XXIII, priant le Père Lyonnet d'interrompre son enseignement. Cette interdiction ne fut levée qu'en 1964 sous le pontificat de Paul VI [n.d.l.r.: Le Père Lyonnet a écrit dans *choisir* deux articles sur l'épître de saint Paul aux Romains: l'un en mars 1961, l'autre en mars 1963]. Les raisons du décret n'ont jamais été données officiellement, mais les explications les plus plausibles font état de ses théories sur les genres littéraires, entre autres à propos du récit de l'annonciation dans l'évangile de Luc (Lc 1,26-38), et de ses opinions sur le péché originel. En effet, ses adversaires prétendaient que le Père Lyonnet niait l'existence de celui-ci dans son exégèse de l'épître aux Romains 5,14.

Remise en contexte littéraire

Du point de vue exégétique, la théorie des genres littéraires nous intéresse davantage. Selon celle-ci, il est essentiel d'interpréter les textes bibliques en tenant compte des con-

Bible

Exégèse : des notes à la musique

ventions littéraires de leur époque. Une légende n'est pas une chronique historique, un poème n'est pas un traité dogmatique et les récits sont construits selon des schémas traditionnels qui permettent de mieux comprendre le code qu'ils emploient. Le serpent de Genèse 3 parlait-il ou bien s'agit-il d'une convention littéraire? Que dire de l'ânesse de Balaam qui s'adresse à son cavalier (Nombres 22)? Ces récits ne sont-ils pas du même genre que les fables ou les apologues où les animaux et les plantes prennent la parole?

C'est ainsi que, selon le Père Lyonnet, il ne faut pas nécessairement prendre au pied de la lettre le récit de l'annonciation qui se déroule selon un schéma récurrent dans l'Ancien Testament: un message arrive, salue, transmet un message, reçoit une réponse, puis disparaît. Nous avons affaire au « genre littéraire » de l'annonce d'une naissance et l'ange ou le message font partie de ce genre. À ce propos, il existe une autre boutade caractéristique de l'époque: l'ange Gabriel qui apparaît à Marie lui aurait dit en substance: « Ne crains pas, Marie, je ne suis qu'un genre littéraire ! »²

Pour revenir à notre sujet, l'idée n'est pas neuve. Elle avait été lancée par Hermann Gunkel (1862-1932) en Allemagne, puis reprise par le Père Marie-Joseph Lagrange op à Jérusalem (1855-1938). Cette idée permet-

tait d'interpréter les textes selon les conventions littéraires d'une autre culture, celle du monde biblique, et d'éviter un écueil très dangereux, celui de transposer les textes bibliques dans les catégories mentales de notre monde (aujourd'hui les experts parleraient de fondamentalisme).

Vers une étude critique des textes

Déjà l'encyclique du pape Pie XII *Divino afflante Spiritu* (1943), née elle aussi d'une grave polémique contre l'exégèse de l'Institut biblique pontifical, avait confirmé la légitimité d'une exégèse critique et, en particulier, du recours aux genres littéraires. Mais l'opposition était tenace. Peu après le décès de Pie XII (9 octobre 1958), un article paru en première page de *Osservatore Romano* critiquait ouvertement les idées de l'encyclique.

Les choses se gâtèrent au moment de la préparation du Concile convoqué par le pape Jean XXIII. Des experts furent nommés pour préparer un document sur la révélation, comme le firent le concile de Trente et le concile de Vatican I. Deux camps s'affrontèrent. Un premier groupe voulait à tout prix reprendre l'idée traditionnelle des Conciles précédents, celle des deux sources de la révélation: l'Écriture et la Tradition. Un autre camp cherchait à introduire la possibilité d'une étude critique des textes bibliques, selon l'esprit de *Divino afflante Spiritu*. Le but de ce second groupe était de mettre l'exégèse catholique en harmonie avec le monde académique, que ce soit chez les protestants ou chez les catholiques plus progressistes, comme les dominicains de l'École biblique de Jérusalem.

En 1962, le parti plus traditionnel obtint ce qu'il voulait: la condamnation par le Saint-Office de deux pro-

fesseurs de l'Institut biblique, les jésuites Stanislas Lyonnet, dont nous venons de parler, et Maximilien Zerwick, un autre exégète du Nouveau Testament, ainsi que de quelques autres professeurs en Allemagne et aux États-Unis. Quel fut le rôle du pape Jean XXIII dans cette histoire ? Nul ne le sait, mais il est difficile qu'il n'ait eu vent de l'affaire.

Les choses changèrent avec Paul VI, qui décida de renvoyer à plus tard la discussion sur la révélation et qui, ensuite, prit publiquement la défense des professeurs de l'Institut biblique au cours d'une visite à l'Université du Latran où il prononça un historique *mai più! - plus jamais!* Plus jamais de polémiques comme celles qui ont eu lieu juste avant le Concile à propos de l'exégèse biblique!

Une Bible à langage humain

Votée en 1965, *Dei Verbum*, la constitution dogmatique sur la Révélation divine du concile Vatican II, naît dans ce contexte. Elle s'efforce, de par son titre déjà, de sortir de l'impasse Écriture et/ou Tradition : la vraie, la première source de la révélation n'est ni l'Écriture comme telle, ni la Tradition, mais la personne de Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, préfiguré dans l'Ancien Testament et révélé dans le Nouveau. Quant aux genres littéraires, ils sont mentionnés explicitement dans le paragraphe 12 qui contient deux idées principales : 1) l'Écriture emploie un langage humain qui suit toutes les règles des langages humains - la langue de l'Écriture n'est pas une langue divine, frappée du sceau de l'immuable ; 2) cette langue participe à la fragilité humaine parce qu'elle est le reflet d'une époque, d'une mentalité et d'une culture, et de toutes les évolutions et des modifications de cette culture. L'idée était déjà présente chez un

rabbin du II^e siècle, Rabbi Ismaël, qui disait que « la Torah parle un langage humain ». Le Concile préfère citer la *Cité de Dieu* (XVII, 6,2) de saint Augustin.

Le paragraphe reprend ensuite des thèmes plus connus, comme l'importance du magistère et celui de la tradition. L'essentiel est dit toutefois : la Bible est écrite dans un langage qui est celui d'êtres humains et non pas d'êtres divins et qui doit être étudié comme tous les langages de notre monde.

Dei Verbum légitime ainsi un travail de longue haleine, qui a commencé en grande partie à Jérusalem avec la fondation, en 1890, de l'École biblique et archéologique française dans cette ville par le Père Lagrange op. Dès 1893, l'encyclique *Providentissimus Deus* du pape Léon XIII, un homme attentif aux besoins de son temps, que ce soit dans le monde social ou dans le monde intellectuel, avait encouragé ce travail. Cinquante ans plus tard, Pie XII, avec *Divino afflante Spiritu*, ira dans la même direction.

Du travail accompli par l'École biblique de Jérusalem, retenons au moins la publication de la célèbre *Bible de Jérusalem*, dont la première édition apparaît en 1956. Cette édition, pourvue du *nihil obstat* et de l'*imprimatur* - donc des approbations ecclésiastiques - est le premier ouvrage catholique qui, officiellement, propose la théorie documentaire comme explication du Pentateuque. Cette théorie, combattue pendant des décennies, est liée au nom de Julius Wellhausen (1844-1918), qui était pour certains l'ennemi par excellence. Au-delà de cette théorie dont il est loisible de discuter les mérites et les limites, la *Bible de Jérusalem* ouvrait une voie royale à la lecture critique des Écritures.

Bible

Exégèse : des notes à la musique

Une douzaine de méthodes

Comme tout principe, celui d'une lecture des Écritures dans leur dimension humaine peut se prêter à plusieurs interprétations. C'est pourquoi les méthodes de lecture se sont vite multipliées par la suite, comme en témoigne un nouveau document officiel des autorités ecclésiastiques. Cent ans après *Providentissimus Deus* (1893) et cinquante ans après *Divino afflante Spiritu* (1943), la Commission biblique pontificale publiait un document intitulé *L'interprétation de la Bible dans l'Église* (1993).³ Il ne s'agit pas d'une encyclique, comme c'est le cas des deux documents précédents. Est-ce parce qu'il a moins d'autorité, comme semblait le suggérer le cardinal Joseph Ratzinger, alors président de la Commission biblique

et futur pape Benoît XVI?⁴ Ou bien est-ce pour qu'il ait un meilleur écho dans le monde académique ?

Le document sera de toute manière souvent cité, surtout dans le monde catholique. Il décrit une douzaine de méthodes, accordant toutefois la première place à la méthode historico-critique. Il est précédé par l'allocation prononcée pour sa présentation officielle, le 23 avril 1993, par le pape Jean-Paul II,⁵ suivie d'une brève préface du cardinal Joseph Ratzinger. Le texte insiste sur l'Incarnation et, par conséquent, sur l'aspect humain du langage biblique. Il mentionne aussi le danger inhérent à une vision trop surnaturelle et absolue des Écritures.

Un certain nombre de chrétiens, guidés par une fausse idée de Dieu, « ont tendance à croire que, Dieu étant l'être absolu, chacune de ses paroles a une valeur absolue, indépendante de tous les conditionnements du langage humain. Il n'y a donc pas lieu, selon eux, d'étudier ces conditionnements pour opérer des distinctions qui relativiseraient la portée des paroles. »⁶

Cette première présentation met en relief l'importance d'une lecture historique et critique des Écritures. Le document insiste aussi cependant sur l'importance du sens spirituel et sur la fidélité à l'Église puisque les Écritures sont lues en Église. La brève préface du cardinal Ratzinger est encore plus nuancée. Elle met en garde contre les dangers d'une exégèse historique qui relèguerait la Parole dans le passé ou qui, en s'intéressant aux auteurs humains des Écritures, risque d'oublier que leur seul véritable auteur est Dieu. Aujourd'hui, la validité d'une telle méthode est toujours en discussion⁷ et la tension entre les deux mentalités encore bien visible.



Couverture de *choisir* n° 622, octobre 2011, œuvre de Marc Chagall, *La traversée de la mer Rouge*, église Notre-Dame-de-Toute-Grâce (plateau d'Assy) © *choisir*, photo: Fred de Noyel/ Godong

Certes, pour le lecteur chrétien, la Bible est Parole de Dieu. Mais il ne faut pas oublier qu'aucune parole de la Bible n'a été écrite directement par Dieu et qu'aucun mot de la Bible n'est parvenu directement de l'éternité de Dieu. Affirmer que la Bible est Parole de Dieu est le résultat d'une interprétation qui reconnaît dans les paroles humaines la Parole de Dieu.

Et aujourd'hui ?

Nous pouvons noter au moins trois directions principales dans l'exégèse du début du XXI^e siècle à la suite des documents précités. D'un côté, nous avons des études typiques de l'exégèse historico-critique. En quelques mots, il s'agit d'une valse à quatre temps: 1) attention au texte, 2) attention à son contexte historique, 3) interprétation de l'exégète, 4) dans son contexte historique.

Un deuxième groupe d'exégètes tient davantage compte des tendances actuelles: théories littéraire récentes (sémiotique, structuralisme, narratologie, etc.), psychologie, sociologie, féminisme, post-colonialisme, etc. Et un troisième groupe se caractérise par son attention au texte canonique et à son interprétation théologique dans la lignée de James A. Sanders (1927-2020)⁸ et de Brevard S. Childs (1923-2007).⁹

La grande différence entre ces méthodes est leur arrière-fond. Pour la méthode historico-critique, le texte biblique s'interprète dans son contexte, celui du milieu biblique du Proche-Orient ancien. Les autres méthodes choisissent souvent des cadres beaucoup plus récents ou supposent le cadre ancien, mais sans le définir avec précision. Ou, plus simplement encore, elles se contentent d'une valse à trois temps, voire à deux temps, avec le risque de quelques courts-circuits.

Reste la question de savoir où est le sens spirituel des Écritures. Pour être bref, il est nécessaire de changer de catégorie pour le trouver, de passer de la lettre à l'esprit, pour parler comme saint Paul (2 Co 3,6). Ou, pour utiliser une image que je lègue aux lecteurs de la revue *choisir*: le sens spirituel des Écritures n'est pas dans les notes, il est dans la musique. ■

- 1 Pour plus de détails, voir **Pierre Gibert**, *Petite histoire de l'exégèse biblique*, Paris, Cerf 1992, 280 p. ou *L'invention critique de la Bible. XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard 2010, 378 p. Pour l'histoire de l'Institut biblique pontifical, voir **Maurice Gilbert**, *L'Institut biblique pontifical, un siècle d'histoire (1909-2009)*, Rome, Institut Biblique Pontifical 2009, 488 p. + 24 p. d'illustrations.
- 2 Voir **Stanislas Lyonnet**, *Le récit de l'annonciation et la maternité divine de la Sainte Vierge*, Rome, Institut Biblique Pontifical 1956, 16 p.
- 3 Pour un commentaire détaillé, voir **Joseph A. Fitzmyer**, *The Biblical Commission's Document «The Interpretation of the Bible in the Church». Text and Commentary*, Rome, Institut biblique pontifical 1995, 212 p.
- 4 «La Commission biblique pontificale n'est pas un organe du Magistère», in *L'interprétation de la Bible dans l'Église*, Cité du Vatican, Libreria Editrice Vaticana 1993, p. 19.
- 5 L'allocution de Jean-Paul II a sans doute été rédigée par le secrétaire de la Commission biblique de l'époque, le Père Albert Vanhoye, futur cardinal (1923-2021).
- 6 *L'interprétation de la Bible dans l'Église*, op. cit., pp. 9-10.
- 7 *Idem*, p. 19.
- 8 Voir **James A. Sanders**, *Canon and Community. A Guide to Canonical Criticism*, Philadelphia, Fortress Press 1984, 78 p.
- 9 Voir **Brevard S. Childs**, *Introduction to the Old Testament as Scripture*, Philadelphia, Fortress Press 1979, 688 p.

Bible

Au cœur, la Parole

Joseph Hug sj, Genève
exégète

La revue *choisir* est née en même temps que l'annonce du concile Vatican II en 1959. Or l'un des points centraux de l'assemblée conciliaire a été de mettre au premier plan la Parole de Dieu. Dans cette ligne, il s'est agi de faire fructifier les méthodes modernes, notamment historiques, pour la compréhension de la Bible.

Quelques milieux romains obtus, hostiles à la recherche, se sont alors déchaînés pour faire taire les artisans du renouveau biblique, comme le raconte avec humour Jean-Louis Ska dans l'article qui précède.

Notre revue a toujours suivi les études bibliques, depuis ses débuts à aujourd'hui, avec des auteurs « maison » ou des invités. Ainsi, en 1963, Raymond Bréchet sj rapportait-il, dans un article intitulé *L'affaire du « Biblique »*, les divisions passionnées soulevées par les recherches de l'Institut biblique, tandis que Jean-Julien Weber, arche-

vêque de Strasbourg, lui-même bibliste, écrivait dans le même numéro *Valeur et limites des sciences bibliques*.¹ Citons aussi Robert Stalder sj, qui écrivait en 1964 sur *L'avenir de l'exégèse néo-testamentaire catholique*,² et l'apport de Dom Hilaire Duesberg. Pendant plusieurs années, ce moine bénédictin du Bouveret a introduit nos lecteurs et lectrices à une lecture méditative des Écritures, en particulier à partir des textes de l'Ancien Testament (comme avec son texte *Dieu sensible à l'ouïe ?*), avec une attention à l'anthropologie biblique.

Quelques années plus tard, la Résurrection du Christ, l'événement de Pâques et le message pascal, ainsi que les évangiles de l'enfance de Jésus retinrent l'attention de *choisir*. Puis, au cours du temps, ce furent au tour du livre de Job, de l'œuvre de Luc, de la figure de Pierre, des écrits apocryphes, etc. d'être analysés. Sans oublier les très nombreuses recensions, élogieuses ou critiques, qui ont permis de suivre l'actualité biblique.

Dans la nouvelle formule de la revue - un trimestriel depuis 2016 - les thèmes bibliques n'ont pas fait défaut, comme avec l'article de Philippe Lefebvre op, *Covid un signe venu de Dieu ?*.³ Car, comme l'a écrit Roselyne Dupont-Roc dans *À l'image des hommes, père et mère*, « les auteurs bibliques sont aux prises avec la grandeur et les limites du langage humain »⁴ ... et la Bible restera donc une œuvre toujours à décrypter. ■

Joseph Hug a été membre du conseil de rédaction de *choisir* durant 42 ans et responsable du Centre de documentation et de formation religieuse (CEDOFOR), tenu par les jésuites de Genève, qui a fermé ses portes en 2018.

1 In *choisir* n° 39, janvier 1963, pp. 16-18 et 18-23.

2 In *choisir* n° 56, juin 1964, pp. 24-25.

3 In *choisir* n° 697, octobre 2020, pp. 5-8.

4 In *choisir* n° 681, octobre 2016, p. 17.

Jésuites

Suisse: la Compagnie reste bien présente

Céline Fossati, Genève
journaliste *choisir*

Avec la fin de *choisir*, nous perdons un important média de discernement. Les jésuites d'Europe centrale - dont la Suisse fait partie - n'ont pas pris cette décision de gaité de cœur. Il faudra faire avec, ou plus exactement sans. Les jésuites resteront pour autant bien présents en Suisse et continueront à diffuser des informations, des articles de fond et des points de vue sur notre monde par le biais de leurs canaux d'information.

La présence numérique des jésuites de Suisse et de toute la Province d'Europe centrale a été renforcée et continuera à l'être à l'avenir. Des projets de tous ordres prennent forme et seront lancés courant 2023. À l'image de la City Church – Espace Maurice Zundel, qui ouvrira ses portes à Lausanne au printemps prochain et dont Luc Ruedin sj a la responsabilité. Une réflexion est en cours qui mènera à une forme nouvelle de présence médiatique des jésuites.

À l'heure actuelle, les principales informations sur la spiritualité ignatienne, les œuvres, les activités et

les actions des jésuites de Suisse trouvent place sur le site de la Province d'Europe centrale - www.jesuites.ch - disponible en français, allemand et lituanien. Les Pères y proposent aussi des articles en lien avec l'actualité et des blogs personnels issus de la Province. Un agenda permet de s'inscrire aux différentes activités proposées à tout un chacun: retraites, formations, accompagnements, conférences, célébrations...

Pour être tenu-e informé-e des dernières nouvelles des jésuites, il est possible de s'inscrire via leur site à leur newsletter diffusée tous les deux mois par mail. À chaque édition, un jésuite de la Province propose une impulsion spirituelle. L'inscription à la newsletter peut aussi être demandée par messagerie et les jésuites contactés à newsletter@jesuites.ch.

Le changement est propre à la vie, comme le soulignait l'édition de *choisir* de cet été. On pourrait ajouter « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme », comme le notait le philosophe et chimiste français Antoine Lavoisier. Les jésuites restent au service. ■



11 JUILLET 2022
NEWSLETTER DES JESUITES EN SUISSE 07/22



Remoitiése du Taütü au-dessus du village de La Sage (Val d'Hérens, Valais) © Beat Altenbach sj

LES VACANCES, LES MONTAGNES ET LE BON DIEU

Cette semaine, c'est Madame Fossati.

Vacances, du latin *vacans*, veut dire sans activités. Les Romains, qui étaient de vieux sages, savaient qu'on ne philosophe bien qu'à la campagne, au contact de la nature. Campagne et vie intérieure font bon ménage. Nul besoin de s'envoler vers l'Asie pour le découvrir, il suffit de se retirer dans les montagnes, tous les Valaisans le savent. C'est ce que nous offrons en plus le spectacle de la montagne.



Jésuites

Au service de Dieu et du monde de 1960 à nos jours

Bernard Carrière sj, Richelieu (Canada)
accompagnateur des *Exercices spirituels*

Tout au long de son histoire mouvementée, la Compagnie de Jésus a eu à se réinventer, guidée par la vision apostolique d'Ignace de Loyola et des premiers compagnons, et par ce qu'ils avaient voulu qu'elle fût, pour eux et pour ceux qui se joindront à eux par la suite. Une figure jésuite du XX^e siècle a particulièrement contribué au réexamen de cette mission, Pedro Arrupe. Ses successeurs à la tête de la Compagnie s'inspirent encore de sa ligne.

Jésuite du Canada, Bernard Carrière a assumé différents postes de responsabilité dans son pays pour la Compagnie de Jésus : supérieur de communauté, vice-provincial, supérieur provincial, responsable durant 20 ans (au Québec et en France) de la troisième probation, socius du provincial et directeur de centres spirituels.

« Celui qui veut, dans notre Compagnie, que nous désirons voir désignée du nom de Jésus, combattre pour Dieu sous l'étendard de la croix et servir le Seigneur seul et le Pontife romain, son Vicaire sur la terre (...) aura soin de tenir toujours le regard fixé d'abord sur Dieu, ensuite sur la nature de son Institut, qui est *un chemin vers lui...* » Cet extrait de la première formule d'approbation de la Compagnie de Jésus demeure, aujourd'hui encore, le principal document auquel les jésuites doivent se référer pour comprendre la nature de leur vocation. Saint Ignace en

avait pesé chaque mot avant de le proposer aux autorités pontificales.

« Un chemin vers Dieu » : l'expression met en lumière ce qu'il y a de relatif et d'absolu dans cet institut, sachant que son fondateur a voulu, jusqu'à la fin de sa vie, y être un *pèlerin*. La vision apostolique qu'Ignace et ses premiers compagnons ont voulu incarner dans la Compagnie de Jésus se résume à une formule très simple : « ... s'employer au salut et à la perfection de l'âme de ses membres et chercher intensément à aider au salut et à la perfection du prochain ». ¹ L'évangélisation, la spiritualité, l'éducation et la justice sociale ont été depuis lors les grands axes qui ont orienté les engagements de la Compagnie au cours de son histoire et dans les nombreux pays où elle a été présente.

En 1974, au cours d'une congrégation générale qui réunissait des délégués des quatre coins du monde, on a voulu traduire en des termes plus actuels cette perspective apostolique. En voici le nouvel énoncé : « La mission de la Compagnie de Jésus aujourd'hui est le service de la foi, dont la promotion de la justice constitue une exigence absolue en tant qu'elle appartient à la réconciliation des hommes demandée par leur réconciliation avec Dieu. » ²

L'obéissance à la papauté

On ne peut évoquer l'évolution de la Compagnie à partir des années 1960 sans accorder une place centrale à cette congrégation générale. Le pape Paul VI avait suivi de près les débats qui s'y étaient déroulés et il n'avait pas hésité à exprimer son malaise à propos de certaines questions traitées, et même son désaccord dans l'éventualité de changements substantiels qui seraient apportés aux textes de fondation. L'inquiétude que Paul VI avait exprimée allait devenir une préoccupation pour Jean-

Paul II. Elle le conduira à nommer, le 5 octobre 1981, un délégué personnel pour remplacer le Père Général Pedro Arrupe sj, que de graves problèmes de santé rendaient incapable de diriger la Compagnie.

Cet événement a fortement marqué la pensée de bien des jésuites des années 1980 et les a aidés à purifier leur manière de concevoir le rapport de la Compagnie avec la papauté et à se resituer dans la perspective de l'obéissance, qui est exprimée dans la formule d'approbation de la Compagnie. On y mentionne *un vœu spécial* qui lie de telle sorte « que nous soyons tenus d'exécuter sans aucune tergiversation ni excuse, immédiatement, autant que cela dépend de nous, tout ce qu'ordonnent le Pontife romain actuel et les autres qui lui succéderont, concernant le bien des âmes et la propagation de la foi, quels que soient les pays auxquels ils veulent nous envoyer. »³

Spécialiste de l'histoire de la Compagnie, le jésuite français Philippe Lécivain notait: « Finalement, impressionné par la soumission et l'humilité de la Compagnie, Jean-Paul II accepte qu'on reprenne le cours des institutions. Le 8 décembre 1982, une congrégation générale est convoquée. Réunie le 1^{er} septembre 1983, elle reçoit la démission d'Arrupe et élit Peter-Hans Kolvenbach. »⁴

Se réapproprier leur histoire

L'évolution de la Compagnie de Jésus depuis les années 1960 a donc été d'abord marquée par la manière dont les jésuites eux-mêmes se définissent et situent leur mission dans l'Église et dans le monde. D'autres facteurs ont contribué à renforcer cette identité. Par exemple, un meilleur accès aux sources de l'histoire de la Compagnie qui permettent aux jésuites de mieux connaître

comment Ignace de Loyola et ses premiers compagnons concevaient le projet communautaire et apostolique de la Compagnie.

Certes, l'édition critique de ces documents et leur publication dans les *Monumenta Historica Societatis Iesu* datent du XIX^e siècle déjà, mais leur contenu a été diffusé surtout à partir des années 1950, dans des revues dirigées par des jésuites. Cela a fait connaître à un plus large public la tradition ignatienne et la spiritualité qui en découle. On peut mentionner *Manresa*, la plus ancienne, publiée en Espagne depuis 1925, *Christus*, en France, *The Way*, en Angleterre, *Studies in the Spirituality of Jesuits*, aux États-Unis... Il faudrait aussi évoquer les auteurs jésuites qui ont permis d'approfondir la spiritualité de saint Ignace et des premiers compagnons, comme Pedro de Leturia, Hugo et Karl Rahner, Michel de Certeau, Gaston Fessard et bien d'autres, au cours des années 1950 et 1960.

Soulignons enfin le rôle important qu'ont joué les congrégations générales, depuis la 31^e (1965-1966) tenue durant le concile Vatican II et peu de temps après, jusqu'à la 36^e en 2016. Toutes ces rencontres se sont déroulées sous le regard des pontifes romains alors en fonction.

Paul VI, le 16 novembre 1966, au terme de la 31^e congrégation, exprimait la confiance que l'Église mettait en la Compagnie et l'importance de son aide depuis sa fondation. Mais il ajoutait: « L'Église, par la bouche de celui qui vous parle, estime-t-elle encore avoir besoin et être honorée du service militant de la Compagnie? Celle-ci est-elle encore aujourd'hui à même de s'acquitter efficacement de l'œuvre immense de l'apostolat moderne, accrue en extension et en qualité? »⁵

Jésuites

Au service de Dieu et du monde de 1960 à nos jours

Le pape François s'adressa à son tour aux délégués de la 36^e congrégation, le 24 octobre 2016, après l'élection du supérieur général actuel Arturo Sosa, en se solidarisant avec eux et en leur rappelant que « servir selon le bon esprit et discerner fait de nous des hommes d'Église - non cléricaux, mais ecclésiaux - des hommes *pour les autres* sans rien de personnel qui isole, mais en mettant en commun en vue du service tout ce que nous avons en propre... Marchons en nous faisant tout à tous afin de chercher à en aider quelques-uns. »⁶

Cinquante ans séparent les interventions de deux papes à deux rencontres de jésuites, à un moment où des représentants de l'ensemble des membres de la Compagnie de Jésus viennent d'élire un nouveau supérieur général. Ce qui est frappant,

c'est le ton des deux intervenants: le premier ne tait pas la reconnaissance de l'Église pour tout le service rendu depuis ses lointains débuts, mais n'hésite pas à exprimer des doutes quant à la fidélité de la Compagnie à sa mission dans le proche avenir; le second, tout au long de son entretien, laisse voir les liens qui le rattachent à ceux à qui il s'adresse comme l'un des leurs et la communion de pensée qu'il partage avec eux.

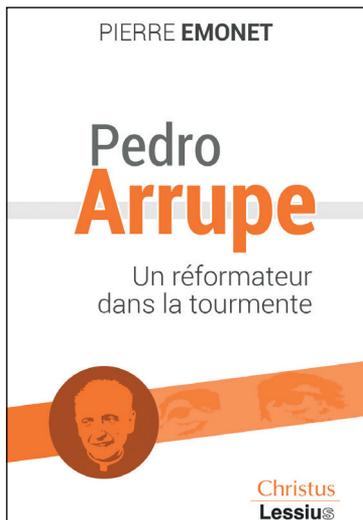
Arrupe, le passeur

Durant ces cinquante ans, trois supérieurs généraux ont été à la tête de la Compagnie: Pedro Arrupe de 1965 à 1983, mais empêché durant les deux dernières années d'assumer sa fonction à cause de problèmes de santé, Peter-Hans Kolvenbach de 1983 à 2008, et Adolfo Nicolas de 2008 à 2016. Philippe Lécrivain leur attribue à chacun un qualificatif: un passeur, un réconciliateur et un animateur discret et efficace.⁷ Ils ont en commun le fait d'avoir été missionnaires à l'étranger: Pedro Arrupe et Adolfo Nicolas, d'origine espagnole, au Japon, et Peter-Hans Kolvenbach, néerlandais, au Liban. Les trois ne faisaient pas partie du conseil du supérieur général qui les avait précédés. Et les trois, même s'ils avaient été nommés à vie, se sont prévalus, en présentant leur démission, d'un décret voté à la 31^e congrégation générale qui stipule que « pour une raison grave, qui le rendrait définitivement incapable de porter sa charge, le P. Général peut, en conscience et en droit, renoncer à celle-ci. »⁸

Pedro Arrupe est celui des trois supérieurs à avoir vécu les années les plus difficiles. Ce passeur a aidé les jésuites de la seconde partie du XX^e siècle à mieux comprendre leur vocation, en les orientant, par ses écrits inspirants, vers des besoins nouveaux du monde et de l'Église. Il

Vient de paraître

Pierre Emonet
Pedro Arrupe,
un réformateur
dans la tourmente
Paris/Bruxelles,
Christus/Lessius
2022, 256 p.



a marqué plusieurs générations de jésuites par son dynamisme spirituel et il reste encore une inspiration pour les plus jeunes qui le connaissent uniquement par ses écrits et sa vision apostolique toujours actuelle.⁹

Il a été le premier supérieur général à visiter ses compagnons, un peu partout à travers le monde, pour connaître les lieux où ils étaient engagés et pour les encourager - en particulier ceux qui avaient choisi de partager la vie des pauvres. À ces derniers, il a souligné que le plus important n'était pas qu'ils vivent comme eux, mais qu'ils soient avec eux et que leur présence soit vue comme un appel à ne pas se résigner à vivre dans la misère. Il a ainsi été à l'origine du Service jésuite des réfugiés, qui a récemment célébré le 40^e anniversaire de sa fondation.¹⁰

Les supérieurs généraux qui viendront après lui suivront son exemple. Comme les prophètes, le Père Arrupe savait utiliser des formules qui imprègnent les mémoires. Aux jésuites engagés en éducation et à leurs collègues, il dit en 1973, au congrès européen des anciens élèves des jésuites, à Valence, qu'ils devaient former « des hommes pour les autres ». Il a été un des initiateurs du mot *inculturation*, qu'il définissait ainsi : « l'incarnation de la vie et du message chrétiens dans une aire culturelle concrète ». ¹¹ En d'autres termes, pour atteindre l'autre, il faut d'abord entrer dans sa mentalité et l'aimer pour ce qu'il est. ¹²

Dans les traces d'Arrupe

Peter-Hans Kolvenbach, un réconciliateur, a été supérieur général de 1983 à 2008. Dans les premières années de son gouvernement, il s'est attaché à répondre aux attentes des autorités vaticanes en contribuant à la mise en œuvre du concile Vatican II et en stimulant l'intérêt des jé-

suites, surtout les théologiens et les écrivains, à la question de l'athéisme et au dialogue œcuménique, comme le souhaitait Jean-Paul II. Il s'est inscrit aussi dans les traces de Pedro Arrupe qui avait fait une priorité d'unir étroitement l'annonce de l'Évangile à la prise de conscience des inégalités et des injustices dans la société.

Au moment d'accepter sa démission, à la congrégation générale de 2008, les délégués ont tenu à relever ce que le P. Kolvenbach avait accompli durant la longue période de son Généralat : « Vous avez su piloter le navire de la Compagnie avec sérénité, sachant garder en même temps fidélité à l'Église et fidélité au charisme exprimé dans ses Constitutions et ses dernières congrégations générales. » ¹³

Adolfo Nicolas, un Espagnol, discret et efficace, avait pour sa part passé une grande partie de sa vie de jésuite au Japon, comme Pedro Arrupe. Il n'a été que huit ans à la tête de la Compagnie, avant de présenter sa démission pour des raisons de santé. Celui qui a été chargé, au nom des délégués à la congrégation générale, de le remercier de ce qu'il a accompli comme supérieur générale, a déclaré : « Vous nous avez constamment rappelé la perspective universelle de notre mission, au-delà des limites étroites des régions, des nations ou des provinces, et vous nous avez invités à la profondeur spirituelle pour éviter les risques de la médiocrité et de la superficialité. » ¹⁴

Discerner en commun...

Un des acquis importants dans la vie de la Compagnie, au cours des cinquante dernières années, a été le discernement spirituel en commun. Ignace et ses neuf premiers compagnons y ont recouru pour décider si leur groupe avait un avenir. Peu de

Jésuites

Au service de Dieu et du monde de 1960 à nos jours

temps après leur arrivée à Rome, au début de l'année 1539, ils se réunirent durant trois mois pour « délibérer », à partir de deux questions : convenait-il que les compagnons restent en un seul Corps ? et, si oui, convenait-il de faire vœu d'obéissance à l'un d'entre eux ? « Entre ces deux questions, écrit Maurice Giuliani, le lien est défini par la voie missionnaire ; c'est parce qu'ils seront dispersés par les missions que l'union en un Corps doit être envisagée et que cette union doit être scellée dans l'obéissance. » Et il ajoute : « Ce qui fait la décision, au bout du compte, selon le récit de 1539, c'est le fait même d'avoir délibéré en commun. »¹⁵

...et à l'écoute de l'esprit

Le supérieur général élu à la congrégation de 2016, Arturo Sosa, un Vénézuélien, a très vite invité ses compagnons jésuites et les « non-jésuites qui participent à notre mission » à se mettre ensemble à l'écoute de l'Esprit pour discerner communautairement quelles seraient les « préférences apostoliques universelles » (PAU), ces « lignes inspiratrices de tout ce que fait la Compagnie ».¹⁶ Le but visé par le P. Sosa est d'intégrer ces préférences dans la vie et la mission de la Compagnie, d'en faire, en quelque sorte, le dynamisme inspirateur ou la voix de l'Esprit saint.

Quatre préférences se sont imposées : *Montrer la voie vers Dieu / Mar-*

cher avec les exclus / Cheminer avec les jeunes / Prendre soin de notre maison commune. Il reste maintenant, comme il l'a souligné, à les incarner dans la vie et la mission de la Compagnie, en demeurant ouvert à la voix de l'Esprit. Ignace n'invitait-il pas déjà ceux qui viendraient après lui et ses compagnons de la première heure à s'en remettre à Dieu pour la suite ? « Il faut mettre en lui seul l'espérance qu'il conservera et fera avancer cette œuvre qu'il a daigné commencer pour son service et sa louange et pour l'aide des âmes. »¹⁷ ■

- 1 Ignace de Loyola, *Constitutions*, alinéa 3, 1556.
- 2 Compagnie de Jésus, 32^e Congrégation générale, décret 4, alinéa 2.
- 3 Formule de l'Institut de 1540, alinéa 3.
- 4 Philippe Lécrivain, *Les Jésuites. Une synthèse d'introduction et de référence qui éclaire l'histoire, la pensée et l'actualité de l'ordre jésuite*, Paris, Éditions Eyrolles 2014, p. 152.
- 5 Cf. Compagnie de Jésus, 31^e Congrégation générale, p. 369.
- 6 Cf. Compagnie de Jésus, 36^e Congrégation générale 2017, Documents complémentaires, p. 97.
- 7 Philippe Lécrivain, *op. cit.*, pp. 149-153.
- 8 Compagnie de Jésus, 31^e Congrégation générale, Décrets, alinéa 612.
- 9 Notre revue a consacré plusieurs articles à cette figure majeure de la Compagnie, dont : Raymond Bréchet sj, « Pedro Arrupe, prophète et réformateur », in *choisir* n° 375, mars 1991, pp. 6-10 ; Henri Madelin sj, « Le Père Arrupe, à l'écoute d'une époque », in *choisir* n° 451, juillet 1997, pp. 8-9 ; et Pierre Emonet sj, « Pedro Arrupe, un saint dans la tourmente », in *choisir* n° 575, novembre 2007, pp. 9-13. (n.d.l.r.)
- 10 Cf. Tom Smolich sj, *JRS – Vers un nous toujours plus grand*, in *choisir.ch*, rubrique « Jésuites », 14 novembre 2021. (n.d.l.r.)
- 11 Pedro Arrupe, *Itinéraire d'un jésuite. Entretiens avec Jean-Claude Dietsch sj*, Paris, Centurion 1982, p. 76.
- 12 Cf. Alain Woodrow, dans un compte-rendu du livre de Jean-Claude Dietsch *op. cit.*, publié dans le journal *Le Monde*, en 1982.
- 13 Compagnie de Jésus, 35^e Congrégation générale 2008, Décrets, p. 189.
- 14 Compagnie de Jésus, 36^e Congrégation générale 2017, Décrets, p. 120.
- 15 Maurice Giuliani sj, *Ignace de Loyola, Écrits*, Paris Desclée de Brouwer/Bellarmin 1991, p. 270.
- 16 Cf. Arturo Sosa sj, *En chemin avec Ignace. Conversations avec Dario Menor*, Bruxelles/Paris, Fidélité/Éditions jésuites 2021, p. 93.
- 17 Ignace de Loyola, *op. cit.*, dixième partie, alinéa 812.

NOUS VOUS PRÉPARONS UN LIVRE !

PORTRAITS DE JÉSUITES LA SPIRITUALITÉ IGNATIENNE EN MOUVEMENT

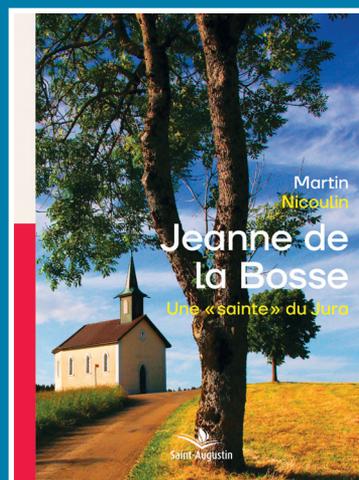
- » Parce que la colonne vertébrale de la ligne rédactionnelle de *choisir* a été durant 63 ans la spiritualité ignatienne, ancrée dans le monde et mise en action.
- » Parce que nos 705 numéros regorgent de pépites qui présentent les grands axes de celle-ci ainsi que des figures jésuites qui la portent.
- » Parce que cette richesse éditoriale mérite d'être valorisée et que les *Exercices spirituels* de saint Ignace restent un outil de discernement incomparable.

***choisir* vous proposera bientôt,
en partenariat avec les éditions Saint-Augustin à St-Maurice,
un nouveau rendez-vous éditorial, sous la forme d'un livre.**

Cet ouvrage sera composé d'articles parus dans la revue, sous la supervision de Pierre Emonet sj, directeur de *choisir*, et de Bruno Fuglistaller sj, accompagnateur des *Exercices spirituels*.

Nous vous tiendrons informés via les sites choisir.ch / jesuites.ch / editions.saint-augustin.ch

Récemment publiés par Saint-Augustin



chosir

**Quand le pape
franchit le Tibre**

**Ecologie: pour une
stratégie mondiale**



**N° 294
Juin
1984**

Environnement

Églises et écologie une histoire inaccomplie

Michel Maxime Egger, Aubonne
sociologue et écothéologien

Canicules, feux de forêt, fonte des glaciers... Les dérèglements climatiques sont de plus en plus tangibles. Ajoutés aux rapports sur la sixième extinction des espèces et l'épuisement des ressources naturelles, ils génèrent des émotions comme la peur, l'impuissance ou la tristesse, pouvant aller jusqu'à la dépression. Pourquoi les Églises - en particulier l'Église romaine - ont-elles été si longues à réagir en matière d'environnement ? Où en sont-elles aujourd'hui ?

Amplifié par les récits *effondristes*, le mal à la Terre individuel et collectif s'invite de plus en plus dans les cabinets psychothérapeutiques. Avec des noms divers : éco-anxiété, solastalgie ou encore *effondralgie*. Il touche une partie croissante de la population, en particulier les jeunes. Selon une vaste étude dans dix pays du Nord et du Sud, les trois quarts des 16-25 ans jugent le futur « effrayant » et 45 % affirment même que l'éco-anxiété affecte leur vie quotidienne.¹

Pour nombre d'écopychologues, tout difficiles à vivre qu'ils soient, ces ressentis souffrants constituent

une réaction saine, le signe que l'on est touché par ce qui arrive à la Terre. Source de paralysie chez certains, ils sont aussi des aiguillons pour l'action chez d'autres. La colère, qui accompagne souvent l'éco-anxiété, est par exemple l'un des moteurs de l'engagement dans des mouvements comme Extinction Rebellion (XR) et Renovate Switzerland. Leurs opérations de désobéissance civile² dénoncent les attermoissements irresponsables des pouvoirs politiques et économiques, et appellent à prendre d'urgence les mesures qui s'imposent.

Mobilisation tardive et lente

En matière d'inertie ou de lenteur à prendre sérieusement en compte les dégradations planétaires, les Églises n'ont pas de leçon à donner. Autant, historiquement, elles ont joué un rôle pionnier en matière sociale (aide aux pauvres, éducation, etc.), autant leur mobilisation écologique s'est globalement opérée « à reculons ». ³ Il a fallu attendre 2015, avec la COP 21 et l'encyclique *Laudato si'*, pour qu'elles passent à la vitesse supérieure.

Plusieurs facteurs expliquent ce retard des Églises, plus fort dans la francophonie que dans l'espace germanique et nordique. Globalement, l'accroissement de la conscience écologique dans les années 1960-70 a coïncidé avec leur déclin sociologique. À cette époque, le monde catholique a même connu une évolution à contre-courant. Alors que les penseurs de l'écologie critiquaient l'humanisme occidental et montraient les effets pervers de la technique, la constitution pastorale *Gaudium et Spes* revalorisait cette dernière et réhabilitait le « progrès humain » comme participation à l'avènement du Royaume. Un tournant qui a « freiné le développement de la sensibilité écologique parmi les catholiques qui avaient

Fondateur du Laboratoire de transition intérieure (EPER, Action de Carême), Michel Maxime Egger a écrit plusieurs ouvrages sur l'écospiritualité, dont *Soigner l'esprit, guérir la Terre* (Labor et Fides 2015, recensé in *choisir* n° 669). Dernier en date, *Réenchâter notre relation au vivant* (Jouvence 2022).

Environnement

Églises et écologie une histoire inaccomplie

adhéré avec enthousiasme au concile Vatican II ». ⁴

D'autres éléments - théologiques - s'ajoutent pour expliquer la difficulté des Églises à prendre un virage vert. On connaît l'article retentissant de l'historien américain Lynn White, paru en 1967 dans la revue *Science*, accusant le christianisme d'avoir contribué à la destruction de la planète par son arrogance anthropocentrique. En cause, ces versets de la Genèse: « Remplissez la terre et dominez-la. Soumettez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et toute bête qui remue sur la terre! » (Gn 1,26-28).

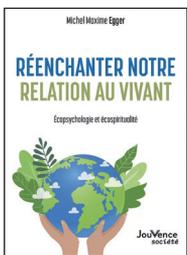
Si la critique de White doit être nuancée, elle n'est pas sans fondement. Sans ériger le christianisme en cause des maux de la Terre, il convient de reconnaître que plusieurs de ses composantes peuvent induire une dépréciation ou insensibilité envers le monde naturel. Ainsi de l'accent mis sur la transcendance de Dieu considéré comme extérieur à la nature; d'une approche individualiste du salut centré sur l'être humain, seul créé « à l'image de Dieu » et donc supérieur au reste de la création; d'une perte de la dimension cosmique de l'incarnation du Verbe en Jésus-Christ; ou encore d'une eschatologie conduisant à se désintéresser des réalités terrestres au profit de la vie éternelle dans l'au-delà.

Travail pionnier du COE

L'énumération, non exhaustive, de ces écueils montre bien la nécessité de revisiter les traditions chrétiennes de manière autocritique et créative à la lumière des enjeux écologiques. C'est à cet examen que s'est attelé le Conseil œcuménique des Églises (COE). Stimulée par l'arrivée de plusieurs Églises orthodoxes, l'ouverture à l'écologie se manifeste dès 1961 lors de sa troisième assemblée à New Delhi. Rompant avec la vision barthienne de la création comme « théâtre » de l'histoire du salut, le théologien luthérien allemand Joseph Sittler ⁵ y développe une christologie cosmique où la grâce divine et la nature ne sont plus séparées.

Un processus est lancé qui, après l'assemblée de Nairobi en 1975, fera de l'écologie un thème central du COE. Il culminera dans le programme « Justice, paix et sauvegarde de la création ». Adopté à l'assemblée de Vancouver en 1983, ce dernier sera au cœur des rassemblements de Bâle (1989) - où ressort l'exigence d'« un style de vie simple, radicalement transformé » - et de Séoul (1990), ⁶ dont la déclaration synthétise toute l'approche du COE: l'affirmation de l'amour de Dieu pour toute la création, « dont les voies mystérieuses, la vie et le dynamisme reflètent sa gloire », et de la dimension cosmique de l'œuvre de rédemption et réconciliation en Jésus-Christ, ⁷ mais aussi une condamnation du « profit, de la surconsommation et de la production de masse nocive » ainsi que des « actes de destruction contre l'ordre créé », justifiés pendant des siècles par l'utilisation d'expressions bibliques comme « dominer la terre ». D'où l'appel fervent au « repentir » et à la « responsabilité morale » des êtres humains - comme « membres de la communauté vivante de la création,

Michel Maxime Egger,
Réenchanter notre relation au vivant
Genève, Jouvence
2022, 256 p.



dont nous ne représentons qu'une espèce» - pour «respecter les droits des générations futures, sauvegarder et œuvrer pour l'intégrité de la création, instaurer et protéger la justice». ⁸

C'est dans le prolongement de cette dynamique qu'en 2007 le 3^e Rassemblement œcuménique européen de Sibiu (Roumanie) instaure un «Temps pour la Création» entre le 1^{er} septembre, début de l'année liturgique orthodoxe dédié en 1989 par le patriarche de Constantinople Dimitrios I^{er} à la sauvegarde de la création, ⁹ et le 4 octobre, fête de saint François d'Assise, proclamé en 1979 «patron des écologistes» par le pape Jean-Paul II.

En Suisse, œco Églises pour l'environnement propose chaque année des pistes d'animation pour cette période. Fondée en 1986 déjà, cette petite association œcuménique encourage la durabilité et des activités respectueuses du vivant dans les paroisses et les institutions ecclésiastiques. Elle soutient et relaie les initiatives politiques en faveur du climat auprès de ces dernières. Pour passer de la parole aux actes, elle promeut le «Coq vert», une certification écologique très exigeante importée d'Allemagne.

Le patriarche vert

La dynamique du COE a joué un rôle non négligeable dans l'engagement de l'Église orthodoxe, en particulier du Patriarcat de Constantinople. Dès son élection en 1991, Bartholomée I^{er} a initié des colloques internationaux, interdisciplinaires et interreligieux sur la religion, la science et l'environnement. Il a signé également plusieurs déclarations communes sur la crise environnementale, avec Jean-Paul II en 2002 et Benoît XVI en 2016. Toutes ces initiatives lui ont valu d'être qualifié de «patriarche

vert», de recevoir le prix Sofia à Oslo en 2002 et d'être considéré en 2008 par le magazine *Time* parmi les cent personnes les plus influentes du monde, pour avoir su «définir l'environnementalisme comme une responsabilité spirituelle».

Dans son approche, Bartholomée I^{er} ne cesse de dénoncer les atteintes à la création comme des «péchés contre Dieu» et d'appeler à une *metanoia* personnelle et collective: «La question de l'environnement ne relève, en soi, ni de l'éthique ni de la morale. C'est une question ontologique qui requiert une nouvelle manière d'exister [...] un changement radical d'attitude, une vision renouvelée et une perspective neuve.» ¹⁰ Il convient notamment de sortir du consumérisme à travers une ascèse comprise comme «la libération de la peur, de l'avidité et de la dépendance, une manière d'apprendre à donner et non simplement à renoncer». ¹¹

La «révolution» *Laudato si'*

Comme on le voit par ces exemples de coopération avec l'orthodoxie, l'Église catholique, qui n'est pas formellement membre du COE, n'est pas restée inactive. Son évolution cependant a été plus lente. Si Jean-Paul II a accru la place de l'écologie dans l'enseignement moral et la doctrine sociale de l'Église, il l'a liée fortement à des questions de bioéthique et à la défense de la famille comme «première structure fondamentale pour une écologie humaine».

De fait, c'est en Amérique latine que le verdissement de la théologie a été le plus développé, couplé souvent à une critique du capitalisme, au souci des pauvres, à un plaidoyer pour la justice et à l'émancipation des femmes. On pense notamment au théologien de la libération Leonardo Boff et à l'écoféministe Ivonne Gebara. La

Environnement

Églises et écologie une histoire inaccomplie

relation difficile du Vatican avec ces figures, porteuses également d'une vision écocentrique de la nature héritée des peuples indigènes, n'a pas facilité l'engagement écologique du catholicisme en Occident.

Même s'ils ne sont pas mentionnés, cette théologie de la libération et le travail du COE ont nourri *«Laudato si' sur la sauvegarde de la maison commune»*, la première encyclique entièrement consacrée à l'écologie. Publiée en juin 2015, soit cinq mois avant la Conférence de Paris sur le climat (COP 21), cette lettre du pape François marque un tournant. On peut certes regretter certaines lacunes (le nucléaire, la dimension féminine, la surconsommation de viande, le rôle du jeûne) et positions discutables (la croissance démographique), le texte reste fort et inspirant, tant par sa portée politique que par sa profondeur mystique, son ouverture au dialogue et sa dimension d'espérance.¹²

Appelant à ouvrir les yeux sur la gravité des problèmes écologiques ainsi que sur leur origine humaine, le pape fustige l'«opposition des puissants» qui font passer leurs «intérêts immédiats» au détriment du «bien commun», ainsi que l'«indifférence» ou la «résignation facile» des fidèles. Il souligne que la protection de la création n'est «pas quelque chose d'optionnel ni un aspect secondaire dans l'expérience chrétienne».

Le texte va plus loin encore, appelant à une «révolution culturelle courageuse». Ce changement de paradigme suppose notamment quatre démarches. Premièrement, adopter une approche holistique - à la mesure de la complexité du réel où «tout est lié» - et une écologie intégrale alliant soin de la Terre et lutte contre la pauvreté. Deuxièmement, prendre congé de l'«anthropocentrisme dévié» conduisant à des «styles de vie déviés», dont le christianisme a pu se rendre coupable à travers une lecture erronée des Écritures. Troisièmement, redécouvrir la dimension cosmique du Christ qui remplit chaque créature de sa «présence lumineuse» et «l'oriente vers un destin de plénitude». Quatrièmement, comprendre que la création est non seulement un don de Dieu et un «reflet de sa sagesse», mais le «lieu de sa présence» à travers, en particulier, l'action de l'Esprit saint. Dans cette perspective, le pape invite à «accorder une attention spéciale aux communautés autochtones et à leurs traditions culturelles», qui nous rappellent que la Terre est un «espace sacré».

Des initiatives concrètes

Laudato si', par sa large réception, a renforcé ou suscité de nombreuses initiatives et processus de conversion écologique, individuelle et collective.¹³ On peut citer le lancement en France par les Églises catholique, protestante et orthodoxe du label «Église verte» (2017) et celle de son pendant suisse «EcoEglise» (2020). Œcuménique, il propose aux paroisses, sur la base d'un écodiagnostic, à s'investir dans plusieurs domaines : les célébrations et la catéchèse, les bâtiments et les terrains, les styles de vie ainsi que l'engagement communautaire et global.

De manière plus fondamentale, de plus en plus de communautés et de fidèles ressentent le besoin d'ancrer profondément leurs engagements et écogestes dans l'être et la foi. On a ainsi assisté ces dernières années au rayonnement croissant de l'écospiritualité. Ce mouvement est notamment soutenu en Suisse francophone par le Laboratoire de transition intérieure, lancé en 2016 et porté par l'Entraide protestante suisse (EPER) et Action de Carême, connues pour leurs campagnes annuelles sur des questions Nord-Sud comme la justice climatique.¹⁴ À travers des conférences, des retraites et des ateliers, il offre des espaces de rencontre et d'exploration en profondeur de la relation à soi, aux autres, au vivant autre qu'humain et au mystère sacré du divin. Il démontre, études académiques à l'appui,¹⁵ que l'écospiritualité peut être un moteur pour la transition écologique des Églises et la transition écologique une énergie pour leur renouveau spirituel.

Un *kairos* à saisir

Indéniable, tout cet élan reste cependant encore insuffisant en regard de la gravité des enjeux et de ce que les Églises pourraient faire. Même si le mouvement international *Laudato si'* a formé plus de 10 000 animateurs dans le monde et que près de 800 paroisses en France ont rejoint «Église verte», il ne touche qu'une minorité du public ecclésial et son influence sur nos sociétés «a été insignifiante jusqu'ici».¹⁶ Le sociologue Christophe Monnot parle non seulement d'un «grand hiatus entre les paroles et la praxis», mais d'un décalage entre le discours écologique des Églises - forme de légitimation face à l'extérieur - et la vie, l'organisation interne et la politique des institutions qui ne changent guère. Il évoque un «plafond de verre institutionnel».¹⁷

D'un côté, la remarquable «théologie verte» développée depuis des décennies peine à infuser dans les structures et à atteindre la base. De l'autre, les initiatives locales pionnières restent confinées dans leur niche et ne remontent pas ou guère à la tête des Églises, où elles sont peu reconnues et valorisées. Dans les deux cas, les dynamiques innovantes se heurtent aux pesanteurs bureaucratiques, à un manque de ressources d'autant plus patent que l'écologie est rarement une priorité. Les forces progressistes sont neutralisées par les forces conservatrices qui estiment que l'Église n'est pas le parti des Verts et qui se méfient de l'écospiritualité, vite soupçonnée de néopaganisme.

Jamais cependant les pistes théologiques, liturgiques, spirituelles et pratiques n'ont été aussi nombreuses et accessibles pour opérer un tournant vert digne de ce nom des Églises et de leurs membres. Ce qui manque, c'est une volonté «politique», des choix clairs et des changements de mode de gouvernance pour percer ce «plafond de verre». Il en va de la crédibilité et du rayonnement des Églises.

En 1961 déjà, Joseph Sittler parlait de la situation planétaire comme d'un «kairos», une occasion à saisir pour que puisse émerger un autre possible. C'est aujourd'hui plus actuel que jamais, dans le sens aussi que c'est le dernier moment pour prendre des mesures permettant de limiter les effondrements en cours et à venir. ■

Environnement

Églises et écologie une histoire inaccomplie

- 1 « Climate anxiety in children and young people and their beliefs about government responses to climate change: a global survey », *The Lancet Planetary Health*, vol. V, n° 12, 2021, pp. 863-873.
- 2 Un dossier de *choisir* n° 694, janvier 2020, a été consacré à la désobéissance civile, sous le titre « Désobéir une responsabilité ». (n.d.l.r.)
- 3 Expression de **Christophe Monnot et Frédéric Rognon**, *Églises et écologie. Une révolution à reculons*, Genève, Labor et Fides 2020, 224 p.
- 4 **François Euvé**, *Théologie de l'écologie*, Paris, Salvator 2021, p. 46.
- 5 **Joseph A. Sittler**, « Called to Unity », in *The Ecumenical Review* 14 (2), Genève 1962, pp. 177-187.
- 6 Voir **Lucienne Bittar**, « Effet de serre: un défi pour la survie de l'humanité », in *choisir* n° 373, janvier 1991, pp. 26-30.
- 7 Voir **Claude Ducarroz**, « Écologie évangélique », in *choisir* n° 624, décembre 2011, pp. 20-22.
- 8 Voir **Guillermo Kerber**, « Justice entre générations », in *choisir* n° 651, mars 2014, pp. 9-12.
- 9 En 2015, le pape François proclama le 1^{er} septembre « Journée mondiale de prière pour la sauvegarde de la Création ».
- 10 **Patriarche œcuménique Bartholomée**, *Et Dieu vit que cela était bon*, Paris, Cerf 2015, p. 44.
- 11 Conférence au Monastère d'Utstein (Norvège), 23 juin 2003.
- 12 Voir **Michel Maxime Egger**, « Environnement, jalons pour une conversion », in *choisir* n° 670, octobre 2015, pp. 14-17.
- 13 Pour un panorama des initiatives des Églises en Suisse pour le climat et l'écologie, voir <https://oeku.ch/fr/les-eglises-pour-le-climat/>.
- 14 Voir **Stefan Salzmann**, « Un Paris pour l'avenir », in *choisir* n° 670, octobre 2015, pp. 21-23.
- 15 Voir **Irene Becci, Christophe Monnot**, « Spiritualité et religion: nouveaux carburants vers la transition énergétique ? », in *Histoire, monde et cultures religieuses* n° 40, Paris, Parsi, Khartala avril 2016, pp. 93-109.
- 16 **Christophe Monnot et Frédéric Rognon**, *op. cit.*, pp. 13-14.
- 17 *Idem*, p. 171 ss.

« L'énergie solaire offre le double avantage de la gratuité du combustible et de l'inexistence des frais de transport. »

Gaston Gaudard
« Nouvelles énergies et progrès agricoles »,
in *choisir* n° 47, septembre 1963, p. 12

« Ironisant sur un pessimisme et un alarmisme jugés excessifs, d'aucuns n'hésitent pas à qualifier, parfois, les conservationnistes de Cassandre des temps modernes. Les Troyens non plus ne prirent pas au sérieux Cassandre dénonçant sans cesse la ruine de la ville ; on se moqua d'elle, et pourtant Troie fut détruite. »

Pierre Goeldlin de Tiefenau
« Pour une stratégie mondiale de la conservation »,
in *choisir* n° 294, juin 1984, p. 24

« Il ne fait aucun doute, à mon avis, que les bonnes décisions politiques ne se répercuteront dans les faits que si l'opinion publique les approuve ou les demande. »

Jean-Pierre Ribaut
« Environnement: de l'évolution des mentalités », in *choisir* n° 438,
juin 1996, p. 24

« Cette fois, la crise concerne toute la Terre; il n'y a plus moyen de fuir d'un point à l'autre du globe pour résoudre le problème. Il faut l'affronter (...) Le mot crise vient d'ailleurs du grec *krisis*, terme qui indique qu'il faut faire un travail de discernement et adopter des mesures. »

Jacques Haers sj,
« Environnement. La crise une opportunité », in *choisir* n° 635,
novembre 2012, pp. 21-24

Essai

De la survie de l'humanité

Gaël Giraud sj, Paris
économiste et théologien

Les défis à relever pour assurer une vie décente à la génération de nos enfants exigent un véritable changement de civilisation. Tâche impossible diront certains : on ne change pas de civilisation en une génération. Peut-être, mais un nombre croissant de climatologues n'hésitent plus à faire valoir que ce qui est en jeu, c'est tout « simplement » la survie de l'humanité. Pourquoi avoir tant tardé ? Et comment remédier collectivement à notre inertie ?

Directeur de recherches au CNRS, le jésuite Gaël Giraud est un spécialiste des questions monétaires et énergétiques. Il dirige le programme de justice environnementale à l'Université Georgetown (Washington) et est professeur à la McCourt School of Public Policy. Il est président d'honneur du *think thank* Institut Rousseau.

Il est malheureusement exact que les impacts du réchauffement semblent s'accélérer depuis quelques années, que leur sévérité confirme les prévisions les plus pessimistes et qu'un certain nombre de seuils critiques (*tipping points*) ont été franchis, tandis que d'autres pourraient l'être dans un avenir plus ou moins proche. Si elle se poursuit, la fonte du pergélisol en Sibérie et dans les fonds de l'océan Arctique libérerait une quantité telle de méthane (actuellement séquestrée dans la terre gelée) que le réchauffement s'envolerait probablement vers des anomalies de température moyenne de

+7 ou 8°C en quelques décennies. Du jamais vu pour notre planète depuis plusieurs dizaines de millions d'années.

Entre-temps, la concentration en gaz carbonique de l'atmosphère atteindrait la barre des 1000 ppm avant la fin du siècle (contre 417 en moyenne aujourd'hui), un seuil où il semble que le cerveau humain perde une partie significative de ses facultés. Les plus fortunés d'entre nous parviendront peut-être à survivre et à garder l'esprit clair en s'isolant, leur vie entière, dans des « bulles d'air propre » comme le font déjà certains (très) riches Chinois pour échapper à la pollution de Pékin ou de Shanghai. Quant aux abeilles, il est peu vraisemblable qu'elles parviennent à survivre à un tel traitement dans un contexte où déjà 80 % des insectes ont disparu en Europe. Le seul moyen de préserver une agriculture - et donc notre survie - consistera sans doute à contraindre les paysans pauvres à polliniser à la main. C'est déjà le cas dans certaines campagnes chinoises que les abeilles ont désertées.

Il est cependant encore possible, pour un pays comme la France, d'atteindre le plancher de zéro émission carbone nette en 2050, avec des coûts mesurés tant pour le secteur public (environ 2 % du PIB français chaque année) que privé (une vingtaine de milliards d'investissements annuels en infrastructures vertes).¹ S'il était atteint au niveau mondial avant 2060, un tel plancher permettrait de ne pas nous envoler très au-dessus du plafond des +2°C sur lequel la communauté internationale s'est engagée en 2015.

Paralysies publiques

Voilà trois décennies que les informations transmises par la communauté scientifique sur les risques

Essai

De la survie de l'humanité

vitaux associés au réchauffement climatique sont très claires. Et voilà trois décennies que la plupart de nos pays ne font presque rien pour réduire leurs émissions et encore moins pour s'adapter aux dévastations en cours et à venir. Les inondations qui ravagent le Pakistan étaient en grande partie prévisibles, tout comme les méga-feux qui détruisent les forêts d'Australie et de l'Amazonie ou encore la Californie et, depuis cet été, la France.

On sait d'ores et déjà qu'un tiers au moins du Bangladesh ainsi que la totalité du delta du Mékong seront sous l'eau avant 2050. Les gouvernements de ces pays cherchent désespérément des solutions pour anticiper les vertigineux déplacements de population et les risques de famine que cela va entraîner. En revanche, des régions entières de l'Inde seront soumises quasiment toute l'année à des pics de chaleur et d'humidité mortels pour les humains, tout comme l'essentiel de l'Asie du Sud-Est et de l'Amérique centrale. Quelles dispositions ces États adoptent-ils pour aider leurs populations à s'y préparer ? Et en Europe ? D'ici 2040, l'Italie, l'Espagne et le Portugal risquent de perdre plus de 40 % de leur accès à l'eau douce. Mais alors que l'Espagne et le Portugal envisagent de construire des usines de désalinisation de l'eau de mer, l'exécutif italien semble ignorer l'enjeu. Heureusement la société civile italienne, particulièrement inventive,

organise déjà des communautés locales en charge de gérer l'accès à l'énergie et à l'eau comme à des communs.

Ces initiatives, tardives, restent sans commune mesure avec l'ampleur de l'enjeu. Les besoins de financement en investissements verts sont évalués à 90 mille milliards de dollars d'ici 2035 à l'échelle mondiale,² alors même que le Fonds vert des Nations Unies peine à récolter 50 milliards en cinq ans...

Le bunker comme fantôme

J'aperçois quatre raisons à cette paralysie relative. La première tient à ce que l'on peut baptiser le « syndrome du Titanic ». Une partie de nos élites économiques continuent de danser sur le pont du navire alors qu'elles ont parfaitement compris que le paquebot va heurter l'iceberg. Convaincues qu'elles auront un accès privilégié au canot de sauvetage, elles s'estiment en sécurité et jugent exorbitant le coût humain et politique des réformes qui permettraient de dévier la course du bateau pour éviter le naufrage.

Ces ultra-riches rêvent absurdement d'un refuge où ils pourront s'abriter des conséquences désastreuses de leur propre désinvolture.³ Même si, par extraordinaire, certains d'entre eux parvenaient à s'isoler dans l'un de ces *bunkers* en construction, la disparition de pans entiers de la population les privera des services sans lesquels ils sont incapables de vivre. De ce point de vue, les populations déshéritées, habituées à survivre dans des conditions difficiles, promettent de se montrer beaucoup plus résilientes... En outre, les enfants de ces *bunkérisés* termineront leur vie sous masque à oxygène ou littéralement *idiots*.

La concentration des pouvoirs

La deuxième raison de notre paralysie tient au fait que nos sociétés se trouvent à la croisée des chemins en termes d'économie politique des énergies non-fossiles. Deux options s'offrent à nous. L'une, celle que la plupart des militants écologistes appellent de leurs vœux, consiste à réorganiser nos sociétés en vue de distribuer le plus largement possible les sources de production d'énergies renouvelables et le pouvoir de décision politique: en somme, une démocratie participative structurée autour de communs décentralisés. L'Allemagne de la décennie 2010 avait semblé s'engager dans cette direction, si l'on en juge par la multiplication de coopératives de production d'énergie renouvelable qu'ont connue certains *Länder*. La décentralisation et le partage des ressources énergétiques devaient logiquement être accompagnés par un partage de la décision politique. Depuis, la plupart de ces coopératives ont été privatisées et l'Allemagne a renoué avec la houille...

La seconde option, pour faire simple, est celle qu'empruntent la Chine de Xi Jinping et la Russie de Poutine: une alliance autoritaire entre la sphère publique et un secteur privé oligopolistique pour privilégier une concentration des sources de production d'énergie et, partant, des décisions politiques. Cette option s'accommode volontiers de la «solution nucléaire». C'est l'horizon vers lequel les gouvernements Macron tentent d'orienter la France, derrière une rhétorique trompeuse qui n'hésite pas à emprunter le lexique et les promesses de la première option.

Nos «élites», selon moi, hésitent entre les deux voies. Certaines d'entre elles cherchent le moyen d'imposer aux peuples la seconde option, pré-

férant gaspiller de précieuses années de lutte contre les crises écologiques plutôt que de courir le risque de perdre le pouvoir en laissant les sociétés civiles s'engager trop vite vers l'option démocratique-décentralisée. Le contrôle anti-démocratique des médias, auquel se livrent leurs propriétaires sur un «marché médiatique» de plus en plus concentré, est de ce point de vue un très mauvais signe: il rend possible les pires manipulations collectives, non seulement la propagande à laquelle se livrent Pékin et Moscou mais encore les mensonges publics de Bolsonaro au Brésil, le délire post-réalité de Trump ou encore la censure de la presse en France.

Les «communs» de demain

L'autoritarisme bureaucratique, en outre, ne peut pas déployer les ressources d'intelligence et de créativité collectives dont nous avons besoin pour relever les défis écologiques. La lutte contre la propagation de la pandémie de la Covid 19 en a apporté la preuve. Les graves erreurs commises par le régime chinois dans sa politique du zéro-Covid montrent, par analogie, que l'option autoritaire ne permettra pas de relever efficacement les défis écologiques, car elle devra inévitablement arbitrer entre la préservation du pouvoir par les élites et la lutte effective contre les maux qui nous assaillent.

Tout comme pour le climat, la gestion de la crise du coronavirus a révélé un manque criant d'anticipation. À l'exception des États limitrophes de la Chine, la plupart des autres ne l'ont pas prévenue. Tout s'est passé comme s'ils n'avaient rien appris des épisodes pandémiques précédents, y compris du tout premier, le SARS, qui date pourtant de 2003. Le secteur privé, pour sa part, ne s'est guère montré plus efficace, son moteur, le profit, le dis-

Essai

De la survie de l'humanité

qualifiant en grande partie pour apporter des solutions. (Du reste, privatiser la santé - par exemple, en fixant un prix d'accès au vaccin - revient inévitablement à en priver les moins favorisés, lesquels constitueront un terrain de mutation virale idéal, qui rendra inopérants les vaccins avec lesquels les plus riches cherchent à se protéger.)

Autrement dit, le seul moyen de lutter efficacement contre une maladie comme la Covid (ou contre le réchauffement climatique) consiste à traiter la santé (aussi de la Terre) comme un bien commun qui inclut non seulement les humains mais l'ensemble du règne animal.⁴ Il s'agit de construire les institutions locales, régionales, nationales et internationales qui vont dans ce sens. À Genève, la *Drugs for Neglected Disease Initiative* est un excellent exemple d'institution de ce genre. Il en faut d'autres, non seulement pour la santé mais pour le climat, pour les fonds océaniques, la biodiversité, etc.

Paralysie du secteur financier

Le troisième obstacle à la conversion écologique de nos « élites » tient à la paralysie du secteur financier. Les onze premières banques de la zone euro détiennent à elles seules 530 milliards d'euros d'actifs financiers directement liés aux hydrocarbures fossiles (charbon, pétrole, gaz).⁵ Ces actifs représentent en moyenne 95 % de leurs fonds propres. Si elles ne

s'en débarrassent pas, le jour où nos sociétés se décideront enfin à banir les fossiles, la plupart de ces banques seront en faillite. Elles le savent mais, plutôt que de changer radicalement de *business model*, et parce que personne ne veut plus leur racheter ces nouveaux actifs « pourris », elles tirent des deux mains sur le frein à main de la décarbonation de nos économies. Quitte à user des moyens de chantage qui leur sont familiers sur les États (incapables de les secourir si elles s'effondrent), sur les banques centrales (dont elles sont les principaux donneurs d'ordre) et sur les multinationales privées (qui dépendent de la sphère financière pour leur propre financement).

Comment sortir de cette impasse ? En exigeant que les Banques centrales, replacées sous contrôle parlementaire, rachètent ces actifs « pourris » et compensent leurs pertes par la création monétaire. Cela ne coûterait rien à personne et ne créerait pas d'inflation si les nouvelles marges de manœuvre d'octroi de crédit ainsi libérées pour les banques sont mises à profit pour financer la transition écologique.

Anthropologie relationnelle

Le quatrième obstacle est le plus profond : il concerne l'anthropologie, voire la cosmologie implicite qui habite l'Occident depuis trois siècles. Cet imaginaire se figure que l'humanité est seule au monde à jouir d'une intériorité (l'âme, la conscience ou l'esprit, selon la manière dont on veut l'appeler) et n'entretient aucune relation significative avec le non-humain sinon une physicalité sourde et muette. C'est l'anthropologie de *l'Uomo di vitruvio* de Léonard de Vinci : l'humanité y est réduite à un homme, un mâle blanc, seul, sans relation avec le féminin, le non-européen ou la « nature », armé

uniquement de la géométrie en vue de dominer le monde.

Pour mettre fin à la destruction des biotopes qui nous font vivre et inventer un nouveau rapport au monde, nous devons convertir notre regard, cesser de considérer nos arbres comme les éléments d'un décor somme toute sympathique mais dont il serait possible de se passer. C'est à cette conversion spirituelle qu'appellent les deux encycliques du pape François *Laudato si'* et *Fratelli tutti* ainsi que son exhortation apostolique *Querida Amazonia*. Elle consiste, pour le dire très vite, à faire l'expérience qu'*au commencement de tout se trouve la relation*. Avec les proches, le *socius* de la société à laquelle nous appartenons, les animaux, les forêts, les paysages qui nous entourent, mais aussi nos ancêtres qui veillent sur nous et les générations à venir avec lesquelles nous sommes mystérieusement en communion si nous croyons à ce que les chrétiens nomment la « communion des saints ».

De nouvelles analogies

L'Europe, jusqu'au XVII^e siècle, a été « analogiste », ce qui signifie qu'elle considérait le cosmos comme constitué d'entités autonomes reliées entre elles par des relations d'analogie, avec, au sommet, Dieu. La création tout entière était en relation avec lui par une analogie de l'être (*analogia entis*) dont Thomas d'Aquin et les conciles médiévaux ont fixé la doctrine et que beaucoup de théologiens protestants ont rejetée. Pour tout une série de raisons dont il n'est pas possible de rendre compte ici, il me semble très difficile, sinon impossible, de revenir naïvement à une vision du monde structurée par l'analogie médiévale. En revanche, d'autres types d'analogies, plus horizontales, ouvertes à celles et ceux qui ne se disent pas chrétiens, sont pos-

sibles. Nous en faisons l'expérience lorsque nous tentons de nous inspirer d'exemples qui nous précèdent pour faire du neuf.

Un autre genre d'analogie, que le théologien Christoph Theobald sj baptise *analogia Regni* (l'analogie du Règne de Dieu qui s'approche),⁶ fournit peut-être la clef pour comprendre le genre de cosmologie qui peut nous aider à relever les défis qui sont les nôtres : une cosmologie historique de part en part, où nous apprendrons à prendre soin de nos relations avec le vivant, présent, passé et surtout à venir. ■

1 Voir 2% pour 2°C, in institut.rousseau.fr, 8 mars 2022.

2 Chiffre que propose le *New Climate Economy Report* (2019) et confirmé in Martin et al., *Carbon Tax Policies. Impact on Global Warming and the World Economy* (à paraître).

3 Ces « élites » sont majoritairement responsables de la crise climatique : les 10% les plus riches de la planète émettent à eux seuls plus de 40% des émissions. Cf. Gaël Giraud, *Composer un Monde en commun. Une théologie politique de l'Anthropocène*, Paris, Seuil 2020, 762 p.

4 L'initiative pionnière *One Health* de Jakob Zinsstag va dans ce sens. Cf. sous la direction de Jakob Zinsstag, *One health, une seule santé. Théorie et pratique des approches intégrées de la santé*, Paris, Quæ 2020, 576 p.

5 Cf. Gaël Giraud et Christian Nicol, *Actifs fossiles, les nouveaux subprimes*, in institut.rousseau.fr, 10 juin 2021.

6 Cf. Christoph Theobald, *Le courage de penser l'avenir. Études œcuméniques de théologie fondamentale et ecclésiologique*, Paris, Cerf 2021, 628 p.

choisir

Economie et liberté



No 378 juin 1991

Éthique

D'un standard à l'autre entretien avec le philosophe Rémi Brague

choisir, Genève

L'éthique serait-elle devenue une appellation fourre-tout, à l'élasticité commode, qui s'adapterait à l'évolution des mœurs et aux intérêts particuliers? Au contraire de la morale religieuse qui, elle, se référerait à des principes universels? Ce qui expliquerait l'engouement de notre revue pour l'éthique, les jésuites étant des «champions» du discernement ... et donc, selon certains, du relativisme? Décryptage de ces raccourcis saisissants avec Rémi Brague, président de l'ASMP.¹

Membre de l'Institut de France, Rémi Brague enseigne la philosophie grecque et arabe à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Il a reçu le Grand prix de philosophie de l'Académie française en 2009 et le prix Ratzinger en 2012. Parmi ses ouvrages, citons *La sagesse du monde...* (2002), *La Loi de Dieu...* (2008) et *Le règne de l'homme...* (2015).

L'éthique est, selon la définition fournie par le dictionnaire de l'Académie française, «une réflexion relative aux conduites humaines et aux valeurs qui les fondent, menée en vue d'établir une doctrine, une science de la morale». Elle renvoie à la source de la philosophie occidentale, tout en évoluant constamment, comme le nécessite toute bonne réflexion. Ne risque-t-elle pas ce faisant de flirter avec l'utilitarisme? Spécialiste de l'histoire des idées, et de ses champs philosophique, religieux et politique, Rémi Brague répond à quelques questions de la rédaction.

choisir: Y a-t-il une définition univoque de l'éthique?

Rémi Brague: «Pas vraiment, cela dépend des aires linguistiques et, à l'intérieur de celles-ci, des milieux où le terme est employé. Dans la plupart des cas, on désigne ainsi ce que l'on appellerait plus exactement la déontologie, c'est-à-dire les règles qui s'appliquent à une profession donnée.»

Comment distinguer l'éthique de la morale?

«Au niveau des mots, il n'y a - ou en tout cas il n'y avait - guère de différence. L'adjectif latin *moralis* est en effet le terme par lequel Cicéron a choisi de traduire le grec *ēthikos*, rien de plus (*De Fato*, I,1). Cela impliquait d'ailleurs un choix. Former un adjectif à partir de *mos* et non plus à partir de *ēthos*, c'est changer de principe. C'est passer du «caractère», lequel décide du style dans lequel agira une personne déterminée, à «ce qui se fait» dans un groupe donné. Quoi qu'il en soit, nous préférons parler d'éthique, ne serait-ce que parce que le mot de «morale» a été quelque peu démonétisé. Quand on l'entend, on s'attend à ce que quelque ayatollah vienne lever son index pour nous «faire la morale.»

Et de la loi?

«La loi? Quelle loi? On a quelque peu perdu l'habitude de parler de la «loi morale», pour réserver le mot «loi» aux décisions prises par une instance politique, un parlement par exemple. Entre ces lois votées par des représentants du peuple et les questions morales, une dialectique subtile entre en jeu. D'une part, entend-on sans cesse, «la société évolue» (on sous-entend, avec un optimisme qui n'a rien à voir avec Darwin, qu'elle progresse vers le mieux); la loi doit s'adapter aux mœurs, répondre aux «demandes sociales», etc. D'autre part, les lois exercent sur l'opinion

Essai

De la survie de l'humanité

publique une influence puissante. Peu après le vote de la Loi Veil qui tolérait l'avortement (1975), et alors que ma femme lui annonçait qu'elle était enceinte, une de mes grand-mères nous a dit que, si nous ne voulions pas de ce troisième enfant, nous pouvions arrêter puisque maintenant c'était autorisé. Cette femme simple, qui avait été élevée dans un bistrot et n'avait jamais fait d'études, confondait, comme le font la plupart des gens, ce qui est permis par la loi et ce qui est bien moralement. On s'imagine que les lois ne font que photographier les mœurs; en réalité elles en accélèrent les changements.»

Pour quelles raisons l'éthique utilitariste a-t-elle pris le dessus sur l'éthique continentale, celle de la philosophie grecque des vertus et des fins, mais aussi celle de Kant et d'autres? Et qu'a-t-on gagné et perdu dans cette évolution?

« Il faut d'abord nuancer, car la prépondérance de l'éthique utilitariste est variée selon les pays. Et elle n'est nulle part totale. Voyez par exemple Alasdair MacIntyre, un écossais né en 1929 et vivant aux États-Unis qui défend avec grand talent une morale des vertus. Quant aux causes de cette prépondérance, j'en vois plusieurs.

» D'abord - pour commencer par des considérations extérieures relevant moins de la philosophie que du contexte global de la civilisation - il

y a la prépondérance économique et politique du monde anglo-saxon. Elle a entraîné celle de la langue et de la culture anglaises, dans lesquelles l'éthique utilitariste a été prépondérante depuis au moins le début du XIX^e siècle. Une morale utilitariste s'accommode assez bien de la prépondérance du mode de raisonner économique et statistique qui caractérise notre époque.²

» Le second groupe de raisons, qui, elles, sont intrinsèques, concerne ce que nous avons gagné. À savoir une réflexion qui «va au charbon», qui se présente plus proche des cas concrets, qui essaie d'aider les gens confrontés à la nécessité de prendre des décisions tout de suite, dans l'urgence, à faire les bons choix. Ensuite, une éthique qui prend comme critère le plus grand bonheur possible pour le plus grand nombre possible de gens est plus susceptible d'éveiller l'appétit! Une éthique de style kantien, qui nous demande de faire notre devoir et promet seulement de nous rendre dignes d'être heureux, est évidemment beaucoup moins sexy... Le bonheur, personne ne veut le contraire, et le souci du grand nombre va dans le sens de nos aspirations démocratiques. L'éthique utilitariste est perçue comme étant la version distinguée des manuels qui inondent les librairies pour promettre une béatitude à la portée de tous et en trente jours, même par gros temps.

» Ce que nous avons perdu? Je dirais d'abord l'objectif d'une formation du caractère, par laquelle on le ferait acquérir et assimiler les vertus. Chez l'homme parfaitement éduqué, lequel constitue à l'évidence un idéal difficile à atteindre, ces vertus deviennent quasi instinctives. Elles font que l'on prend spontanément les bonnes décisions, sans trop avoir à réfléchir, pour des raisons

qui n'apparaissent guère à la conscience que comme relevant de l'affectivité. On évite certaines pratiques parce que «c'est dégoûtant» ou, comme on le dit aux enfants, «c'est pas beau».

»Ce qui risque aussi de s'effacer, et c'est assez paradoxal pour qui met l'accent sur les cas concrets, c'est le souci de la responsabilité individuelle, de ce que j'ai à faire, moi et moi seul. On est loin de ces personnages imaginaires, créés pour une expérience de pensée, qui doivent aiguiller un train fou qui écrasera soit Einstein, soit une quantité variable d'enfants, etc. On connaît l'histoire tragi-comique de Peter Singer. Ce professeur à Princeton, qui prend des positions extrêmes, s'était prononcé pour l'euthanasie des déments qui, selon lui, ne seraient plus des «personnes», mais seulement des «êtres humains» qu'il serait immoral de privilégier par rapport aux animaux.³ Reste qu'on a appris qu'il avait placé sa propre mère, atteinte d'Alzheimer, dans une confortable et donc coûteuse maison de retraite. D'où l'article de Peter Berkowitz et son titre cruel *Other people's mothers.*»⁴

Nous vivons dans une société où un standard éthique dominant ne s'impose plus, où le pluralisme et le relativisme conduit chaque personne à se forger son propre cadre de référence, voire à s'en passer et à être dans un empirisme spontané. Partagez-vous cette analyse et qu'en pensez-vous ?

«Les valeurs ne vivent pas dans une coexistence pacifique, mais tout au contraire dans une «guerre des dieux» (Max Weber, *Wissenschaft als Beruf*). Je ne suis pas du tout sûr que nous n'ayons jamais eu des sociétés où régnait un standard unique. Dans notre Moyen Âge occidental, il y avait l'éthique militaire des cheva-

liers, il y avait aussi l'idéal courtois. Les deux ne coïncidaient guère avec les mœurs paysannes, ni avec ce que prêchaient les clercs. Ceux-ci ont eu bien du mal à ramener les chevaliers dans les rails d'une éthique chrétienne. Galaad représente un type plus rare que Lancelot.

»Je n'ai pas non plus le sentiment que nous ayons perdu tout standard éthique prétendant à la domination. Au contraire, j'ai l'impression que nous vivons sous une dictature moralisante. Dictature *soft*, certes (pour l'instant, en tout cas), mais non moins pesante. Pensez aux problèmes de l'environnement et à la détermination presque fanatique de certains «verts» qui souhaitent l'extinction du genre humain. Tout se passe comme si l'individualisme forcé dans lequel nous vivons suscitait comme contrepoids un holisme englobant aussi les autres êtres vivants, voire la Planète à «sauver». Avec comme tentation permanente une «philanthropie télescopique» à la Mrs. Jellyby de Charles Dickens.»⁵

Une éthique peut partir soit d'une vision du vivre ensemble sur un territoire donné (qui peut être le monde) soit d'une approche plus individualiste. Quelles sont les conséquences de ces approches ?

«L'éthique est une des espèces de la «philosophie pratique» telle que la définissait Aristote. Dans celle-ci, la tâche à accomplir n'est pas de regarder ce qui est, de «contempler» donc, mais d'agir et de savoir comment agir correctement. L'individu est une abstraction (Auguste Comte) : il naît d'un couple humain, il hérite de la langue et des coutumes de ses ancêtres, etc. C'est pourquoi la Cité est antérieure à l'individu.⁶ Pour vivre ensemble comme des êtres humains, il ne faut pas se contenter de coexister dans un espace donné, comme un troupeau de vaches qui

Essai

De la survie de l'humanité

paissent dans le même pré. Il faut aussi interagir en vue d'un projet commun. Et pour ce faire, il faut un sujet individuel ou collectif, une personne physique ou morale.

«La difficulté de nos sociétés actuelles est qu'elles semblent perdre de vue la nécessité de donner à l'action collective le sujet dont elle a besoin. Jusqu'à présent, ce sujet était la nation, réalité certes plus ou moins fictive, mais qui exprimait un certain désir de vivre ensemble, et surtout d'agir ensemble. Or la nation a perdu de son évidence, voire de sa réalité. On ne sait plus trop qui agit au juste.»

On entend beaucoup parler d'éthique quand il s'agit de santé et de médecine (Covid, dons d'organes, etc.) mais très peu dans d'autres thématiques tout aussi importantes (économie et finance, exclusion sociale, égalité de chances et de droits, etc.). Pourquoi ?

«Dans les pays de langue française, il est de fait que l'on parle surtout de bioéthique. Il y a des comités pour cela. Certaines de leurs décisions me font penser au mot cruel d'Olivier Rey: «La bioéthique consiste à aprouver ce que l'éthique réproouve».⁷

«Dans la sphère culturelle anglo-saxonne, en revanche, il existe aussi des chaires universitaires d'éthique des affaires. En France, certaines grandes entreprises affichent un souci éthique et engagent des phi-

losophes pour lui donner une figure concrète, pas toujours avec beaucoup de succès. Voyez le livre de Thibaud Brière, *Toxic management. La manipulation en entreprise*.⁸ Dans un autre domaine, militaire, un de mes amis de longue date, le philosophe Henri Hude, a dirigé pendant plusieurs années le pôle éthique de l'École de Saint-Cyr, actuellement à Coëtquidan. Les domaines économiques et sociaux que vous mentionnez auraient besoin de plus de réflexion morale et de moins de pleurnichages moralisants.

»De fait, nous nous intéressons davantage aux questions de morale médicale tout simplement parce que tous, jusqu'au dernier, nous avons un corps, un corps sexué, et un corps qui n'est pas toujours en bonne santé. Et nous savons qu'il nous faudra mourir un jour. Nous n'avons donc guère de peine à nous imaginer directement concernés, sur un lit d'hôpital ou dans un établissement pour personnes âgées. En revanche, nous sommes tentés de réserver les questions économiques et sociales que vous mentionnez aux spécialistes, économistes, chefs d'entreprises ou politiciens et, ce faisant, de nous défausser de notre responsabilité.

»Prenez l'exemple que j'ai déjà pris, celui du souci de l'environnement. Il est tentant de se dire que l'on pollue beaucoup moins que l'industrie lourde, et donc que l'on peut jeter ses ordures n'importe où, que cela ne fait pas grand-chose. Seulement on oublie une différence essentielle, qui n'apparaît que quand on passe de l'optique de la troisième personne (*ils*) à celle de la première (*je*).⁹ Bien sûr, je ne puis guère influencer directement le comportement d'une usine chimique qui déverse ses déchets dans une rivière. Il faudrait pour cela, par exemple, former une

association, sensibiliser l'opinion, faire intervenir l'instance politique, etc. En revanche, m'occuper de ma petite poubelle et de mes détritrus, non seulement je peux le faire, ici et maintenant, mais c'est *moi seul* qui le peux. » ■

1 L'Académie des sciences morales et politiques.

2 Lire à ce propos le livre remarquable d'Olivier Rey, *Quand le monde s'est fait nombre*, Paris, Stock 2016, 328 p.

3 Peter Singer est aussi l'un des fers de lance du concept d'altruisme efficace, qu'il a présenté dans *choisir* n° 701, octobre 2021, pp. 17-20, rubrique *Débat éthique*. (n.d.l.r.)

4 In *The New Republic*, New York janvier 2000, pp. 27-37.

5 Charles Dickens, *Bleak House*, 1852-1853, ch. 4.

6 Aristote, *Politique*, I, 3, 1253a19, puis Hegel, *Grundlinien der Philosophie des Rechts*, §256.

7 Olivier Rey, *Leurre et malheur du transhumanisme*, Paris, Desclée de Brouwer 2018, p. 46.

8 Paris, Robert Laffont 2021, 270 p.

9 Cf. Céline Fossati, « Voyager ou préserver la nature. Le dilemme d'une génération », in *choisir* n° 692, juillet 2019, pp. 32-34.

Entre théorie et pratique

Les questions théoriques relatives à l'éthique ont bien sûr interpellé *choisir*, mais notre revue a surtout cherché à apporter des réponses à des interrogations concrètes. Citons de manière non exhaustive tout d'abord celles touchant au corps: la sexualité, l'avortement, l'euthanasie et le suicide assisté depuis les années 70, les soins palliatifs (novembre 1986), la procréation assistée (janvier 1986), le génie génétique - en particulier les brevets sur le vivant (août 1993), les cellules souches et le clonage (novembre 2004) - les dons et greffes d'organes, notamment de visage (avril 2008), l'instrumentalisation de l'éthique de la santé à Guantánamo (novembre 2013), le transhumanisme (mars 2016)...

Puis celles liées aux rapports de l'homme à la nature et aux animaux en particulier: par exemple, la vivisection (décembre 1985) ou nos dossiers *Des animaux et des hommes* (n° 681, octobre 2016) et *Le malaise des carnivores* (n° 694, janvier 2020).

Les questionnements d'ordre économique-politique, quant à eux, ont été principalement traités ces dernières années par l'économiste et éthicien Étienne Perrot sj. Citons les paradis fiscaux (septembre 2002), l'intérêt monétaire (septembre 2004), la justice fiscale (février 2008), le revenu de base inconditionnel (janvier 2014), la paix du travail (janvier 2015)...

« La régulation éthique éclate de l'homme, parce qu'il est homme. Elle est affinée et unifiée par lui, avec l'aide et la provocation du milieu culturel dans lequel il naît et grandit. C'est l'homme qui produit ses normes à partir de deux stimulateurs: son expérience du monde et de la vie, et un idéal qui l'appelle et le tire vers le haut, vers le bonheur, vers le bien pour soi et pour les autres. »

Théodule Rey-Mermet
« Y a-t-il une morale chrétienne? »,
in *choisir* n° 388, avril 1992, p. 8

« Les rémunérations extrêmes s'expliquent par la *mimésis*, mais ne se justifient ni par l'économie, ni par la morale. Effet pervers d'une fausse transparence, la comparaison engendre le désir d'avoir autant, la *mimésis* d'appropriation dont Aristote disait qu'elle était violence inhumaine, car elle nie la particularité des situations et la singularité des personnes. »

Étienne Perrot sj
« Des revenus pharaoniques inefficaces et immoraux », in *choisir* n° 517,
janvier 2003, p. 25

Vous pouvez trouver sur notre site choisir.ch, en accès le plus souvent libre, nombre de nos articles d'éthique publiés depuis 2007.

Philosophie

Rapports science-foi vers un point d'équilibre

François Euvé sj, Paris
rédacteur en chef de la revue *Études*

«Un peu de science éloigne de Dieu, mais beaucoup y ramène.» Cette citation de Louis Pasteur est souvent évoquée pour défendre l'idée que le progrès des connaissances scientifiques amènerait inéluctablement un retour vers la religion. Elle prend le contrepied de l'idée, tout aussi répandue, que le savoir scientifique écarterait nécessairement toute référence à quelque transcendance. Les choses sont évidemment plus complexes.

Agrégé de physique, François Euvé enseigne à la Faculté de théologie du Centre Sèvres, dont il a été doyen de 2005 à 2012. Il a écrit ou co-écrit nombre d'ouvrages relatifs aux rapports entre les religions et les sciences, comme *La science, l'épreuve de Dieu ?* (Salvator, 2022) et *Dialogue sur l'histoire, la religion et les sciences* (CNRS éditions, 2019).

On ne refera pas ici l'histoire complète des relations entre la foi chrétienne et les sciences de la nature depuis le début des temps modernes. L'«affaire Galilée» (procès de 1616 et 1633), surtout mise en valeur au XIX^e siècle, jette une ombre sur un commencement qui était plutôt placé jusque-là sous le signe de l'harmonie. Les pionniers de la nouvelle science (Newton inclus) voyaient en effet dans leurs recherches des signes assez clairs de la présence active de Dieu au sein du monde physique. Ce n'est qu'au XVIII^e et surtout au XIX^e siècle que le fossé s'est creusé.

Plusieurs éléments y contribuèrent. Le progrès des connaissances a eu des conséquences pratiques de plus en plus tangibles, laissant croire à l'émergence de l'aube d'une humanité idéale. Le monde devenait toujours plus transparent aux yeux des savants, et cette vision était diffusée par l'école et des ouvrages de vulgarisation à grand succès. C'était au point de penser que l'entreprise scientifique était en voie de se terminer: bientôt nous saurions tout sur le monde, au moins tout ce qui serait suffisant pour vivre bien.

Les limites de la science

Les démentis ne tardèrent pas. À plusieurs égards, le XX^e siècle, qui commençait dans l'optimisme, prit le contre-pied du précédent. Les techniques nouvelles servirent à accroître la puissance destructrice des armées lors des guerres mondiales (pensons à la bombe), avant qu'on en perçoive d'autres effets pervers, même pour celles qui semblaient les plus bénéfiques à l'humanité (pensons aux plastiques et, plus largement, au recours aux énergies fossiles). Sur le plan théorique, les deux grandes innovations du début du XX^e siècle, la théorie de la relativité, restreinte (1905) puis générale (1915), et la mécanique quantique, qui s'élabore dans les deux premières décennies, font naître une image du monde nettement plus complexe de celle qui prévalait jusqu'alors.

Ce que l'on peut retenir de ces travaux théoriques extrêmement formels et techniques, c'est sans doute le sens de la limite de nos connaissances. «Les sciences exactes font aujourd'hui de plus en plus l'expérience de leurs propres limites.»¹ Une «théorie du tout» semble un concept contradictoire. La recherche scientifique est une quête permanente qui se heurte périodiquement à des obstacles qui en relancent le

mouvement et oblige à des sauts conceptuels qui mettent en question les représentations antérieures.

Quel Dieu ?

Cela rapproche-t-il de « Dieu » ? Il convient de mettre des guillemets, car on peut se demander de quel Dieu il est question. Un exemple illustrera ce point. Dans l'histoire du cosmos et de la vie, il reste bien des points obscurs, à commencer par le début de l'univers qui met en défaut les théories dont nous disposons. Le commencement de la vie est aussi une énigme : comment passer de la matière inerte à la matière vivante ? Il existe bien des entités quasi « intermédiaires », mais on ne sait pas reconstituer le phénomène en laboratoire en dépit de nombreuses tentatives. Il y a là une « singularité » historique qui peut faire naître l'idée qu'une « instance » extérieure serait intervenue pour initier le processus. Aux yeux de certains, il y aurait une « complexité irréductible » de l'organisme vivant qui ne peut s'expliquer qu'en recourant à une cause en dehors de la nature.

« Il m'apparaît clairement à présent que pour comprendre le comment et le pourquoi de ces connexions dans le cerveau demande plus qu'une information scientifique, si précieuse soit-elle. Comment s'explique la première apparition de ces phénomènes chez l'homo sapiens ? et le fonctionnement des neurones qui s'opère au travers de milliards d'interactions chez l'être humain d'aujourd'hui ? Il doit bien exister autre chose que les éléments mentionnés ci-dessus pour connecter ces points les uns aux autres ! »

John C. Haughey sj
« Le Grand Connecteur. L'Esprit et le cerveau »,
in *choisir* n° 665, mai 2015, p. 17

Un scientifique est évidemment réticent face à une telle « explication ». Sa démarche consiste en effet à tenter d'expliquer les phénomènes naturels sans recourir à des causes extérieures à la nature. Que cette démarche reste (et restera sans doute à jamais) incomplète n'en invalide pas nécessairement le principe.

Le théologien chrétien n'y est pas non plus nécessairement favorable. En bonne théologie catholique, l'autonomie des « réalités terrestres » doit être respectée. Saint Thomas distinguait soigneusement la « Cause première » (transcendance, non physique) des « causes secondes » (physiques). Dieu agit dans le monde, mais pas à la manière des entités du monde. Faire du Dieu révélé en Jésus-Christ une sorte d'« ingénieur cosmique » n'est pas sans poser problème. L'« inventeur » du « Big bang », le chanoine Georges Lemaître, professeur à l'Université catholique de Louvain (Belgique), prenait soin de distinguer les plans en récusant toute assimilation de ce qu'il appelait l'« atome primitif » et l'acte créateur de Dieu.²

La « convergence » teilhardienne

Cette distinction une fois établie, il est possible d'envisager des rencontres. Sur le fond des développements nouveaux, il y eut, au XX^e siècle, un ensemble de réflexions et de débats visant à sortir du scientisme et du positivisme qui primaient au siècle précédent (marqué aussi à l'inverse, il faut le souligner, par des tendances « romantiques » au sein des religions, dirigées contre la vision rationnelle du monde, au profit du « sentiment » ou de l'émotion).

Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955) en est un bon exemple dans le champ de la biologie. Au lieu de voir comme une menace la vision évolu-

Philosophie

Rapports science-foi vers un point d'équilibre

tive du vivant, il la recevait comme une rencontre possible avec une foi biblique sensible à l'histoire. Le « naturalisme » des explications darwiniennes ne le choquait pas, dans la mesure où, pour le savant jésuite, Dieu ne fait pas tant les choses qu'il « fait les choses se faire ». Le Dieu biblique n'est pas interventionniste ; il agit, si l'on peut dire, par délégation de pouvoir. Comme disait saint Thomas, le Créateur donne à ses créatures non seulement l'être, mais la capacité de causer l'être. Elles ne sont pas de simples instruments passifs aux mains d'une divinité, mais des entités capables d'agir par elles-mêmes.

Teilhard est aussi intéressant sur un plan plus « épistémologique » (réflexion sur la démarche scientifique). Pour lui, la méthode scientifique est essentiellement « analytique » : elle décompose les problèmes, elle sépare les composantes, elle fonctionne par spécialisation. Cette démarche est nécessaire pour mieux comprendre les fonctionnements

(démonter une horloge pour en voir tous les rouages), mais elle est insuffisante à qui veut donner du sens aux choses. À l'analyse doit succéder la synthèse, et celle-ci ne relève pas de la science. Chaque démarche est pertinente dans son ordre, à condition de les distinguer.

Pour Teilhard, c'est l'attitude de recherche qui importe, et qui rapproche la science de la mystique. Il voit dans la quête permanente de connaissance sur le monde l'expression adéquate de ce qu'est l'humanité. Pour lui, la recherche est l'expression même de la condition humaine, « la plus haute des fonctions humaines ». ³ Une société humaine qui ne la cultiverait pas ne serait qu'un groupe enfermé sur les acquis de son passé, répétant sans cesse les mêmes schémas, sans ouverture vers l'avenir. La résonance avec la démarche religieuse vient de ce que les croyants devraient être, non les conservateurs de traditions immuables, mais les veilleurs d'un monde nouveau en voie d'accomplissement.

Quelques entreprises

Bien d'autres entreprises de dialogue ont eu lieu dans le sillage de Teilhard. Un tableau complet supposerait de les différencier selon les pays. Le cas des États-Unis est particulier du fait à la fois de l'importance de la science (et des techniques) et de la présence de l'élément religieux dans le paysage social : on connaît les débats autour du « créationnisme » dès les années 1920. C'est surtout à partir des années 1960 que se développent dans le monde anglo-saxon des organismes de recherche universitaire, des conférences et des publications dans le champ de « science et religion ». La ligne générale tient à une distinction des domaines, au respect de l'autonomie de la recherche, tout

« Sans ses travaux de recherche et ses contacts avec les milieux scientifiques plus qualifiés, Teilhard n'aurait jamais développé sa vision évolutive du monde naturel, base de toute sa pensée philosophique et théologique. »

Ugo Amaldi

« Teilhard de Chardin : entre science et foi »,
in *choisir* n° 518, février 2003, p. 9

en défendant - à l'encontre d'entreprises qui visent à démontrer que la science est incompatible avec l'existence de Dieu - l'idée que la foi n'est pas irrationnelle. Le représentant le plus célèbre de ce courant est le biologiste anglais Richard Dawkins, vulgarisateur de talent et auteur du best-seller *Pour en finir avec Dieu*, paru en 2006, traduit en trente-deux langues et publié à deux millions d'exemplaires.

Les pays francophones ne connaissent pas une telle effervescence, en dépit de quelques ouvrages qui ont marqué l'opinion, soit qu'ils défendent l'idée que la science mène à Dieu⁴ soit qu'elle l'en écarte (ex. Michel Onfray). Sur le plan universitaire, loin de ces pamphlets médiatiques, les recherches se sont surtout développées à partir des années 1950, lorsque l'Église a mieux perçu qu'elle ne pouvait rester à l'écart du monde moderne. La constitution conciliaire *Gaudium et spes* manifeste une vision positive des sciences et reconnaît l'autonomie du créé. À partir des années 1970, ce sont surtout les sciences humaines (psychologie, sociologie) qui retiennent l'attention des théologiens. Sous l'influence des biblistes, on comprend que le Dieu biblique est plus un Dieu de l'histoire humaine, en relation avec des personnes, qu'un Dieu du cosmos comme c'est le cas pour les religions environnantes. Par ailleurs, l'influence de la théologie de Karl Barth dans le monde catholique rend suspecte l'idée d'une « théologie naturelle » : le cosmos ne conduit pas vers Dieu, ou plutôt le Dieu vers lequel il conduit ressemble à une idole.

Déplacement des questions

La sensibilité écologique, qui commence à émerger à cette époque, ramène cependant à l'avant-plan le souci du monde physique. Des théo-

logiens comme Antoine Delzant (1935-2013), qui avaient déserté le champ des sciences naturelles, y reviennent. La question s'est ainsi déplacée : nous sommes devenus plus critiques à l'égard de la technique moderne et, par voie de conséquence, même si c'est indirect, à l'égard de la science à laquelle elle est liée.⁵ Cependant, à moins d'estimer que la valeur de la science vient de son utilité sociale, c'est-à-dire de ses applications - une tendance lourde de la modernité, relevait dans *choisir* le physicien Jacques Neiryck : « le savoir-faire domine le savoir pur »⁶ -, il reste pertinent de distinguer les deux domaines. La mise en question de la technique ne porte pas directement sur la science, dans la mesure où c'est cette dernière qui permet d'évaluer les conséquences d'une technique prédatrice. Nous avons toujours besoin des ressources de la connaissance scientifique pour comprendre ce qui nous arrive et éclairer notre avenir.

Pourtant, il faut bien s'interroger sur les modèles qui se tiennent à l'arrière-plan de la science moderne. Elle tient son efficacité d'une représentation mécanique du monde. L'univers est une grande machine, ainsi que les entités qui le composent. Il est donc possible non seulement d'en comprendre le fonctionnement, aussi compliqué soit-il, mais aussi de le réparer, voire de l'améliorer. Pensons au domaine biologique et médical : décrire le cœur humain à l'aide du modèle de la pompe permet de le remplacer par une pompe artificielle.

Des idoles à Dieu

En quoi cela affecte-t-il le champ religieux ? L'image de la machine soutient la représentation d'un Dieu « ingénieur ». Cette idée est explicite chez plusieurs des pionniers de la science moderne. Certains fai-

Philosophie

Rapports science-foi vers un point d'équilibre

saient de Dieu un « horloger », concepteur et réparateur éventuel de l'horloge cosmique. On peut interpréter l'action divine en ce sens, mais cela n'est pas sans poser question pour une vision chrétienne des choses. De fait, il est possible d'affirmer que « la science actuelle est loin de barrer toutes les routes [le pluriel est de rigueur] qui mènent au divin ». ⁷ Il se peut que, parmi elles, se trouvent des impasses. Certaines peuvent aussi conduire à des représentations problématiques de Dieu, qui ressemble davantage aux idoles (les divinités conçues par l'homme) qu'au Dieu tel qu'il se révèle comme profondément mystère.

Du déterminisme et de la liberté

Dans un article important publié par *choisir* lors de sa première année d'existence, Maurice Zundel mettait en garde contre le déterminisme. ⁸ La démarche scientifique suppose en effet un enchaînement rigoureux de causes et d'effets. C'est ce qui permet la prévisibilité des phénomènes. Mais le danger est que le technicien « s'aligne sur l'appareil », autrement dit qu'une conception mécanique l'emporte au point d'emprisonner l'humain dans un carcan de déterminations de tous ordres. Or, c'est le lieu de le rappeler, le Dieu biblique est un Dieu libérateur de toute forme d'esclavage. Le Dieu qui se révèle à Israël est moins l'« ingénieur cosmique » ou l'« être suprême » qu'une figure libératrice. Il

ne se laisse pas enfermer dans des images. Il ouvre à l'humanité un chemin de liberté.

Il est vrai que les théories scientifiques récentes sont devenues moins « mécaniques », moins déterministes, moins naïves à propos du monde que les premiers modèles « horlogers ». Le questionnement philosophique fait son retour au profit d'une vision du monde plus riche et plus diversifiée. Il y a là un lieu de rencontre possible avec le message biblique. Le christianisme ne peut rien apporter à la science en termes de contenu, mais il peut contribuer à maintenir ouverte une interrogation et entretenir l'espérance que la démarche n'est pas vaine. ■

1 **Wolf Rohrer**, « L'homme n'est pas pur mécanisme », in *choisir* n° 121, novembre 1969, pp. 41-44. C'est ce que souligne aussi **Daniel Huguénin** : « Depuis 1900, les physiciens ont découvert progressivement les limites de la connaissance dite objective du monde dit réel », dans « Science et foi : le dialogue est possible », in *choisir* n° 402, juin 1993, pp. 25-30.

2 **Dominique Lambert**, *Un atome d'univers : la vie et l'œuvre de Georges Lemaître*, Bruxelles, Lessius 2002, 376 p.

3 **Pierre Teilhard de Chardin**, « L'esprit de la terre » (1931), in *Œuvres* VI, p. 48.

4 Comme **Jean Guitton**, **Igor et Grichka Bogdanov**, *Dieu et la science*, Paris, Grasset 1991, 196 p. Dans un article publié dans *choisir* (n° 385, janvier 1992, pp. 28-32), **Daniel Huguénin**, de l'Observatoire de Sauverny, accueille favorablement leur démarche, tout en invitant à la prudence devant des rapprochements trop hâtifs. Sa conclusion est ouverte : « Il n'en reste pas moins que la science est toujours incapable de justifier l'existence du Dieu trinitaire des chrétiens, mais cette nouvelle vision du monde peut conduire des scientifiques à l'accepter plus facilement qu'autrefois. »

5 Sur l'impact de la question écologique dans le champ chrétien, voir **François Euvé**, *Théologie de l'écologie. Une Création à partager*, Paris, Salvator 2021, 192 p.

6 **Jacques Neirynek**, « Le défi spirituel d'une révolution technique », in *choisir* n° 366, juin 1990, p. 24.

7 **Wilhelm Köster**, « Science et humanisme », in *choisir* n° 89, mars 1967, p. 17.

8 **Maurice Zundel**, « Les avatars du déterminisme », in *choisir* n° 7, mai 1960, pp. 16-19.

ÉTUVDES

REVUE DE CULTURE CONTEMPORAINE

Chaque mois,
prenez de la hauteur

Profitez vite
de notre offre privilège
pour les abonnés de *Choisir*



Pour vous informer, mieux comprendre
et décrypter le monde!



Dans la revue *Études*, fondée par les jésuites, les meilleurs spécialistes des questions contemporaines vous éclairent chaque mois pour vous aider à prendre du recul et de la hauteur sur le monde d'aujourd'hui.

104 € l'abonnement d'un an (11 n^{os} par an)
(au lieu de 130 €)



Tél. : 01 44 39 48 04

+SIMPLE | +RAPIDE | +ÉCOLOGIQUE : vous pouvez vous abonner sur Internet sur www.revue-etudes.com/s-abonner : sélectionnez l'offre « Revue Choisir » dans la liste d'abonnements et ajoutez le code promotionnel **TU246** pour bénéficier de votre remise.

choisir



revue culturelle
n° 574 – octobre 2007

(Eglise, s'adapter
pour donner

Médias

Propos du pape François le rôle des revues culturelles jésuites

choisir, Genève

Le 19 mai 2022, lors de sa rencontre au Vatican avec les responsables des revues culturelles européennes de la Compagnie de Jésus (dont *choisir*), le pape François a précisé quelle est, à ses yeux, la mission de celles-ci. Extrait choisi de cet entretien mené sous forme de questions-réponses, diffusé conjointement par toutes les revues culturelles jésuites européennes.¹

Il n'est pas facile de donner une réponse claire et précise à cette question. En général, bien sûr, je crois que la mission d'une revue culturelle est de communiquer. J'ajouterais cependant: communiquer de la manière la plus incarnée possible, personnelle, sans perdre la relation avec la réalité et les gens, le « face à face ». J'entends par là qu'il ne suffit pas de communiquer des idées: il faut des idées qui viennent de l'expérience. C'est cela qui est très important pour moi.

Prenez l'exemple des hérésies, qu'elles soient théologiques ou hu-

maines, car il y a aussi des hérésies humaines. Selon moi, une hérésie survient lorsque l'idée est déconnectée de la réalité humaine. D'où la phrase de Gilbert Keith Chesterton - si je me souviens bien - que « l'hérésie est une idée devenue folle ». Elle est devenue folle parce qu'elle a perdu sa racine humaine.

La Compagnie de Jésus ne doit pas s'intéresser à la communication d'idées abstraites, mais plutôt à la communication des expériences humaines à travers les idées et le raisonnement. Que l'on discute des idées, c'est bien, mais ce n'est pas suffisant! C'est la réalité humaine qu'il faut discerner. Le discernement est ce qui compte vraiment. C'est là le premier charisme de la Compagnie et c'est ce sur quoi elle doit continuer à se concentrer, également en soutenant ses revues culturelles. Et celles-ci doivent aider et favoriser le discernement qui mène à l'action. Parfois, pour discerner, il faut jeter une pierre dans l'eau! Les eaux s'agitent alors, tout bouge, et vous pouvez discerner. Mais si au lieu de jeter une pierre vous jetez une équation mathématique, un théorème, alors il n'y a pas de mouvement, et donc pas de discernement.

Cette affaire de l'impact d'idées abstraites sur l'humain est ancienne. Elle caractérisait, par exemple, la scolastique décadente, une théologie des idées pures totalement éloignée de la réalité du Salut, qui est la rencontre avec Jésus-Christ. C'est pourquoi une revue culturelle doit travailler sur la réalité, qui est toujours supérieure à l'idée. Et si la réalité est scandaleuse, c'est encore mieux. Par exemple, j'ai récemment rencontré le Groupe de Santa Marta, qui travaille sur la réalité scandaleuse de la traite des êtres humains. Cela nous émeut, nous touche et nous fait avancer. En revanche, les

Médias

Propos du pape François le rôle des revues culturelles jésuites

idées abstraites sur l'asservissement des personnes n'émeuvent personne. Nous devons partir de l'expérience et de son récit car la réalité est supérieure à l'idée. Il faut donc donner des idées et des réflexions qui découlent de la réalité. Lorsque vous entrez dans le seul monde des idées et que vous vous éloignez de la réalité, vous finissez dans le ridicule. Les idées, on en discute, la réalité, on la discerne.

(...) Prenez ce qui se passe actuellement en Ukraine. C'est très bien de faire des calculs géopolitiques, d'étudier les choses en profondeur, vous devez le faire parce que c'est votre travail. Mais il vous faut aussi essayer de transmettre le drame humain de

la guerre. Celui de ses cimetières. Le drame humain des plages de Normandie ou d'Anzio; le drame humain d'une femme chez qui le facteur frappe à la porte et qui reçoit une lettre la remerciant d'avoir donné un fils à la patrie, qui est un héros de la patrie ... et qui donc se retrouve seule. Réfléchir à cela aiderait beaucoup l'humanité et l'Église. Faites vos réflexions socio-politiques, mais ne négligez pas la réflexion humaine sur la guerre. ■

propos recueillis par la *Civiltà Cattolica*,
(traduction de l'italien par François Euvé sj, avec l'aide d'Erwan Chauty)

¹ Le pape François s'entretient avec les responsables de revues culturelles jésuites, publié le 14 juin 2022, à lire sur choisir.ch.

Vatican,
19 mai 2022,
entretien avec le
pape François, en
présence d'Arturo
Sosa sj, supérieur
général de la
Compagnie de
Jésus.
© Médias du
Vatican



Médias

Plus nécessaires que jamais la rigueur et l'éthique

René Longet, Onex (GE)

Dans notre contexte chahuté de perte de repères, l'existence de lieux et d'organes de débat, de documentation et de réflexion structurés est essentielle. Force est, malheureusement, de constater la disparition en Suisse romande de deux médias qui leur était justement dévolus : *Domaine public* et *choisir*.

Successivement député socialiste du canton de Genève, conseiller national genevois, président du PS genevois et maire d'Onex, René Longet est aussi un pionnier de l'écologie et un défenseur des droits des peuples autochtones. Auteur de nombreux ouvrages et articles, il écrit pour *choisir* depuis 1975.

La clé de la vitalité de la démocratie et de son bon fonctionnement est la qualité du débat, de l'interaction citoyenne et de l'échange en vue de la recherche des meilleures solutions. Au lieu d'évoluer dans cette direction, les démocraties occidentales se trouvent prises dans une grave crise de confiance, cela au moment même où cette forme de gouvernement est devenue minoritaire dans le monde.

Les critiques virulentes des mesures sanitaires anti-covid ont mis en lumière un rejet important des autorités politiques, pourtant élues, et une

défiance forte à l'égard de l'économie. Le peu d'empressement des pouvoirs publics à agir contre la montée des inégalités - et celle du changement climatique - donne prise à cette ambiance délétère.

Une société en miettes

Le socle de valeurs partagées s'effrite et le communautarisme n'est pas qu'identitaire ou religieux. Le pluralisme, gage de liberté de penser et d'agir, tourne en juxtaposition de mondes parallèles. Qui se ressemble s'assemble est une constante de la société humaine, mais ce qui est destructeur est de ne plus être capable de s'écouter, de ne plus avoir de récit commun, ni de codes pour séparer les constats des opinions. Des « faits alternatifs » deviennent vrais du seul fait d'être relayés sur les réseaux dits sociaux, et des faits scientifiques sont rejetés parce que présentés par des experts du « système » académique. Ainsi un Français sur dix, libéré de la discipline de devoir prouver ce dont il parle, pense que, « contrairement à ce qu'on nous dit », la Terre est plate... Et des complotistes affirment leur admiration pour des dictateurs - sous lesquels ils n'auraient aucune chance de pouvoir exprimer leur dissidence.

À l'encontre de ce mouvement, *Domaine public* et *choisir* suivaient pour leur part l'exhortation d'Edgar Morin : « Il ne suffit plus de dénoncer, il nous faut désormais énoncer »¹ - réponse indirecte à *l'Indignez-vous* un peu imprudent de Stéphane Hessel.² Car aujourd'hui l'on s'indigne beaucoup et facilement, mais très largement dans le registre national-populiste, illibéral, conservateur (dans le mauvais sens du terme), et au détriment de la gestion commune de notre patrie commune, la Terre - don du Ciel pour que

Médias

Plus nécessaires que jamais la rigueur et l'éthique

nous en faisons un jardin et non pas un désert.

Le premier de ces deux médias, *Domaine public*, a fermé ses portes en juin 2021. Organe hebdomadaire d'une gauche romande associant réalisme ancré sur les faits et valeurs visant à les faire évoluer, *Domaine public*, avec sa petite équipe formée d'universitaires, d'élu-e-s, de hauts fonctionnaires et de citoyennes et citoyens de terrain engagés, a fourni, durant 58 ans, perspectives, mises en évidence du dessous des cartes et analyses sur les affaires en cours. Une rédaction exigeante, un style rigoureux et précis, des contributions étayées par une solide documentation en faisaient une lecture de choix. Mais la relève vint à manquer, alors que le travail devenait de plus en plus complexe : les rédacteurs durent se résoudre à mettre fin à cette belle aventure, avant de courir le risque qu'à la qualité éditoriale éprouvée puisse succéder le foisonnement de commentaires oiseux.

Deux disparitions quasi simultanées

Et le second à disparaître ? Eh bien, c'est celui que vous tenez en vos mains, pour la dernière fois. Là aussi la fatigue, non pas d'une équipe rédactionnelle toujours très motivée mais d'un éditeur désireux de miser sur d'autres formes de communication. Tant *Domaine public* que *choisir* n'avaient pourtant pas lésiné

sur leurs efforts pour s'adapter à l'ère numérique.

Aînée de quatre ans de sa consœur, la revue *choisir* lui aura donc survécu deux ans. À sa façon, elle a illustré une éthique professionnelle forte : probité intellectuelle, volonté de comprendre, ouverture au débat, analyses de fond, avec les dimensions d'approfondissement que permet une périodicité moindre. Chacune des deux publications avait à cœur d'illustrer ses valeurs et de contribuer à un humanisme engagé : là où *choisir* invoquait le bien commun, *Domaine public* militait pour l'intérêt général. Deux notions où se retrouve le lien social, fait d'une intrication entre droits et devoirs.

Alors que *Domaine public* évoluait dans le périmètre politique du centre-gauche, avec son souci d'une gouvernance efficace et équitable, *choisir* était ancrée dans la grande tradition jésuite, à la fois universaliste et passionnée de comprendre les diversités de l'humanité (mixture qui est bien la clé du vivre ensemble sur notre petite planète).

Pour ma part, je me plaisais non seulement à lire ces deux publications, que j'attendais avec impatience, mais à y contribuer assez régulièrement, et je me suis toujours senti à l'aise tant dans l'une que dans l'autre. *Domaine public* et *choisir* : mille mercis à celles et ceux qui vous ont fait vivre au quotidien, qui ont tant donné pour que nous puissions mieux comprendre notre monde et ses enjeux, et mieux en débattre ! Que cet esprit que vous avez si bien illustré continue à rayonner en nous ! ■

1 Edgar Morin, *La Voie pour l'avenir de l'humanité*, Paris, Fayard 2012, 320 p.

2 Stéphane Hessel, *Indignez-vous !*, Bouzigues, Indigènes éditions 2011, 32 p.

Lettres

Ce que *choisir* a été pour moi

Fanny Desarzens, Lausanne
vidéaste et écrivaine

Je sais très bien quand écrire m'est devenu quelque chose de sérieux. C'était en 2018, l'année où j'ai terminé mon premier manuscrit. Après quelques tentatives de publication et quelques refus, j'en ai commencé un autre. Je savais que je n'allais pas me décourager. Mais quand même : c'est qu'on est très seul, lorsqu'on écrit. Et cette solitude, on doit apprendre à l'aimer, et en prendre soin. Mais écrire, c'est aussi lancer des appels à la ronde ; on voudrait simplement que quelqu'un nous réponde un jour.

C'est durant cette période, à l'écriture de mon deuxième roman, que mon père m'a fait passer une annonce. La revue *choisir* lançait un concours d'écriture pour ses 60 ans.¹ Je me souviens bien quand j'ai décidé de participer. Je me souviens, parce que je savais que ça allait être important. C'était une confrontation totale : envers un jury, un éventuel lectorat, envers moi-même. Car, au final, peu de gens m'avait lue jusque-là. Alors, sur le thème *Le choix*, j'ai créé *Lignine*.²

À l'occasion de sa participation au concours d'écriture *Le Choix*, Fanny Desarzens s'est faite remarquer par les éditions Slatkine, chez qui elle a publié cette année son premier roman, *Galel* (recensé sur choisir.ch, 4 avril 2022).

Écrire me demande un grand effort. Parce qu'il s'agit de démêler des nœuds. De faire passer des choses trop grandes dans un entonnoir. Ou encore de chasser les idées comme on chasserait des beaux papillons, avec un filet aux mailles trop larges. Parce qu'écrire, c'est prendre l'immense pour le caser dans le tout petit, sans rien casser, sans rien abîmer. Que ça garde la même force, même à cette place-ci, créée rien que pour ça. Et être lu, ensuite. Savoir si cette force qu'on a ressentie s'est transmise ou non. Cette force, je la nomme amour. Parce que c'est pour cela, je crois, que j'écris : c'est ma manière de dire que j'aime.

Et donc, ma nouvelle *Lignine* a vu le jour. J'ai appris qu'elle avait été sélectionnée au mois de juin 2020, dans les vignes de Lavaux où je travaillais. De ce moment aussi, je me souviens. Du choc que cette annonce a été. De mon soulagement et de ma joie. *choisir* m'a permis de vivre tout cela ; cette première et grande émotion de se dire : on a lu ce que j'ai fait.

J'ai été peinée d'apprendre que la revue tourne sa dernière page. Mais je sais qu'il y a de ces choses qui durent : pour moi, ce sera la reconnaissance. Car vous avez été les premiers à donner une matérialité à mes mots.

Pour finir, je voudrais citer Christian Bobin : « Écrire, c'est dessiner une porte sur un mur infranchissable, et puis l'ouvrir. » Voilà ce qu'est et restera pour moi cette revue : une porte qui m'a été ouverte. ■

- 1 Cf. Lucienne Bittar, *choisir fête ses 60 ans et lance un concours de nouvelles!*, in choisir.ch, *Éditoriaux*, 4 novembre 2019. (n.d.l.r.)
- 2 Cette nouvelle a été publiée dans *Le choix. Recueil de nouvelles de jeunes talents*, Genève-Carouge, Slatkine-Revue *choisir* 2021, 124 p., frs 25.- Un livre à commander auprès de administration@choisir.ch (n.d.l.r.)

Lettres

Le veilleur (inédit)

Fanny Desarzens, Lausanne
vidéaste et écrivaine

Pour finir tout redevient bleu, absolument et profondément bleu. Le soleil disparaît pour de bon tandis que tout se tranquillise. Il y a alors cette impression qu'on a la vue qui baisse. C'est le jour qui tombe. Tout est pareillement sombre ; partout ce bleu qui devient si profond. Et parmi lui, les lampes en train d'être allumées. Elles se voient au travers des fenêtres, et bientôt on les éteindra car il sera temps de ne plus contrer la nuit, et de dormir jusqu'au lendemain. Les quelques oiseaux qui vivent là ne chanteront plus jusqu'au prochain lever.

Mais pour lui c'est comme si c'était un long et même grand jour. Lorsqu'il est endormi, il fait des rêves dans lesquels il est absolument éveillé. Ça fait que quand il se réveille pour de bon, ça ne lui fait pas une grande différence. Il se redresse dans son lit. Il se lève, semblablement au vent qui jaillit et qui tombe dans un seul et même mouvement. Pour lui, tout n'est que continuité. Le temps n'est pas vraiment découpé ; ce sont simplement les lumières qui se transforment. Qui font apparaître et disparaître des éléments, sans les impacter pour de vrai. Quand il finit de s'habiller – c'est un uniforme bleu-gris, avec une grande ceinture noire et une large poche à droite sur la poitrine – il fait chauffer de l'eau pour le café et il beurre quatre morceaux de pain. Il se fait des espèces de sandwiches, avec du fromage en plus du beurre, et il en met un dans la poche de sa chemise, et il mange l'autre en buvant son café. Il est assis sur sa chaise, devant sa table. Devant lui il y a l'horloge, et ça dit qu'il doit bientôt quitter la maison car sinon il sera en retard. Alors il sort dans l'épaisseur de la nuit. Il avance, forme bleue parmi le soir. Avec cet uniforme il peut voir sans être vu. Il y a des lampadaires qui éclairent faiblement sa route. Mais il pourrait tout autant aller les yeux fermés, puisque c'est sa route depuis si longtemps. À sa ceinture, des clés sont accrochées et pendent. Mais elles tressautent et elles font un bruit quand il marche. Le vent qui s'était levé en même temps que lui continue de souffler ; c'est bien parce qu'il effleure les choses qu'on sait qu'il est là. Sinon, on ne saurait pas. Et lui, quasiment invisible dans la ville qui dort, il marche jusqu'au vieil hôtel où, de 22 heures à 6 heures, il est le gardien. Il y a une porte spéciale pour les gens comme lui, celle de derrière. Il l'ouvre et entre. Là, il s'agit de timbrer pour indiquer qu'on n'est pas venu en retard. C'est ce qu'il fait, et puis il va saluer son collègue qui est le gardien de jour. Ils se relayent ainsi. Et depuis qu'ils ont commencé à travailler ici, le gardien du jour lui dit : « Bonne nuit », tandis que le gardien de nuit lui dit aussi « Bonne nuit » – mais alors ça n'a pas la même signification. L'uniforme de l'autre est beige. Le sien, il trouve

qu'il est plus joli. Et le gardien du jour quitte l'hôtel, qui est un grand bâtiment avec un tas de chambres et un tas de gens qui sont dedans, et qui dorment déjà. Qui ne savent pas que lui reste là et veille.

Le métier consiste à faire des rondes. Il faut s'assurer que tout va bien. Mais au final, il faut bien dire qu'on ne sert pas à grand-chose. Sauf quand il y a un problème. Alors, il faut réagir: il peut s'agir d'un début d'incendie ou d'inondation, des voleurs ou des rôdeurs, ou simplement un client qui a besoin de quelque chose. Mais il suffit surtout de se rendre d'un étage à un autre – il y en a six en comptant le sous-sol et le rez-de-chaussée – en éclairant devant soi avec la petite lampe de poche qui est elle aussi accrochée à la ceinture noire, et de ne pas faire de bruit car il ne faut surtout pas déranger. Mais il y a toujours ce petit bruit de métal: les clés qui s'entrechoquent gentiment. Tout est pareil à d'habitude. Sauf que cette fois est la dernière.

Lui, il ne réalise pas tout à fait. On le lui a dit, et ça a fait comme s'il n'avait pas compris. On lui avait dit que l'hôtel devait fermer – des rénovations importantes qu'on ne pouvait plus repousser – alors ce n'était plus la peine qu'il vienne, comme il n'y aurait plus rien à garder. Plus personne sur qui veiller. Il avait dit: «D'accord», puis plus rien. Et finalement encore une chose qu'il avait dite, qui n'avait pas été entendue: «C'est comme ça, qu'est-ce que tu veux y faire.» Il l'avait dit pour lui-même, alors c'était murmuré. En fait, ça faisait longtemps qu'il avait commencé à parler tout seul. C'était devenu une habitude comme une autre, simplement. Il est quelqu'un qui vit de la même façon, tout le temps, depuis longtemps. Patrouiller, monter et descendre les étages, projeter ce rond parfait de lumière devant lui avec la lampe de poche. Puis croiser l'autre, le collègue inconnu et familier avec l'uniforme moins joli que le sien. Rentrer à la croisée entre jour et nuit, ôter l'uniforme, s'allonger en fermant les yeux jusqu'à qu'il faille les rouvrir. Sa vie est une grande et interminable ronde. Et il est bien comme ça.

À lui-même il se dit: «Ce n'est pas tout, mais quand même ce n'est pas rien.» Et voilà que ça va s'arrêter. Il finit de traverser le couloir. Il monte au quatrième, et quelqu'un tousse dans une chambre mais tout de suite le silence se refait – il y a juste les clés et ses pas. Dehors il y a cette nuit, et on ne sait pas s'il y a encore le vent. Il regarde par une fenêtre. Il se voit sur la vitre, et c'est comme revoir un ancien ami et ne plus le reconnaître, et pourtant se dire: «Je sais qui c'est.» Il se détourne. Puis il monte jusqu'au dernier étage. Tout va bien, alors il fait le chemin inverse. Ça doit être le milieu de la nuit, il n'est pas fatigué. Il pense à

Lettres

Le veilleur (inédit)

sa maison, comment elle est compartimentée et à tout ce qu'elle contient : une chambre avec un lit et une armoire, une salle de bains avec une douche, des toilettes, un lavabo et un miroir, une cuisine avec une table et une chaise, un frigo et un évier et surtout une horloge sur le mur. Pour la première fois depuis longtemps, il pense à comment il vit sa vie. À sa manière de ne jamais faire quelque chose d'inattendu, de ne jamais faire de dépense inutile parce que son salaire est assez maigre. Et ainsi manger presque la même chose à chaque repas : deux tartines au beurre et au fromage collées ensemble quand il se lève, avec un café. Un plat réchauffé dans la cuisine de l'hôtel vers 2 heures du matin – des œufs et des légumes, des pâtes avec de la sauce ou parfois un bout de viande avec des pommes de terre – et quand vient l'heure de retourner chez lui, il mange l'autre double tartine qu'il s'était préparée avant de partir travailler. Il pense à la façon qu'il a d'exister, à l'inverse du monde. Alors, comment ça va être maintenant que c'est fini. Lui qui a fini par penser que rien ne bouge jamais. Que rien ne change vraiment. Et pour lui c'était vrai, puisqu'il y croyait.

Il continue sa ronde jusqu'au sous-sol. Et tout à coup il entend quelque chose, là en bas. Alors son cœur se met à lui cogner. Ça a été rare qu'il se passe quelque chose ici. Une fois il avait fait fuir des adolescents qui avaient voulu forcer l'entrée de l'hôtel. Une autre fois il avait dû calmer un client qui voulait sauter par la fenêtre d'une chambre du dernier étage, et une autre fois encore il avait empêché un feu de prendre dans la cuisine, parce que quelqu'un avait laissé une plaque chauffante allumée. C'était tout, en tout ce temps. Et il continue d'entendre quelque chose, et ses yeux qui sont tellement bien habitués à l'obscurité commencent à voir quelque chose. C'est une forme tout à la fois figée et tremblante, pliée sur elle-même et tout contre le mur. Lui, il ne veut pas allumer sa lampe de poche. Alors il fait face, et lentement il commence à distinguer une tête, des pattes et un corps, une queue, et tout cela incolore à part une sorte de gris enveloppant. Il comprend ce que c'est : un renard. Un renard qui a peur et qui, entré ici on ne sait pas comment, est enfermé depuis on ne sait pas combien de temps. Il a des yeux qui brillent dans le noir. Ça glapit, ça se presse encore plus contre le mur. Alors lui il s'assied, pour être comme le renard : par terre, et immobile. Sans regarder il sait que le renard l'observe. De la poche de sa chemise, il sort la grosse tartine. Il la tend, il tend le bras le plus loin possible et il reste ainsi, sans bouger. Il reste comme ça jusqu'à que le renard comprenne qu'il ne lui veut pas de mal. Finalement, il entend qu'il approche. Qu'il avance jusqu'à sa main tendue. Et enfin, timidement, il mord. Il sent le museau tout près de sa main, et le souffle chaud de sa respiration contre sa peau. Le renard mange tout, on croirait qu'il n'a plus peur. Il sourit. Il sait que le renard n'arrête

pas de le regarder, et il sait aussi que c'est le premier à le regarder vraiment, depuis beaucoup de temps.

Ça le fait sourire. Et soudain il se met à pleurer. Et il sent le renard qui est là, près de lui mais pas assez proche pour se laisser toucher. Il se laisse pleurer parmi tout ce grand silence qu'il connaît bien. Bientôt, c'est la fin de son service. Avant de partir il veut que le renard sorte de cette cave, qu'il se sauve. Alors il monte les escaliers, il ouvre grand la porte du sous-sol et puis aussi l'autre porte – la sienne, celle de derrière. Et il attend. Il attend tellement qu'il s'endort presque, debout. Et soudain le renard apparaît. D'abord la tête, puis le corps, et enfin la queue. Il s'arrête subitement. Il le jauge, patiemment. Lui, il ne bouge toujours pas. Finalement le renard recommence à marcher, prudemment. Il va vers la sortie, vers lui. Juste avant de franchir le seuil pour de bon, il lève la tête ; alors ils se voient l'un l'autre, dans la lumière qui commence à se faire. Il regarde le joli roux qui s'éloigne, dans le bleu foncé qui décline. Le veilleur sort – pas complètement, il reste sur le pas de la porte – et il décide de regarder ce nouveau jour qui se lève. Les lumières, absentes jusqu'il y a peu, réapparaissent. Elles réunissent et délimitent tout à la fois ce qui jusque-là était inanimé et d'un seul bloc. Tout surgit. Alors, il est submergé par l'aube. Il se dit que si tout ça était un rêve, maintenant en est un aussi. La nuit est terminée pour de bon : on entend des oiseaux au loin, et ils chantent.

Chaque matin, à la relève de 6 heures, le collègue est toujours trop endormi pour dire quoi que ce soit. Ça ne le dérange pas, en général il n'a pas très envie de discuter. Il timbre, et il se retourne vers celui à l'uniforme beige. Il le salue avec un petit geste de la tête. Mais le collègue lui parle cette fois, il dit : « Alors voilà, c'était la dernière nuit n'est-ce pas ? » Et lui il ne sait pas quoi répondre, il hausse les épaules, mais quand même il finit par dire : « Oui. » Et puis, doucement : « Ça va me changer. » Il part. Il quitte l'hôtel par la petite porte tandis que le matin se lève. Il marche et il regarde tout ce qu'il y a autour de lui, dans la grande et belle lumière. Sur la route qui le mène chez lui, il s'arrête. Il attend, sans rien attendre. Il lève la tête, vers le haut. Et le soleil paraît se déverser tout entier sur lui, rien que sur lui, et il sent le chaud sur sa peau, et il ne bouge pas sauf sa bouche qui sourit. Et puis soudain, il voit une petite boulangerie, et il n'avait jamais fait attention à cette boulangerie ni à rien autour d'ailleurs. Il entre. On l'accueille et on lui dit : « Bon-jour », en détachant bien les deux syllabes et ça lui fait quelque chose. Il dit lui aussi : « Bonjour ». Et là, il s'achète un petit gâteau parce que ça lui fait plaisir. ■

681 OCTOBRE-DÉCEMBRE 2016

choisir

REVUE CULTURELLE D'INFORMATION ET DE RÉFLEXION

Dès que je dis Dieu...

Des animaux
et des hommes

Au revoir !

Une gratitude réciproque

Lucienne Bittar, Genève
rédactrice en chef

Le temps est venu de nous dire au revoir et de vous remercier pour ces années passionnantes traversées ensemble. Ce numéro 705 que vous tenez entre vos mains est bien la dernière édition de *choisir*... Il paraît exceptionnellement en novembre, clin d'œil voulu aux Pères fondateurs Raymond Bréchet sj, Jean Nicod sj et Robert Stalder sj qui lancèrent le titre en novembre 1959, il y a 63 ans exactement.

Si nous tenons, une dernière fois, à leur rendre hommage, nous ne pouvons prendre congé de vous, lectrices et lecteurs, autrices et auteurs, collaborateurs et collaboratrices - notamment la famille Fiorina, nos éditeurs à Sion depuis novembre 1989, date du numéro anniversaire des 30 ans! - sans vous dire notre profonde reconnaissance pour toutes ces années passées à vos côtés. Ce furent, pour toutes les équipes rédactionnelles qui se sont succédé à *choisir*, de stimulantes décennies de partage et d'échange avec vous!

Mais ce n'est pas encore tout à fait fini... Suite à l'annonce de la fermeture de notre revue, vous avez été nombreux et nombreuses, abonné-es, collègues, partenaires ou ami-es à nous écrire ou nous téléphoner pour nous apporter votre soutien moral. Nous ne pouvons malheureusement pas publier toutes vos lettres et nous avons donc choisi de reproduire des extraits de certaines d'entre elles qui nous paraissent représentatives de qui vous êtes, vous, notre lecteur, et de nos objectifs. Vous nous y faites part parfois de votre tristesse ou déception, mais aussi de votre reconnaissance pour le travail effectué par les jésuites et les laïcs qui ont porté *choisir*, et témoignez ce que notre ligne rédactionnelle, inspirée par la foi chrétienne et ouverte au monde de son temps, vous a personnellement amené.

De vous sentir si concerné-es par la fermeture de *choisir* nous fait du bien! Vous nous aidez à passer le cap et à regarder vers l'avant! Vers la numérisation et la mise en ligne de nos 63 ans d'éditions notamment. Ce sera là, nous en sommes convaincus, un important apport à la mémoire collective et une source culturelle et historique inestimable.

Je quitte pour ma part avec émotion ce qui fut durant 27 ans, à différents titres, LA rédaction (35 ans si je me réfère au premier article que j'ai écrit pour *choisir*, dirigée à l'époque par Jean-Blaise Fellay sj). Avec un mélange de tristesse, de fierté et de gratitude pour avoir eu le privilège d'exercer tant d'années mon métier au sein d'un média porteur de sens, et d'avoir pu vivre une aventure humaine et professionnelle très riche. À vous tous, aux jésuites de Suisse et à tous ceux avec qui j'ai travaillé, je dis « merci »! ■

Au revoir !

Vous nous avez écrit

« Un grand merci à *choisir* de m'avoir apporté des années durant de quoi réfléchir, espérer, aimer, me cultiver. »

Hélène Ambord, Genève

« Espérons que les valeurs qui vous auront inspirés seront encore mises à l'honneur ailleurs. »

Marie Allenbach, Territet

« C'est avec un serrement au cœur que j'ai lu la lettre de Pierre [Emonet] datée du 14 mars. *choisir* était unique dans sa formule et convenait si bien à l'environnement œcuménique et séculier dans lequel tant de chrétiens (et de non-chrétiens) pouvaient se retrouver en lisant vos pages. (...) La fin de la parution était probablement prévisible, considérant les changements importants en particulier dans les habitudes de lecture des gens. (...) J'ai connu la fin de la revue *Le Brigand*, de ma (défunte) Province du Canada français. Ça n'a pas été trop difficile car, à ce moment-là, la Province cessait d'exister et j'étais envoyé à Rome. Mais ce fut un moment difficile à passer en 2018 pour une revue fondée en 1930. »

Pierre Bélanger sj, chargé de communication de la Curie générale de la Compagnie de Jésus, Rome

« Je ne sais que trop combien la fin d'une parution signifie une perte de signifiante dans l'espace public. Votre place était originale, unique, à l'image de la Compagnie de Jésus. Je comprends toutefois que le renouvellement des forces vives au niveau de la Compagnie, la baisse continue des abonnements et les nouvelles habitudes de lecture aient obéré votre dynamique. Je me rappelle en-

core de vos derniers anniversaires célébrés à Genève, en 2009 et 2019. Ils ont constitué de bons moments de retrouvailles et de soutien à votre cause éditoriale. Je souhaite de tout cœur que vous trouviez d'autres terrains d'expression de la foi, comme vous avez si bien su le faire durant ces longues années. »

Bernard Litzler, journaliste et diacre, Lausanne

« Ayant eu la chance de participer à la rédaction de *choisir* pendant quelques années, la nouvelle officielle de la cessation de la parution de la revue me touche beaucoup (...) Votre communiqué *La fin d'un belle aventure* me permet de réaliser ce que nous allions perdre: une source de réflexions exigeante sans doute, mais fiable, utile et précieuse par ces temps de surabondance d'informations qui va dans tous les sens; la possibilité de prendre du recul sur des questions de société, politiques, religieuses, etc., pour apprendre, s'ouvrir, approfondir et se faire une opinion; un courant ouvert de notre Église catholique, représenté par la communauté des jésuites romands - identifiée à la revue - qui devra se passer de cette visibilité. (...) D'autres médias reprendront, en partie, les objectifs poursuivis. On l'espère. »

Jacqueline Huppi, collaboratrice de choisir à la retraite

« Voir mourir un journal, une revue de qualité est toujours une mauvaise nouvelle, surtout en cette période de grande instabilité politique, économique et spirituelle. C'est une grande perte! L'apport de toutes les personnalités qui participaient à sa rédaction en faisait une revue riche, exigeante, parfois aux articles difficiles, certes, mais toujours importante pour notre réflexion. »

Yves et Claire-Marie Brun, Genève

« J'avoue que ça m'a fait un coup! Elle a mon âge la revue *choisir*. Et aussi longtemps que je m'en souviens, je la lis. Mes parents y étaient abonnés avant que je prenne le relais ... sans compter les collaborations mul-

tiples... Alors oui, je suis triste de voir ce patrimoine disparaître. (...) C'est dans le cours des choses peut-on dire. Mais cela m'interroge tout de même sur notre dépendance toujours accrue aux ordinateurs et aux écrans... »

Jean-Claude Huot, aumônier et formateur d'adultes, Renens

« Même si l'évolution des habitudes de lecture et des générations expliquent la fermeture de la revue, n'y a-t-il pas des mécènes pour sauver la presse, non seulement confessionnelle et culturelle comme *choisir*, mais d'autres médias papier qui vont sans doute peu à peu disparaître aussi ? C'est catastrophique pour la liberté d'opinion, sans parler de la liberté de religion et de pensée, d'autant qu'elles doivent être contrebalancées, face au laminage des esprits par les réseaux sociaux et la pensée mainstream... »

Valérie Bory, journaliste, Pully

« Nous perdons par là un instrument précieux de réflexion et de culture, au niveau de la Romandie et bien au-delà, et surtout pour le débat au sein de notre Église, et des Églises au pluriel. »

Sœur Isabelle Donegani, Bex

« Je suis triste de voir se terminer l'aventure éditoriale de *choisir*. *Domaine public* a fait l'an passé le même choix : nous avons dû constater la difficulté de renouveler une équipe soudée et vieillissante et un lectorat fidèle mais en voie de diminution. Les médias, surtout ceux portés par un groupe militant, ont finalement la même espérance de vie que celles et ceux qui lui ont dédié leur engagement. »

Ruth Dreifuss, ancienne conseillère fédérale, Genève

« Pour l'avoir vécu, je sais comme il est douloureux de mettre fin à la parution d'une publication que l'on porte, que l'on accompagne, que l'on pétrit de toute son énergie, mais dont une analyse réaliste des perspectives ne permet pas le maintien. (...) *choisir* est une revue que j'aime

lire, que je prends le temps de lire, tant la richesse, la finesse et l'ouverture des sujets et des intervenants viennent nourrir ma réflexion, mes engagements, comme jésuite et comme membre de la société. Avec tous mes regrets, je te remercie Pierre [Emonet] (...) pour le souci que tu as de permettre à tous de pouvoir accéder en ligne aux 63 années de publication de *choisir*. »

François Boëdec sj, provincial EOF, Paris

« C'est comme collégien à Saint-Michel/Fribourg que je me suis abonné à *choisir*... c'était mon premier abonnement autonome. Donc comme un choix de vie. (...) Ce qui était la force de *choisir*, c'était la rencontre de l'Évangile et de la culture contemporaine. (...) Mais surtout nous était offerte une vision de l'Église – dans un esprit d'universalité et d'œcuménisme, et aussi de justice sociale. C'est comme si nous savions vers quoi nous allions, pour parer aux lourdeurs du moment. Comment ne pas se souvenir de quelques grands combats, et même du numéro paru avec des pages blanches ? Celui-là, il devra être, autant que les autres, numérisé ! »

André Kolly, président de Cath-Info, Montpreveyres

« Nous vous félicitons pour l'important travail à venir, de la numérisation des numéros parus en 63 ans ! En tant qu'octogénaires, nous restons sur le trottoir et regardons passer, mais nous vous félicitons au nom des jeunes, qui pourront retrouver là vos auteurs. »

Pierre-Ph. Collet, Genève

« C'est un phare qui s'éteint. Espérons que d'autres restent allumés ! »

Madeleine Ringgenberg, Arzier

« Le Père Jean Nicod était très attaché à *choisir*. Il s'était profondément investi avec sa famille dans cette superbe aventure et reçu aide et soutien. Il saura sans aucun doute faire apparaître d'autres chemins. »

Bernard Claret, Verbier

Au revoir !

Vous nous avez écrit

« J'ai bientôt 90 ans. Je veux être optimiste et je vois de petites pousses vertes. Je prie pour que le grand arbre qui s'effondre parvienne à faire des rejetons. Bon vent à tous, à l'écoute de Dieu. »

Madeleine Demierre-Bruggimann, Genève

« Dans ma carrière, j'ai dû faire le deuil de tel journal, de tel centre de rencontres, de telle faculté de théologie. Je crus en mourir alors qu'en fait je n'étais qu'appelé à poursuivre une route d'espérance paradoxale. À tous les amis de *choisir*, mon expression de solidarité et de fraternité. »

Denis Müller, professeur honoraire à l'Université de Genève

« Des années et des années de compagnonnage et de nourriture spirituelle auxquelles il faut maintenant dire adieu ! Merci en tout cas de votre présence à mes côtés, et à ceux de mon père avant moi... pendant tout ce temps. (...) Ce qui importe maintenant, c'est de lutter pour que l'indifférence à cet Imprononçable si fou et incroyable, au sens propre du terme, ne l'emporte pas sur la Soif de Lui. C'est un immense défi, tant notre époque (mais les autres étaient-elles plus « croyantes » ?) paraît soumise à des impératifs présentés comme primordiaux (la réussite, le gain d'argent, la performance) et qui, en fait, sont mortifères et dénués de tout sens essentiel. »

Aline Viredaz, journaliste et écrivaine, Lausanne

« C'était un vrai miracle d'avoir *choisir* toujours à disposition pour essayer de comprendre la réalité et de scruter l'avenir. J'ai encore tous les numéros !

En plus elle m'a fait envie de faire la même chose, d'écrire moi aussi, de publier des livres et de défendre la justice dans un sens large. Aujourd'hui, j'ai encore un blog au *Temps*, mais étant catholique et critique du mouvement #metoo dans ses excès, je me suis attirée des foudres... Merci à *choisir* d'avoir rempli sa mission au-delà du possible envers nous ! Aux générations suivantes à prendre le relai d'une manière ou d'une autre. »
Christine von Garnier, journaliste, Lausanne

« La disparition de *choisir* est regrettable, même si, je ne vous le cache pas, j'étais de moins en moins satisfait par son orientation, son inclination aux idées féministes, sa complaisance avec le mariage pour tous, son esprit à mon goût trop bourdieusien. (...) Faudrait-il vraiment lire des idées féministes et égalitaires dans une revue chrétienne, catholique et jésuite ? À force de vouloir épouser le monde, on finit par trahir son histoire, sa tradition, ses racines. (...) Mais ce n'est pas le moment de polémiquer. (...) La culture de débat et l'esprit d'ouverture étaient là, même un peu trop à mon goût. (...) Rien ne peut exister sans Dieu et sans la foi. J'aurais aimé lire dans *choisir* plus d'articles qui défendent notre héritage et entrent en guerre contre la destruction de l'humanité, contre le péché et le mal. Tout cela, je le dis sans regret ni colère. Votre revue a défendu les points de vue qui étaient les siens, voilà tout. »

Lars Klawonn, Zurich

« Je suis attaché à votre revue depuis environ 60 ans, quand, étudiant, je me posais beaucoup de questions concernant ce fameux « combat » entre science et foi. Dans *choisir*, j'ai trouvé plus que des certitudes ou des affirmations dogmatiques : des avis variés, par des personnes de tout bord argumentant clairement, mais aussi des réflexions personnelles de chrétiens actifs dans la politique, la philosophie ou la science. »

Jacques Petite, Martigny

« Le partenariat, et plus encore l'accompagnement éditorial du Festival Histoire et Cité ont constitué pour nous une aide et une ouverture précieuse ces dernières années. »

Thierry Maurice, collaborateur scientifique de la Maison de l'histoire, Genève

« Je tiens à vous exprimer, ainsi qu'à l'ensemble des personnes passées et présentes qui auront fait vivre *choisir* ma profonde reconnaissance. J'en aurai apprécié l'enracinement dans le christianisme et son histoire, mais aussi son ouverture à d'autres orientations spirituelles et culturelles. Félicitations aussi pour le choix des thèmes proposés, si pertinent. *Le sens révolutionnaire, Trop d'humains, et après?, Église, nom féminin, La peur comme levier* me sont encore en mémoire, tout comme *Mensonge et post-vérité*. Sans oublier votre rubrique *Livres ouverts*, très riche. »

Augustin Macheret, ancien conseiller d'État, Fribourg

Arlette Koegel-Holzer nous a fait le plaisir de venir nous voir à Genève pour nous dire ce que *choisir* a représenté pour elle, et nous avons recueilli ses propos.

« Je viens du milieu ouvrier, d'une famille catholique pratiquante. J'ai même vécu mon adolescence au sein d'une cure genevoise, ma mère travaillant là-bas. Vers mes 26 ans, lors de mes études d'infirmière à Lausanne, *choisir* a retenu mon attention, et je ne l'ai plus lâchée. Cela fera bientôt 45 ans. Je peux dire que votre revue a été un pilier dans ma vie. Elle m'a permis d'enrichir constamment l'au-dedans de moi, pour mieux être en relation avec l'au-dehors. C'était après Vatican II. *choisir* m'a permis de sortir des sentiers battus d'une catholicité rigoureuse, ritualisée, elle m'a offert une vision de liberté, un esprit d'ouverture qui me faisait du bien. J'attendais chaque nouveau numéro comme une réjouissance. Là, il y avait de l'oxygène. *choisir* a consolidé ma foi, en me permettant de réaliser que la foi, ce n'est pas seule-

ment des messes, des rituels, mais une manière de vivre l'Évangile au quotidien. Je peux dire que tant la revue que la pensée de Maurice Zundel ont nourri ma quête spirituelle. J'y ai aussi trouvé de quoi développer ma vision sociale et humaniste. Pour moi, qui me tenait en tant qu'infirmière proche de la souffrance, de la maladie et de la mort, c'était un éclairage essentiel et une source d'équilibre.

Je ne suis pas une intellectuelle, mais je suis curieuse. Et la revue a toujours proposé une lecture des événements différente des autres médias. À travers ses points de vue, qui touchaient à la théologie, la philosophie, les arts, les sciences, elle m'a permis de découvrir un monde aux couleurs culturelles diversifiées, d'autres religions même. Les auteurs des articles étaient des personnes érudites, aux idées larges, qui présentaient les recherches du moment, dans la complexité du moment. Ils n'avançaient pas une Vérité. Cette ouverture au monde a nourri mes engagements, m'a aidée à développer mon questionnement, à définir mes orientations. Les propositions de lectures m'ont souvent entraîné à lire certains auteurs pour aller plus loin. Lire *choisir*, c'était comme de la formation continue, une sensibilisation à la connaissance, mais aussi à l'art, qui a une place importante dans ma vie. »

Arlette Koegel-Holzer, Venthône

« J'avais reçu mon premier abonnement comme cadeau en 1962/3, sauf erreur, par un grand ami, pasteur protestant. Le monde a bien changé entre temps... J'aimerais vous remercier de m'avoir accompagnée pendant si longtemps avec des articles qui ont contribué à m'ouvrir de nouveaux horizons et à former ma compréhension de ma religion. »

Rita Day, Londres

« Merci pour l'ouverture, par l'esprit d'hospitalité que vous avez montré si longtemps vis-à-vis du monde « hors Églises », pour la science, pour la culture, pour la société humaine dans

Au revoir !

Vous nous avez écrit

son ensemble. Vous avez voulu bâtir des ponts, des passerelles, trouver des langages, partager des quêtes, œuvrer pour la justice... Grâce à vous, mon ministère et ma vie chrétienne en général ont été enrichis et élargis: cela n'est pas peu de chose.»

Alexandre Winter, pasteur, Genève

«Je suis triste d'apprendre la fin programmée de *choisir*. À cause de l'œcuménisme à Genève, des amitiés nouées, de la communion de foi qui nous réunit. J'espère que toute cette confiance nouée entre nous continuera d'une manière ou d'une autre.»

Henry Mottu, pasteur, Genève

«À l'heure où nous négocions avec *Cath-Info* une nouvelle convention avec la RTS et où nous mesurons l'importance de créer des structures de productions communes, n'aurait-il pas intérêt et urgence à penser les médias en termes vraiment œcuméniques? Le témoignage chrétien dans notre société l'exige.»

Michel Kocher, directeur de Médias-pro, Lausanne

«Les temps sont durs pour la presse écrite, surtout celle qui donne du sens! (...) Je remercie tout la valeureuse équipe de *choisir* d'avoir œuvré avec tant de dévouement et intelligence pour que sortent régulièrement des numéros variés et consistants. Je les ai pratiquement tous gardés.»

Fabienne Theytaz, Valais

«Je me suis sentie très fière de faire partie des abonnées. (...) Durant ce petit temps, j'ai attendu avec impatience mes 9 numéros annuels, puis

les 4, pour découvrir chaque page, prendre le temps de réfléchir sur certains de vos thèmes, de rire même!»

Michèle Obry-Vanzetti, Vérossa

«Chaque numéro reste sur mon canapé durant 3 mois: je le lis à petites doses, lentement, car il faut parfois s'accrocher pour saisir la quintessence des articles. Il m'oblige à me concentrer, moi qui ai été biberonnée aux sujets d'une minute de la radio et de la TV, mais il m'ouvre à des réflexions éthiques et philosophiques passionnantes, comme le numéro sur le nom et la personne. Je vais le déguster avec d'autant plus de plaisir et d'attention d'ici la fin de l'année.»

Laure Speziali, journaliste, Versoix

«Nous attendrons avec encore plus d'impatience l'arrivée du dernier numéro»

Jean-Louis Luyet et famille, Savièse

«Plutôt que de pleurer la perte que représente la fermeture du magazine, nous voulons célébrer et applaudir l'énorme réussite de ses 63 années de continuité. Notre admiration et nos remerciements vont à l'ensemble de l'équipe actuelle et antérieure.»

Jaume Boix, directeur de la revue El Ciervo, Barcelone

«Bravo pour tout! Bravo pour la persévérance! Bravo pour tant d'énergie déployée pendant si longtemps!»

Anne Deshusses-Raemy, Genève

À Prime

Fiat...

Père, porte mon âme en son insouciance
Jusqu'où tu veux et qu'elle dorme dans ta main
Sans demander le sens et le but du chemin.

(...)

Détourne d'elle une inquiète défiance
Qui mesure avant toi le fil de l'avenir
Et qui pèse l'espoir avec le souvenir ;

(...)

Je m'abandonne à Toi, divine Sagesse,
Ma force sera prête à l'heure du besoin
Comme un manteau d'enfant dont la mère a pris soin.

Je ferai ce que tu voudras de confiance,
J'espère tout, mon Dieu : Tu règues sur le Bien.
Tu règues sur le Mal et je n'ai peur de rien.

Ce que j'attends, je l'attends sans impatience,
Ô mon Père, ô ma Mère, ô mon unique foi !
Au destin qu'il me faut loin ou près porte-moi.

Tu vois le Temps et tout s'offre à ta prescience :
Mes fruits en moi comme le germe dans le grain.
Tu connais ma fatigue, et ma soif, et ma faim...

Et ton enfant n'a pas besoin d'expérience.